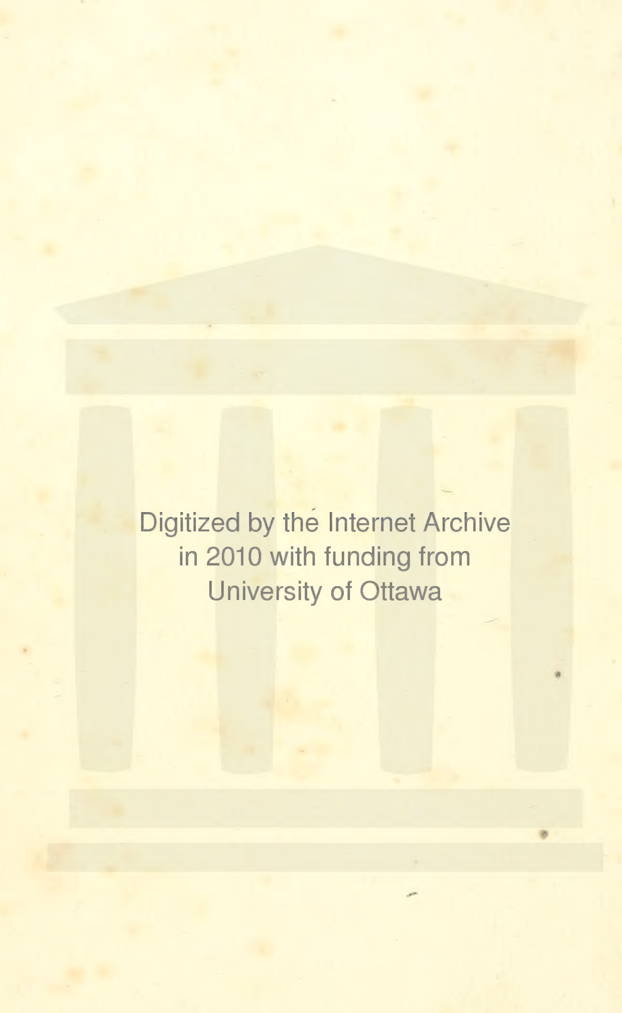




ADRIEN MITHOUARD

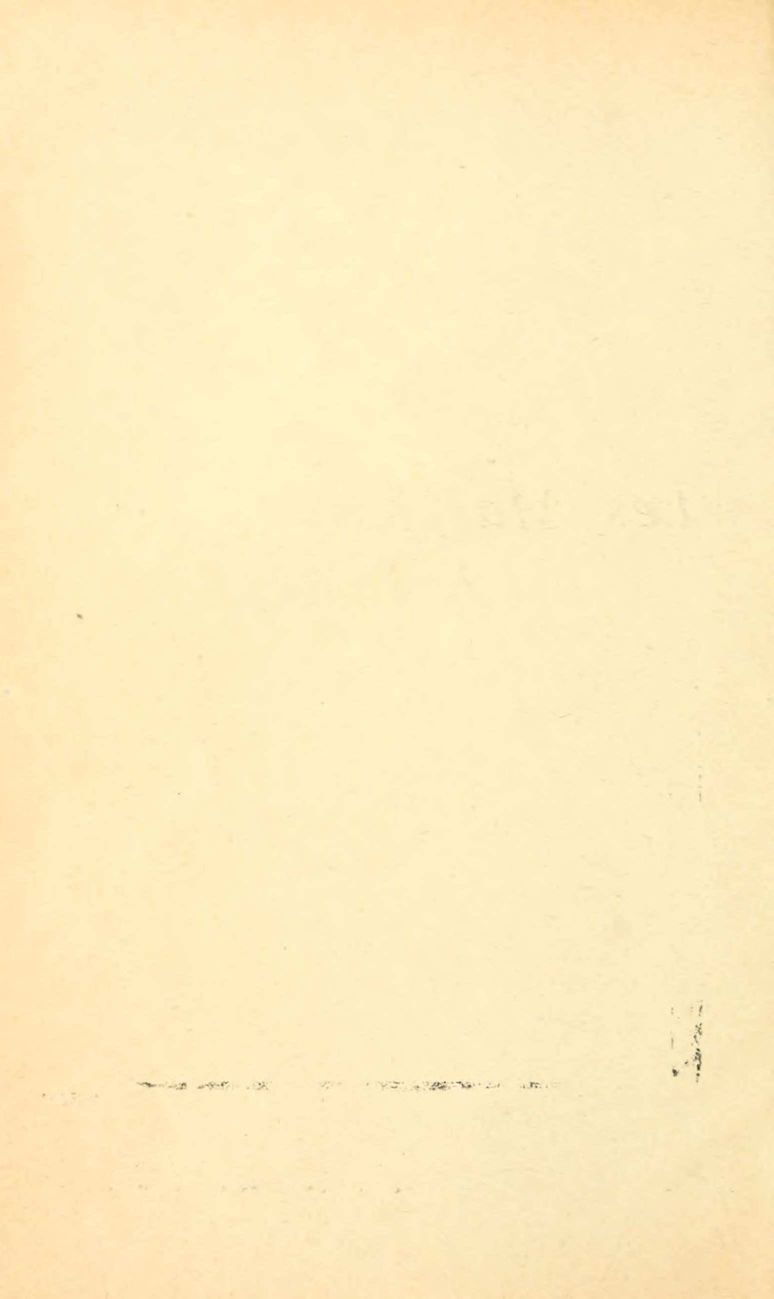
Les Marches de l'Occident

VENISE — GRENADE



PARIS
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

1910



A Furey Raynaud
Cordialement
A. [illegible]

Les Marches de l'Occident

VENISE — GRENADE

Ce volume a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en janvier 1910.

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Récital mystique, 1 vol. (Lemerre).

L'Iris exaspéré, 1 vol. (Lemerre).

Les Impossibles Noces, 1 vol. (Mercure de France).

Le Pauvre Pêcheur, 1 vol. (Mercure de France).

Les Frères Marcheurs, 1 vol. in-4°, tirage de luxe (Bibliothèque de l'Occident).

PROSE

Le Tourment de l'Unité, 1 vol. (Mercure de France).

Le Classique de Demain, (Conférence faite à la Libre Esthétique).

La Perdition de la Bièvre, 1 vol. in-18 raisin, tirage de luxe (Bibliothèque de l'Occident).

Traité de l'Occident, 1 vol. (Perrin et Cie).

Les Pas sur la Terre, 1 vol. (Stock).

ADRIEN MITHOUARD

Les Marches de l'Occident

VENISE — GRENADE



PARIS. — Ier

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

—

1910

*De cet ouvrage il a été tiré à part,
sur papier de hollande, huit exemplaires
numérotés et paraphés par l'éditeur.*

A

MAURICE DENIS

VENISE

LA PRINCESSE BABIOLE

Au petit jour, sur un ciel d'azur pâle, dans une atmosphère si bleue et si soyeuse que toute apparence y défaille de trop de délicatesse, un dôme lointain sur les eaux, comme une goutte de lait qui tremble : c'est la *Salute.*

C'est la *Salute* de Guardi et de Canaletto, architecture trop généreuse dans un lieu trop séducteur, à l'entrée du Grand Canal, un peu solitaire au milieu de l'agitation des gondoles, somptueuse avec ses amples escaliers aménagés pour des cortèges descendant vers l'eau.

Tous les soirs je revenais vers six heures au bout d'une petite impasse d'où l'on peut à son aise la contempler d'en face, la voir se comporter dans la lumière, et j'oubliais dans un enchantement les vilenies de cette architecture, dont je me serais tant gaussé si je l'eusse rencontrée dans une province française. Je lui étais presque reconnaissant de m'aider à sentir la différence des lieux. On n'a pas le courage ni l'envie de vitupérer pierre par pierre cette église théâtrale. La rencontre est trop captivante. Le précieux, l'unique, l'exceptionnel de cet endroit laissent la raison privée de tout point d'appui. Ici l'architecture se désiste. Rien n'est plus sur la terre. Tout repose sur de l'eau. Tout chante dans de la lumière. Tout est musique. Le Vénitien prompt, subtil, adroit, grisé par la splendeur d'un ciel déjà oriental, se désintéressa de toute résistance : il consacra le monument à la rareté du site, fait d'un adieu à la terre vers son extrémité sur les eaux.

Congé splendide. La magie de ces avenues

et de ces rues liquides dissout les principes organiques de notre conception monumentale et, d'un charme suprême, trace notre limite. Tout ce que je reprocherais à cette église, si je la voyais ailleurs, c'est justement ce qui fait à cette place son prestige. Ces volutes qui soutiennent prétentieusement le dôme semblent les roues de je ne sais quels chars lancés par des cochers ivres dans d'impossibles carrières. Le baroque s'emporte ici dans le profil et dans l'ornementation jusqu'à une outrance que sollicite le décor naturel. L'emphase y est véhémente et drapée, l'abondance des motifs inutiles correspond au tumulte de l'âme sous ce ciel où notre esprit commence à se sentir délié de ses lois.

Sur notre dernière motte de terre, donnons une fête!

Une fête, une débauche où tous les ressorts de l'architecture se détendent, où tous les incidents s'essorent avec une fantaisie maniérée, où les pierres expansives déroulent des moulures à grand fracas et célèbrent leur libéra-

tion dans un carnaval, une fête où toute injure à la raison est tenue pour un trait de lyrisme, une fête enfin, rien que du mouvement sans motif, et cette grande passion, qui n'est que d'étourdir les yeux : la fête de la fin de la terre d'Occident, de sa fin sous les cieux, de sa fin dans les eaux. Que tous ces atours démesurés vaillent ici, non par le monument qu'ils construisent, mais par l'architecture qu'ils détruisent avec un si sonore entrain. Que les pierres, si belles ailleurs d'être silencieuses, soient ici comme un parlement de choses loquaces.

Ah, ce Longhena, quel énergumène ! Comme il nous a grossièrement mystifiés l'autre jour au tombeau du doge Pesaro, à l'église des Frari ! C'étaient des nègres atlantes dont le pantalon de marbre blanc laissait voir par une déchirure leurs genoux de marbre noir, et des squelettes de marbre noir qui secouaient des linceuls de marbre blanc en vue d'y faire lire des inscriptions latines. Et puis a-t-on idée de faire porter un cercueil par des chameaux ?

Si Longhena ne fut guère moins expansif à la *Salute,* il y fut plus heureux. La lumière vénitienne travaillait avec lui : elle fit de son dôme un magnifique offertoire dans les cieux. Le monde était plus grand que sa déclamation.

*
* *

J'y retournais tous les soirs à cette heure où les objets qui nous passionnent nous parlent avec un si doux accent. C'est le moment où la ligne sablonneuse du Lido, entre le ciel qui baigne et l'eau qui éclaire ses maisons d'ocre, traîne un ruban feu au ras d'une mer d'outremer, sur laquelle les barques paisibles éploient leur voilure mandarine.

Les couchants vénitiens ne ressemblent pas aux autres crépuscules. Le soleil y est un plus grand seigneur. Nulle poussière n'épaissit ses derniers rayons ; il se garde jusqu'à la fin de son agonie des lourds resplendissements, des sublimes salissures et des éclats tragiques. Il s'éteint avec pureté.

La lanterne de la *Salute* semble, à cette heure là, mouillée avec de l'or. Son dôme joue avec une lueur on ne sait d'où tombée, se bombe moelleusement pour livrer des nuances et se modèle comme une épaule ronde ou comme un sein d'ambre pour déduire une clarté suprême, qui se dégrade jusqu'à l'épuisement. A la naissance de l'hémisphère, des consoles aussi attendrissantes qu'indéfendables offrent sous tous les angles un jeu de gris bleutés qu'on ne saurait dire. Mon Dieu, si telle architecture, dédiée à quelques minutes musicales, n'est plus qu'un écran offert aux gris les plus jolis, si elle n'est plus que la statique de l'éphémère, qu'un piège à reflets, qu'un éventaire de tons légers, c'est bien, dans ces apparitions, la circonstance de notre disparition que je fus contempler ici, c'est un passage que je suis venu voir, d'un esprit renseigné, d'un cœur libre, d'une âme sereine. Car il est un ultime instant où le soleil d'Avril, en passant par-dessus les maisons du Canal, laisse tomber sur l'escalier de marbre un

rayon rose, devant que de s'éteindre. Il n'est que le soleil du soir pour descendre au bord de l'eau ces degrés solitaires avec une aussi royale douceur. Le fier Occident qui demanda sa force à la succession des hommes et à la rude série des jours se fond ici comme un fantôme dans la lumière. Si émouvante est cette lueur rose, qu'elle fait au contraire tenir la vie dans un instant. Je suis sur le seuil.

Ici enfin nous avons foi dans la lumière des cieux, comme ailleurs on compte sur la terre. Il n'était plus, vraiment, besoin d'architecture. Mais nous ne jouirions pas si bien de la beauté du site, si les formes du monument occidental ne persistaient un peu, ne fût-ce que pour se montrer sans emploi. L'Orient est proche. Nous vibrons entre deux. Telle une harpe disputée.

*
* *

J'y revenais tous les soirs. Ce qui me retenait toujours, c'était qu'il manquât à ces spectacles la brillante agitation d'une foule heureuse, et le lieu me paraissait grandiose d'étaler sa solitude avec tant de richesse. Pour quels splendides cortèges cette superbe descente ? Pour quelle foule trop nombreuse et trop étincelante, par devant une façade sans échelle humaine, cet escalier de marbre qui s'élargissait vers l'eau, ces degrés fabuleux faits pour donner passage à d'impossibles multitudes, fringants cavaliers dont l'épée relevât la cape de soie incarnadine, pages malins dont la toque arborât des plumes d'ibis roses, illustres dames mouvant derrière elles des vagues rouges de velours, qui embarquassent avec une galante lenteur sur quelque fantastique Bucentaure tout en or, puéril et glorieux départ pour Cythère, pour les jardins d'Armide ou pour l'Eldorado. Il est des fêtes qui nous accablent de splendeur et nous enveloppent d'une sublime tristesse. Il en fallait de telles ici. Comme elles eussent été magnifiques et

douloureuses ! Comme il était magnifique et douloureux que la place fût vide !

Loin d'ici dans un autre décor, il est une Venise différente. Ma pensée à tout coup se reporte vers le ciel triste et fin qui se reflète au canal de Versailles. Lieux distants et inséparables, où pareillement dans l'atmosphère flotte la poussière nacrée des anciens fastes. Versailles connut un aussi fameux Soleil ; aussi Versailles pourrait offrir à nos songes trois marches de marbre rose. Un instant même les deux villes ont feint de mêler leurs gloires, lorsque les gondoliers de Venise furent reçus sur le canal du parc et que, pour faire honneur à l'ambassadeur vénitien, le Grand Roi et sa cour montèrent sur des vaisseaux illuminés et naviguèrent au son des violons nocturnes, enamourés par l'écho des bosquets. En contemplant tout à l'heure au palais des Doges *l'Enlèvement d'Europe*, j'admirais que Watteau fût si précisément un petit neveu de Véronèse. En examinant à *San Giobbe* et à *Santa Maria dei Miracoli* les

charmants bas-reliefs des Lombardi, je songeais à cette élégante et discrète noblesse de notre art Louis XVI. Ici et là l'on se sent porté par une aussi mélancolique ivresse, étreint par la même volupté poignante. Ici et là l'esprit trouve pour se reposer la même pureté aristocratique des formes, où se connaît un monde à qui son passé glorieux fit une sagesse un peu lasse et dont le goût se dépouilla dans l'habitude de la splendeur. Tristesse pour tristesse, si fines l'une et l'autre, et qui dénoncent pareillement des finitions émouvantes. Là-bas, dans ce grand parc silencieux, je méditais sur les temps qui sont morts ; ici je me convaincs que ma terre s'abolit.

* * *

J'y retournais tous les soirs, et ne me lassais pas d'y désirer des visions d'Arioste. Une fois je m'y attardai si longtemps qu'il me sembla, mais je n'en suis pas bien sûr, que les lourdes portes venaient de s'ouvrir et

qu'une princesse diaphane descendait ces beaux degrés, posant son pied frivole là même où le soleil tout à l'heure traînait son plus languissant rayon. C'était tout à la fin du crépuscule : sans doute elle ne se sentait charmante qu'en échappant un peu à l'analyse.

Elle s'appelait la princesse Babiole et tenait à la main une chandelle romaine que le plus diligent de ses fous lui avait patiemment rapportée des campagnes de la terre, en faisant de sa main un rempart à la fleur, symbole de toutes les fragilités. Improbable, elle n'osait risquer un simulacre qu'à cette heure douteuse, n'étant capable de la moindre apparence que par-devant une si vaporeuse architecture. Elle ressemblait un peu à cette princesse de la comédie de Gozzi qui était prisonnière dans une peau d'orange et que le fils du roi ne put délivrer qu'en ouvrant le fruit sur le bord de l'eau. Elle n'était visible que par une soirée infiniment légère.

C'était la princesse des pastels, des sonnets et des luths, la reine des sérénades qui passe

sur le canal les nuits où l'Opéra vient chanter sur l'eau, celle qui les soirs d'été va et vient autour des bateaux de musique portant des châteaux de lanternes vénitiennes, tandis que les gondoles bercent en secret dans l'ombre des femmes renversées avec langueur sous les étreintes de la mélodie nocturne, et celle encore des matins de gala qui glisse, frissonnante, par-devant la proue des caïques turcs, des ballotines élancées, des longs bissoni, bizarres comme des serpents de mer dont le dos serait incrusté de pierreries, des nefs d'or dont la poupe laisse traîner dans l'eau de grandes pièces de soie lilas, la princesse du joli parler vénitien, flexible et ajouré par les diminutifs, doux et flottant comme une écharpe de gaze et vif comme un babil d'oiseaux, celle qui pendant les jours de folie du carnaval sautille entre les groupes et disparaît, légère, tandis que les dominos lui lancent des œufs remplis d'eau de senteur, la reine des plaisirs et des mignardises, des improvisateurs et des baladins, des grelots, des

échos et des feux de Bengale, la princesse de tous les riens surprenants et sympathiques, dont les mains adroites tressent de petites choses inoffensives et séduisantes et se mêlent de tout embellir par des miracles ténus, fleur de toutes les races dont le parfum composite s'évapore dans la mollesse d'un lieu problématique. Oh ! l'admirable dentelle des petites fées de Murano, les étranges fleurs de verre, les calices écœurants, mais invraisemblables, les hippocampes, les papillons, les bulles de verre stupides, mais fragiles, oh ! les ridicules merveilles ! Plus rien ici, presque plus rien de chez nous, les ressources de la terre font défaut. Alors tout un peuple s'exténue dans la dextérité : le sens des métiers se raffine, la main se fait preste et hardie durant qu'elle ouvre des choses sans consistance ; l'adresse devient monstrueuse dans le vide. Ce monde travaille sans matière. Les peintres en bâtiment ont la patte de Véronèse, les dentelières des mains exquises.

La princesse Babiole rôde et circule par-

tout, insaisissable, au milieu d'un peuple de prestidigitateurs, sous un ciel prestigieux. Elle est celle qui ne sait ni le bois, ni la pierre, ni les piliers, ni les voûtes, l'esprit des reflets, des dorures et des marbres, l'âme du verre et du fil. Le moindre de ses gestes évoque une fête dans un futile objet, et si menu est partout son joli labeur qu'on en tremble et qu'on en sourit, tant elle s'y révèle éphémère, tant c'en est le charme de ne servir de rien.

Elle hésitait, j'hésitais à me l'avouer présente sur cette marche dernière au bord d'une onde. Y descendrait-elle et poserait-elle sur les flots une mule sans pesanteur ? Je ne sais plus trop comment se dénoua l'instant critique où je me demandais autour de quel fantôme flottait cette poudre d'or, cette poudre à l'iris ou cette lumière. Ce furent sans doute les perles de ses colliers qui se dénouèrent et roulèrent de tous côtés tandis qu'elle s'enfuyait partout. Ses cheveux s'épandirent, ses dentelles se déchirèrent et tout cela fut les flots de Venise. Des sequins dansaient sur

les petites vagues encore un peu éclairées ; une faveur bleue flottait sur la plage lointaine du Lido. Le ciel de verre était si aigu que l'air endolori semblait gémir, et l'espace brunissant palpitait avec une fine chaleur, comme si le monde entier n'était plus rien que de la chair émue.

A Venise, la princesse Babiole est répandue partout.

LA MÉTAMORPHOSE

Si l'Occident cesse à Venise, on peut dire aussi qu'il y recommence. Cette architecture en effet qu'elle nous emprunte, et qu'elle détourne, et qu'elle mélange, et qu'elle comprend si mal, elle ne la détruit pas, elle la transforme, elle en change l'objet : c'est une magicienne.

Ces cintres que l'eau casse en les renvoyant, ces galbes qu'elle détord, ces fenêtres, ces toits, ces façades qu'elle fragmente dans ses jeux, ce deviennent des choses folles et jolies ; ces morceaux de pierre se changent en des rayons du ciel ; on les voit s'agiter, palpiter,

sourire : ils se colorent, ils s'illuminent, et dans les mirages épars du Grand Canal s'effeuillent comme une gerbe de fleurs. La catastrophe est ravissante. Dans le temps que Venise ruine l'architecture, elle nous prépare un autre enchantement.

*
* *

Je ne doutais pas, en abordant à Venise, d'y rencontrer de ces spectacles singuliers qui vous renseignent d'un seul coup. Je ne fus pas déçu. Le jour même de mon arrivée, je vis un bateau d'où l'on débarquait de la terre, apportée du continent !

Si Venise ne se fiait qu'à sa belle lumière, il n'en resterait rien. Tous les travaux qui sortent des doigts vénitiens ressemblent un peu à des gageures ; l'existence même de la ville en est une. Il faut qu'on lui apporte tous les jours, pour qu'elle survive, un peu de la terre de la Jérusalem d'Occident. Elle a dépeuplé de leurs forêts les provinces voi-

sines pour rester en équilibre sur le limon des fleuves. La *Salute* repose sur plus d'un million de pieux. Il a suffi que l'eau fût boueuse pour que ces gens se crussent pourvus d'un pays assez solide. C'est la ville sans terre.

Peut-on croire à l'architecture en un lieu dont le sol fut emprunté ? Toute licence se pardonne à cette enchanteresse qui édifia des palais sur la mer et posa sur les eaux les portiques de *Saint-Georges* et du *Redentore*. Seules importent ici les illusions et les apparences. Tout y conseille le scepticisme, rien n'y est qu'un plaisant spectacle.

Aussi les Vénitiens ont-ils fait accueil avec une curiosité évidente aux formes architectoniques les plus diverses. Leurs deux plus célèbres merveilles appartiennent à des traditions voyageuses.

La byzantine Saint-Marc, c'est après tout une tradition italique, d'origine étrusque, affirmant dans les voûtes, les arcs, les coupoles sur plan rond, l'esthétique du cercle, for-

mule longtemps ballottée entre l'architecture à linteau des Grecs et la croisée d'augive des Français, et qui un jour reprendra vie avec la Renaissance. Elle a voyagé jusqu'au Bosphore où elle s'est heurtée aux conceptions helléniques et asiatiques, et de là est née cette fameuse coupole sur plan carré, qui caractérise désormais l'architecture de Byzance. Par Venise elle revient chez nous pour aller jusqu'à Périgueux, où elle produira Saint-Front, et s'évanouir ensuite dans notre Anjou aux voûtes domicales du style Plantagenêt. Au moment qu'elle passe par cette porte merveilleuse de l'Occident, des commerçants magnifiques vêtent les murs d'une chemise d'or, sous laquelle s'atténue la pesanteur romaine. Ils couronnent leur basilique de lanternes bulbeuses, la hérissent de pinacles, l'enjolivent de sculptures gothiques, la renforcent de colonnes précieuses, dérobées à tous les pays et portant témoignage de tous les styles. Ils accrochent à ses membres tous les joyaux qu'ils ont collectionnés.

Le palais des Doges semble un défi. Le lourd repose sur le léger. C'est un bonnet persan en équilibre sur une dentelle empesée. Les styles différents s'y tressent avec une subtilité sans pareille et l'ensemble qui est insoutenable s'impose comme une trouvaille de génie. Les arcades du rez-de-chaussée sont ogivales, celles du premier étage gothico-arabes : sur quoi se dresse un mur de brique, nu comme une tente du désert. C'est qu'il est à Venise une vaste chambre close dans l'ombre de laquelle se jouent les passions qui importent et s'élaborent les destins glorieux de la République. Voilà ce qui se décide derrière ce mur sublime, et les colonnes se redoublent pour soulever au-dessus de la cité des eaux cette arche mystérieuse, comme une châsse d'argent.

Ces deux admirables monuments sentent la réussite bien plutôt qu'ils ne témoignent d'une tradition enracinée. Il en est de même de la plupart des palais de Venise. Les styles divers s'y étreignent du mouvement le plus

heureux. Venise ne croit à rien qu'à elle-même et recommence toujours des miracles qui sont la fantaisie d'un jour.

Que les Vénitiens aient adultéré l'art ogival, qu'ils aient, bien avant la Renaissance, espacé les piliers des églises, élargi les arcades et haussé les formerets, qu'avec un superbe mépris de la logique, ils aient supprimé comme de vilaines béquilles ces beaux soutiens extérieurs de l'édifice, qui témoignent du moins de sa probité, que les piliers du transept se déversent dangereusement et qu'on ait dû maintenir par des poutres de bois l'écartement des voûtes aux *Frari* et à *San Giovanni et Paolo*, ce sont là des déformations propres à l'Italie. Moins que tous autres les Vénitiens en furent scandalisés. Les tableaux de Carpaccio montrent qu'ils n'avaient point de répulsion pour cette architecture orthopédique. Dans le premier et le deuxième panneau de la *Légende de Sainte-Ursule*, les arcades sous lesquelles attendent les ambassadeurs et les fauconniers, l'édifice octogonal sous lequel

est assis le roi Agrippinus sont maintenus par des tirants.

Ces sceptiques du moins manifestèrent longtemps une prédilection pour l'ogive que deux traditions leur conseillaient, l'arabe et la française. Cela se conçoit. L'architecture médiévale est la plus souple ; elle se prête à tous les plans, elle s'accommode à merveille de la dissymétrie qui leur fut toujours chère, et ils l'avaient si bien pliée à leurs habitudes qu'ils eurent peine à y renoncer. L'Italie était en pleine Renaissance qu'ils persistaient à bâtir des palais gothiques. Ce qui ne les empêcha pas un peu plus tard de se passionner si fort pour le style romain, qu'ils instituèrent un débat public sur la question de savoir comment se peut placer la demi-métope dans un coin, sans que l'on manque aux autres lois du dorique, et la Renaissance en effet n'offre rien de plus accompli que la *Libreria* de Sansovino.

*
* *

Mais au cours de ces engouements successifs, un trait s'accuse qui est proprement vénitien : le goût de l'effet. Constructions fragiles, mais décor éblouissant. Loin d'être embarrassés par des données si différentes, leurs architectes en tirent une variété perpétuelle ; ils cherchent la richesse dans la dissymétrie et le disparate : c'est leur originalité. Il leur semble qu'un monument est fait pour étonner les yeux et leur donner une fête.

On peut constater par exemple dans la *Procession* de Gentile Bellini, qui est à l'Académie, que les bâtiments de la place Saint-Marc qui occupaient la place des *Nouvelles Procuraties* allaient rejoindre le pied du Campanile du côté Nord. La place Saint-Marc formait donc autrefois, bien que la basilique ne fût point située dans l'axe, un parallélogramme à peu près régulier. Que fait Scamozzi en construisant les *Nouvelles Procuraties* ? Il supprime le parallélisme, élargit la place d'un côté, recule la façade du monument nouveau

en arrière du Campanile : le parrallélogramme devient ce trapèze qui offre au-devant de Saint-Marc une perspective de théâtre.

Les deux lions en relief qui ressortent avec une puérilité si grossière des deux côtés de la porte de la *Scuola de San Marco* sont d'un mauvais goût ! C'est qu'ils entendent bien attirer l'attention. Cependant ils n'ont point été mis là par un de ces gothiques vénitiens, prompts à de violentes fantaisies. Ils sont de Tullio Lombardo lui-même, oui de l'un de ces Lombardi à qui nous devons des monuments d'un goût si pur.

Voilà qui me livre décidément le secret de l'architecte vénitien. Même s'il est homme de goût, il tient à m'étonner, il veut que je me pâme. Il me fait une déclaration péremptoire. Il cherche mon œil. Il y a en lui un peintre qui s'ignore.

Il possède, comme pas un autre, le sentiment des valeurs. Il ne prétend point me donner des impressions de sécurité, de majesté, de recueillement. Il se préoccupe seule-

ment de faire ressortir l'un par l'autre le clair et le foncé. Le roman, l'ogive française, l'ogive arabe, le gothique allemand, le gothique italien, l'arc de la Renaissance se mélangent sur les palais du Grand-Canal. Les colonnes ont été rapprochées, les ogives ont été incurvées avec des appareillages de fortune, le tout a été surmonté d'ajourages quadrilobés. Ce sont jeux serrés d'ombre et de lumière, que varie chaque heure différente. Tout réagit. Le lourd et le léger, le vide et le plein sont en conflit partout. Chaque pierre fait naître un incident.

Au sentiment de la valeur, l'architecte vénitien joint à un degré éminent celui de la couleur. Dans ce désordre de tous les styles, un élément domine, la splendeur des matières intercalées dans les murs. Bien loin que la Renaissance affaiblisse ce goût, elle l'accuse, et personne n'excella comme les Lombardi à préparer par un dessin élégant et précis la place d'une belle incrustation de jaspe ou de porphyre sur un mur. C'est que les

Lombardi ont eu de très anciens prédécesseurs dans les architectes de Saint-Marc. C'est bien là une vieille tradition de Venise. Dès lors les façades ne sont plus rien que des cadres destinés à recevoir de magnifiques pièces de matière sanguinolente.

L'architecture décomposée jusqu'à ce délicieux non-sens porte un nom ; que dis-je, sa folie se donne une loi spéciale : c'est l'architecture incrustée, et Ruskin en résume à peu près ainsi les étranges principes :

— *Les plinthes et les corniches qui servent à envelopper l'armature seront légères et d'un dessin délicat. Le rôle en est limité, elles sertissent une matière rare.*

— *La science de la construction intérieure sera écartée. Il suffira que l'édifice ait un aspect rassurant. Mais puisque la couleur seule importe, il devra être organisé pour présenter une surface, le plus étendue possible.*

— *Toutes les colonnes devront être solides, les fûts nombreux, d'un seul morceau, sans incrustation : ce sont des pierres précieuses.*

— *Les colonnes seront de dimensions variées.*

— *La décoration ne sera pas taillée profondément. La sculpture se réduira à une œuvre de dessin, destinée à parer la brique : elle cèdera le pas à la mosaïque, à la peinture et à la dorure et devra s'abstenir presque complètement de représenter la forme humaine.*

— *L'impression produite par le monument ne devra pas tenir à sa dimension.*

Il fallait un Barbare pour oser le dire. Tel est le canon splendide et monstrueux. Rien qu'à l'énoncer, l'on s'aperçoit qu'il anéantit ensemble l'architecture et la sculpture. Qu'en demeure-t-il donc ? Un art instable qui ne consiste plus qu'en les seuls éléments de la peinture.

Comme je m'étonnais de voir la jolie façade du palais Dario se présenter de guingois, déformée comme une broderie mal tendue, on m'expliqua que le palais tombant en ruine, elle avait été démontée, numérotée pierre par pierre et rapportée ensuite devant une cons-

truction nouvelle. Singulier état d'esprit : les Vénitiens pensent avoir tout sauvé en préservant une marqueterie. Ils reportent une façade, comme on rentoile un tableau.

Le soin de la façade est bien en effet leur unique affaire. Les palais du Grand-Canal n'offrent d'intérêt que de ce côté-là. A droite, à gauche, en arrière, ils sont mitoyens à d'autres palais ou donnent sur des ruelles étroites. Ils ne peuvent s'éclairer latéralement. Lorsque par hasard on peut en voir un de profil, on s'aperçoit que cette façade constitue un mur indépendant. Ligottée, avilie, étouffée, indifférente, la bâtisse qui est en arrière est sans liaison intime avec le devant ; elle n'y fait point sentir sa présence et n'y marque point la saillie de ses membres. Dès lors plus de prétextes aux décrochements, aux rondes-bosses et à la sculpture. Rien ne contrarie les placages.

Elle est si merveilleusement située cette façade, avec ses marbres allumant des incendies dans l'eau ! Ses profils n'importent, que

l'eau doit mélanger sans fin dans ses reflets. L'eau qui bouge ne veut que des ombres et des lumières, des grenats et des saphirs. Regardez la Ça d'Oro, maison d'aubépine. Pouvait-on rien imaginer de plus heureux que de la border d'un découpage de pierrre qui pendît à l'envers dans le canal, comme du point à la rose ?

Valeurs opposées, couleurs brillantes, riches dessins, jeux de clartés, c'est tout l'orgueil de ces illustres façades, que la patine même du temps, les faisant plus belles à mesure qu'elles deviennent plus caduques, harmonise de la même façon que les vieux tableaux des maîtres. Et quand je vous dis que la façade vénitienne n'est bientôt plus qu'un cadre offrant une peinture, c'est à la lettre. Il vint un jour où l'on trouva naturel de la peindre à la fresque : Titien et Giorgione furent requis pour décorer l'Entrepôt des Allemands. *Ut pictura domus.*

*
* *

Voilà donc la métamorphose qui s'opérait peu à peu dans cette ville féerique où l'architecture s'appuie sur la beauté du ciel. On n'y sut plus à la fin échafauder que des lumières, construire que des couleurs. Tour à tour Rome, Byzance, les Arabes, l'Occident lui apportaient leur architecture. Elle se jouait de tout cela, et seulement éprise de ce qui est excitant pour les yeux, elle n'y cherchait que reflets, teintes et clartés. Elle fit de la maison une façade, et de la façade un tableau.

« Architecture d'une brassée de fleurs, » écrit fort bien de la Sizeranne à propos de l'architecture vénitienne. Eh ! justement, ce que nous admirons dans une brassée de fleurs, c'est qu'elle forme un joli tableau.

Dès lors, à quoi bon les pierres ? Un carré de toile suffit.

L'IMPORTANCE DE VENISE

Pardonnons à Venise d'avoir fait périr l'architecture.

Elle nous a révélé la peinture, le grand jeu de la peinture. C'est là son importance dans l'histoire de l'Occident ; et parce que l'Occident fut et reste essentiellement de mœurs catholiques, la peinture est devenue le plus riche langage de l'Occident moderne.

Delacroix a écrit quelque part dans son *Journal* que le christianisme aime le *pittoresque*. « La peinture, dit-il, s'allie mieux que la sculpture avec ses pompes et s'accorde

plus intimement avec les sentiments chrétiens. »

Il se cache dans cette indication une vérité profonde. La statuaire n'est pas en effet pour nous « l'art central » qu'elle fut chez les Grecs.

La conception catholique de la vie, qui consiste en un parti pris très exactement déterminé, trouve plus aisément son expression dans un art qui demande à être regardé d'un certain côté et d'un point de vue fixe. Notre sculpture religieuse du Moyen Age, moins libre que l'antique et si étroitement incorporée à l'architecture, démontre fortement comme quoi des peuples de conscience catholique exigent de la sculpture elle-même qu'elle soit commandée par un parti pris.

La conception catholique, qui fait si grand cas de l'homme, trouve plus aisément son expression dans un art qui ne sait rien représenter que dans un minutieux rapport avec lui, qui dispose ses perspectives, ses personnages, ses coloris pour qu'il en reçoive l'im-

pression dans un seul coup d'œil, qui tient compte de ses pensées, de son pays, de sa morale, de son histoire, de son tempérament, et de l'éducation même de son organe visuel pour résumer en un instant à ses yeux l'aspect superficiel des choses.

La conception catholique, qui attache tant d'importance à la vie intérieure, trouve plus aisément son expression dans un art, qui, au lieu de réduire à quelques lignes harmonieuses la représentation de l'homme, permet de le peindre dans son atmosphère, au milieu des objets qui nous révèlent sa vie intime, ses habitudes et sa complexion.

La conception catholique enfin, qui est universelle et qui prétend à embrasser toute l'activité humaine, trouve plus aisément son expression dans un art qui dispose de la diversité joyeuse et de la splendeur colorée du monde.

Dès l'instant que l'architecture était déchue de sa primauté, il devenait nécessaire que la peinture prît le pas sur la sculpture

dans la civilisation catholique de l'Occident. C'est l'importance de Venise de l'avoir manifesté. Nous lui devons l'ordre suivant lequel nous nous sommes désordonnés, et c'est par quoi elle se rattache directement à nous.

*
* *

Taine me semble donc avoir erré lorsqu'il nous donna Venise comme une ville de paganisme, et qu'il en cherchait la preuve dans ce fait exact que l'austère Réforme ne put jamais prendre pied chez les Vénitiens. « Théorie et pratique, écrit-il, idées et instincts, ils ont hérité des mœurs et de l'esprit antiques et leur christianisme n'est qu'un nom. »

Grave méprise. Tout à Venise proteste contre cette assertion, ses églises multipliées, ses légendes de saints, son esprit corporatif, son goût du faste, ses passions brillantes. Les mœurs, même aujourd'hui, y demeurent nettement catholiques et tout simplement

parce que les Vénitiens n'ont pas de plaisir à en disputer, parce que les notions admises une fois pour toutes, l'usage, la tradition nationale, en écartant des troubles de conscience dont ils ne se soucient pas, permettent cette vie clémente où les porte leur penchant naturel. L'indépendance de Venise vis-à-vis de Rome, comme en d'autres temps notre gallicanisme, fut une politique, rien de plus. L'hostilité des Vénitiens envers la Réforme montre qu'ils étaient au contraire profondément attachés aux usages catholiques.

C'est qu'il ne faut jamais perdre de vue, non pas si l'on parle du dogme, mais si l'on considère telle civilisation, tout ce que l'état d'esprit catholique comporte de joie, d'assurance et d'entrain.

Que Venise ne fût point mystique, c'est accordé. Mais prompte aux fêtes et aux batailles, éprise des couleurs, des légendes et des aventures romanesques, elle n'avait non plus rien d'Athénien. Foncièrement elle était de civilisation occidentale. « Aucun sen-

timent n'a pénétré à Venise, dit Charles Blanc, qui n'eût sa source dans la chevalerie et dans le christianisme. »

Sa participation aux croisades ne fut pas désintéressée : elle a trahi les intérêts de l'Occident quand elle y a trouvé son profit : soit. Mais ce sont reproches que les Croisés eux-mêmes ont parfois encourus. Parce que Junot s'est signalé par des déprédations ou que Soult a passé à Louis XVIII, ont-ils cessé d'être les soldats de Napoléon ? Venise fut en réalité le garde-côte de la chrétienté ; elle guerroya sans relâche contre les pirates barbaresques : ses mœurs conservatrices et indépendantes, son organisation traditionnelle, son activité prodigieuse font ressortir l'humeur occidentale.

Toutes les migrations de nos races ont retenti jusque chez elle et lui ont apporté leurs alluvions successives. Avec une unité merveilleuse son histoire se développe de la chûte de Rome à la Révolution : elle coïncide avec l'Occident tout entier.

Une mer intérieure pénètre jusqu'aux approches des Gaules et de la Germanie. Au fond de cet estuaire, des fleuves sont rangés en éventail. Le Pô et ses affluents forment un réseau de routes méthodiques, répartissant à notre monde les apports de commerce. C'est par cette trachée que, jusqu'à la découverte du Nouveau Monde, l'Occident semble respirer l'air extérieur : ce sont là comme sa bouche et ses lèvres, et quand l'heure sera venue pour elles de parler, c'est bien le cri authentique, le cri profond de l'Occident que ces belles lèvres-là feront entendre.

Venise serait une païenne ? Voyons, voici au Louvre la *Prédication de saint Etienne* de Carpaccio, à La Brera de Milan la *Prédication de saint Marc à Alexandrie*, à l'Académie de Venise la *Découverte d'un morceau de la vraie croix*, la *Procession de la place Saint-Marc* de Gentile Bellini, la *Légende de sainte Ursule* de Carpaccio, à Saint-Georges-des-Esclavons le *Miracle de saint Georges*, l'*Histoire de saint Jérôme* du même Carpaccio. Partout

des fastes, du romanesque, des aventures, des légendes sacrées. Passons aux générations suivantes. Giorgione, Titien, Bonifazio, Tintoret, Véronèse ne nous étalent que festins somptueux, contrées merveilleuses, gestes héroïques, architectures de rêve. Leurs œuvres sont pleines de circonstances fabuleuses, leurs personnages vont et viennent vêtus de pourpre, heureux de vivre et joyeusement animés d'une ardeur de conquête. Moi je pense à l'Arioste. Je pense à nos chansons de gestes, à nos troubadours et à notre chevalerie. C'est le celtisme un peu, tout cela, c'est aussi l'agitation du monde barbare ; j'y retrouve ensemble le goût du rêve et la turbulence de nos races actives.

Venise serait une païenne ? Pourtant son école de peinture, seule entre les autres de l'Italie, se désintéressa de l'antiquité ! En vain Squarcione avait-il rassemblé à Padoue des morceaux de statues anciennes : Mantegna, son plus illustre élève, le plus imprégné de l'art romain, le seul païen de Venise, reste

isolé dans le groupe vénitien. Les autres durent aller chercher fortune à Vicence, à Vérone ou en Ombrie et ce n'est certes pas à Venise qu'on aurait pu voir un Michel-Ange salir un *Cupidon endormi* pour le faire vendre au cardinal de Saint-Georges comme une statue exhumée.

D'ailleurs si la dure lumière de la campagne romaine a pu fortifier chez d'autres peintres le sentiment des formes accusées et des rythmes linéaires, l'atmosphère de la lagune fait au contraire dominer la finesse et l'éclat des coloris. Tandis qu'en Toscane les peintres qui réagissent contre la tradition médiévale s'inspirent de la pose et du drapé grecs et reproduisent volontiers des rinceaux antiques, Giorgione, Titien, Palma rompent avec la tradition dont Carpaccio et Cima sont les derniers représentants sans participer à cette illustre fièvre. Il arriva bien que Titien peignit une *Bacchanale*, une *Fécondité*, une *Vénus écoutant la musique*; mais ces splendides morceaux manifestent une si exclusive et si

moderne passion de la peinture que toute réminiscence des nus grecs est écartée. Léon X eut beau faire faire par Bembo des offres magnifiques à Titien pour l'attirer à Rome où il se fût rencontré avec Raphaël et Michel-Ange, il ne le décida pas. La lumière de Venise lui tenait lieu de toutes les merveilles dont on le voulait tenter : il était peintre. Car il fut commun à Florence et à Rome de voir les grands artistes que l'étude de l'antique avait rompus à l'anatomie se faire tour à tour peintres et sculpteurs. Point à Venise. Les peintres vénitiens étaient peintres étroitement. Ni hostiles, ni dévoués à l'antique, les Giorgionesques n'ont en eux rien d'influencé par la statuaire.

Cependant cette Venise que n'émouvront pas la force et la grâce des marbres harmonieux, à qui va-t-elle d'abord demander des leçons ? A la plus ingrate des patries du Nord, à l'Allemagne. Au moment où elle se détache de l'hiératisme byzantin, c'est à cette race allemande, la plus sèche et la plus grossière de

toutes les nôtres, qu'elle emprunte d'abord son expérience. Est-ce sous une influence giottesque ou germanique que les têtes des rétables dorés du XIVe siècle commencent à incliner un peu la tête ? Cela est difficile à démêler. La gaucherie allemande en paraît l'intérêt principal. Venise avait plus de rapports commerciaux avec l'Allemagne et les Flandres qu'avec tout autre pays. Elle était parfaitement informée des tentatives laborieuses de l'art septentrional. Les patientes combinaisons linéaires à l'aide desquelles ces pénibles et touchants artistes du Nord s'efforçaient à faire apparaître dans une attitude ou sur un visage la lueur d'un sentiment intime, étaient pour les peintres de Murano des exemples qui les enhardissaient à briser les lignes mortes des icônes, et ils semblent avoir été plus frappés par l'âpre effort dont témoignaient les œuvres tudesques que par les fresques si tendres que Giotto avait peintes près de chez eux à l'*Arena* de Padoue. Aussi lorsque plus tard Dürer vint à Venise, y fut-il

reçu avec une grande considération : il s'y trouva vraiment un peu chez lui [1].

Quant à l'école de Padoue, alors même qu'elle tente pour secouer l'influence allemande un méthodique effort, elle fait sentir tout ce qu'elle lui doit. Voyez par exemple à l'Académie tel *Christ entre deux larrons* de l'école de Squarcione. L'anatomie est vilaine et bilieuse, les côtes, le diaphragme, les muscles sont traités comme du dessin descriptif. C'est une esquisse faite à jeun un jour de pluie. Mantegna lui-même, le fort Mantegna est plein de morosité ; il ne sourit pas ; ses tableaux trahissent la préoccupation. La manière allemande persiste d'ailleurs fort longtemps. Elle n'est pas tout à fait effacée chez Cima de Conegliano. L'un des pèlerins du repas d'Emmaüs de Marziale est un vrai paysan de Cranach. Le fameux dragon de Carpaccio, avec son corps tortueux et ses ailes piquantes, est bien la dernière bête germanique, celle qui

1. « A Venise, disait-il, je suis devenu gentilhomme. »

vient d'être vaincue, et c'est la peinture vénitienne elle-même qui triomphe, avec la belle figure de saint Georges, dans la lumière du paysage. En vérité si Carpaccio est le dernier des primitifs vénitiens, c'est parce qu'il est le plus gai.

* * *

A tant de traits par où la peinture vénitienne tient à l'Occident, il reste à ajouter le principal. Elle monta jusqu'à son apogée par le même chemin qui avait conduit nos tailleurs de pierres et nos verriers du XIIIe siècle à devenir des ouvriers inimitables. L'éclat d'un tableau de Titien ou de Véronèse ne tient pas à ce qu'il suppose de naïveté, de sensibilité, de sagesse, de sensualité ou d'érudition : il consacre avant tout une large et belle pratique du métier. Venise, qui a tout ramené à la peinture, ne comprend pas qu'elle excède les limites de la peinture.

Quand Léonard saisit et rend le flottement mystérieux du sourire sur un visage, c'est un reflet de l'âme qu'il veut traduire. Il se révèle un savant, un poète, un divinateur. Il déborde la peinture. Quand Raphaël nous montre dans l'*Incendie du Bourg* ces belles femmes nues qui développent des bras pathétiques et lorsque dans l'*École d'Athènes* il dispose un ballet de philosophes dont les vêtements forment de beaux plis, il porte la peinture encore au-delà de sa limite : ce sont là les nobles jeux de la statuaire.

Mais les Vénitiens, ce sont exclusivement les teintes riches, les précieux éclairages et les beaux tons qui les intéressent. Vous ne les verrez point à l'ordinaire pousser l'expression spéciale d'une figure, ni la présenter délibérément de profil pour en découper le caractère. Tintoret mis à part, ils dessinent un peu mou : Titien lui-même en fut blâmé par Michel-Ange ; et quant au visage, ils se contentent d'une certaine langueur béate qui le prédispose aux belles carnations. Ils n'angélisent

pas les têtes. Ils ne raidissent pas les attitudes. Ils produisent de belles gens du peuple, qui ne retiennent pas outre mesure l'attention par leur type, qui n'offrent rien de marqué ni d'exceptionnel ; ils les montrent simples et naturels, sains et vrais. Ce n'est point inaptitude à dessiner ; mais s'agissant de peindre, ils mettent le dessin au service de la pâte. La forme du saint Nicolas de Titien qu'on voit à San Sebastiano est celle d'une arabesque délimitant les surfaces qu'exige la puissance propre de chaque ton. Entre Titien qui m'offre ce beau camail d'un vieux jaune d'ivoire, ce surplis d'un blanc si rare, ce corps si bien enveloppé dans sa lumière, et Michel-Ange qui lui reproche de ne me point faire sentir les muscles, je donne tort à Michel-Ange, qui d'abord est un sculpteur. Je me souviens ici que le plus Vénitien des peintres français, Delacroix, fut l'objet de la même critique de la part de ses adversaires académiques qui commettaient la même erreur. Le dessin du sculpteur n'est pas le même que celui du

peintre. Or si j'approuve que les tailleurs d'images de bois de mon pays se conforment à la nature propre du bois, j'admire de même chez ces peintres exclusifs de francs ouvriers de l'Occident.

Autour des grands Vénitiens évolue une pléiade de brillants artistes qui suffiraient à la gloire d'une autre école et qui portent les mêmes caractères : métier simple, brillant et parfait, production aisée, vaste et joyeuse. Tous réalisent libéralement des tons qui ont du corps et qui nous plaisent uniquement par leur générosité et leur plénitude. Leurs œuvres sont inégales, mais elles sont exécutées à coup sûr. Ils pratiquent leur métier sans faiblesse, allègrement. Ils savent que la luminosité se développe aux dépens du coloris, ils la modèrent. Ils montent les valeurs dans la gamme chaude. Ils nous offrent à contre-jour de belles étoffes d'un ton rouge brûlé, de façon que le rouge vibre follement. Ils ont la coquetterie des blancs. Leurs œuvres ne sont pas des fantaisies individuelles.

Ils n'ont rien d'inattendu. Ils se ressemblent entre eux plus que les peintres des autres écoles. Leur méthode est nationale. Ils semblent liés par des notions corporatives.

* * *

Mais où ils conduisent la peinture le plus loin, c'est quand ils peignent le nu : c'est là surtout qu'ils me font voir des instincts et des tempéraments de chez nous.

Quoi, tandis que nos sculpteurs religieux du Moyen Age esquivaient avec pudeur les représentations inutiles de la chair, il faudrait dans la blancheur de ces belles carnations reconnaître encore une expression de l'Occident catholique ?

N'en doutons pas.

L'Occident s'est mis à peindre.

La peinture n'y saurait échapper. C'est à modeler le nu qu'elle devient le plus précieuse et le plus émouvante, car il n'est pas

entre toutes les choses qui se voient de matière plus douce, plus rare et plus moelleuse que ce blanc modéré, où les moindres ombres sont d'importance, ce blanc qui est rose à peine, et de toutes les nuances, et dont toutes les nuances ne sont rien que l'émoi de la vie. Toutes ces riches étoffes, ces verdures, ces éclairages, cet azur, c'est autour d'un visage, d'un bras ou d'une gorge, qu'on les disposa ; ils se règlent sur cette douce clarté. Puisqu'il y allait de peindre, l'Occident dut ici comme toujours s'engager. Il le fit hardiment. Il peignit la chair avec ardeur. Mais il y montra bien la délicatesse de son âme chevaleresque.

Dans l'art antique, c'est le nu masculin qui prédomine. C'est le spectacle des exercices du corps qui a fait naître la sculpture grecque. Elle est fille des jeux, et les statues d'athlètes qu'elle nous a laissées sont parmi ses plus belles. La place d'honneur donnée dans nos musées à des merveilles comme la Vénus de Milo, d'ailleurs mi-vêtue, nous fait illusion : encore faudrait-il savoir si ces divins corps de

femmes n'étaient pas le plus souvent érigés dans des temples à l'abri des regards profanes. Au contraire, dans le bas-relief d'Éleusis représentant Demeter, Triptolème et Cora, les deux déesses sont drapées; Triptolème seul est nu. Citons encore une métope d'Olympie représentant Héraclès, Atlas et l'une des Hespérides, un bas-relief de Naples représentant Hélène, Vénus, Paris et l'Amour, une métope de Sélinunte représentant une déesse et un héros. Dans tous ces morceaux les héroïnes sont plus ou moins drapées ; seuls les héros sont nus.

Les Grecs ne nous ont jamais montré non plus une mère allaitant son enfant. Ce thème si fréquemment repris chez nous ne les tenta point. Tout ce qu'il y a de grâce dans un geste maternel, de douce musique dans la société des mères et des fiancées, des sœurs ou des maîtresses, tout ce qu'il y a d'intime autour de la femme à son foyer, leur art ne l'a pas traduit. Les éphèbes leur semblaient plus beaux.

C'est à la chair féminine que les peintres de Venise donnent la préférence. Geste magnifique, d'une touchante justesse.

Les païens de la Renaissance n'ont pas abordé le nu féminin aussi hardiment que les Vénitiens. Ils ne le traitèrent jamais avec la même sérénité. Botticelli y apporte même d'aventure je ne sais quel sentiment étrange et morbide. Quand je me trouve en face du saint Jean de Vinci ou de celui de Donatello, je ne sais que penser. Ce sont de trop beaux adolescents. J'éprouve un bonheur plus franc, oui vraiment, une satisfaction plus catholique à contempler telle *Vénus* napolitaine qu'on attribue à Giorgione.

Les sculpteurs antiques, qui, dans les jeux comme à la guerre, avaient toujours l'occasion de contempler le corps en mouvement, décrivaient les muscles et cherchaient les rythmes. Mais c'est le corps au repos qui intéresse des peintres. Ils lui demandent des superficies; ils ménagent des carnations. Si l'on excepte Tintoret, qu'il faut décidément

excepter en tout, les plus beaux morceaux de l'école vénitienne concernent des femmes offertes dans les poses d'une aimable paresse et qui enchantent nos yeux par la blancheur de leur chair superflue. Les saintes femmes de nos cathédrales étaient maigres et leur drapé racontait des personnes actives. Les seins de ces Vénitiennes, qui ne servent plus du reste à nourrir l'enfant, se développent à mesure qu'ils sont plus inutiles. Ils sont comme un beau luxe. Ils proposent une heureuse richesse ornementale : ce sont de si agréables emplacements. La peinture vénitienne sort de l'or, de l'or des triptyques, de l'or des mosaïques. de l'or des architectures. Elle a compris le nu comme une coulée magnifique de lumière, unie, tiède et voluptueuse, et pareille à un mol et vivant ivoire sous lequel circulerait je ne sais quelle liqueur d'or.

Ainsi les Vénitiens ont assuré à la peinture cette primauté dont avait joui la statuaire dans le monde antique. Ils en ont fait l'objet

le plus généreux et le plus épanoui de l'art moderne, dès les temps qui suivirent la décadence de l'ogive. Ils ont étalé le nu avec une tranquillité qui écarte toute équivoque. Théophile Gautier disait de Titien que c'était le seul artiste entièrement sain qui eût paru depuis l'antiquité, et ceux qui de son vivant dénigraient ce grand artiste sentaient si bien qu'ils ne pourraient le diminuer qu'en rapprochant ses œuvres des plus beaux antiques, qu'ils lui reprochaient de n'avoir pas égalé *La Niobe* ou le *Laocoon.* C'est bien qu'en réalité les belles créatures que nous voyons dans les tableaux de Titien, de Giorgione, de Palma et de Véronèse tiennent pour nous la place glorieuse que les anciens donnaient à la Déméter ou à la Cora du Parthénon.

*
* *

La peinture vénitienne ne cessa de se souvenir de ses origines. Elle se complut tou-

jours à évoquer l'architecture. Elle étala partout cette vaincue et cette captive : elle la montra partout à son service.

Carpaccio avait observé qu'elle est le plus beau réflecteur des clartés vénitiennes. A Venise les objets sont plus clairs que le ciel; en plein jour un fronton, un môle, un mur blanc sont comme des gouttes de soleil et comme des pierres précieuses que mouille, pour les faire luire, le reflet des eaux. Les tableaux de ce peintre sont tout éclairés par la blancheur dorée des monuments, et c'était tout de même faire un dernier honneur encore à l'architecture que de la considérer comme une dispensatrice de la lumière.

Regardez à l'Académie le chef-d'œuvre de Cima, l'*Incrédulité de saint Thomas*, ce Christ qu'on dirait vêtu d'albâtre, ce saint Thomas incrusté de vert et vêtu de porphyre, cet évêque portant une chape brodée, tel un marbre veiné d'or. Les personnages semblent arrêtés pour faire voir leurs parures qui ne flottent pas : ce sont des êtres de jaspe et saphistrine ;

l'étrange immobilité de leur groupe évoque les apparats de l'architecture.

Palma la requiert à son tour ; mais lui, il en use avec un sans-façon charmant. Tel motif que rien n'appelle, comme le soubassement placé derrière la Vierge de la *Santa Conversazione*, n'est là que pour adoucir le jour et fomenter une ombre propice à l'ardeur des coloris.

Véronèse remplit ses grandes compositions de perspectives d'architecture, qui, pour fabuleuses qu'elles soient, ne prétendent point qu'on admire leur stabilité. Ce sont les vaines demeures des êtres de lumière que le tableau exalte ; elles ne surgissent là que pour donner grand air aux personnages.

Au reste les affinités de la peinture vénitienne avec l'architecture se trahissent par une continuelle préoccupation décorative. Nulle autre école n'a couvert les murs avec tant de lyrisme. Ces murs qu'ils ont changés en de vastes tableaux, Véronèse et Tintoret épuisent leur verve à les faire valoir, à les

faire parler, à y simuler des colonnades, à les faire participer à la vie. Un jour viendra où cette passion de tourmenter, de faire mentir les plafonds et les murs, ne connaîtra plus de bornes. C'est à l'architecture que s'en prendront encore les peintres les plus exubérants de la décadence. A San Pantaleone, Fumiani crèvera les plafonds avec une rouerie et une verve endiablée ; il construira, avec des escaliers et des colonnes peintes, au-dessus de l'édifice un autre édifice de fiction, dont la perspective s'enfuit de travers pour qu'on en apprécie bien le miraculeux sacrilège. L'église est cassée en deux. Tant Venise s'acharne à jouer avec cette architecture qu'elle écroule !

Ces jours de virtuosité maladive passés, ce sera le dernier lustre de la peinture vénitienne que de faire admirer avec Canaletto et avec Guardi les vieux palais de la ville enveloppés d'une exquise atmosphère.

La peinture vénitienne est issue de la ruine de l'architecture, et elle en vit, et elle en meurt, et elle en survit.

* * *

Voilà ce qui naquit pour nous autrefois sur cette lagune liminaire, la plus pure peinture, et elle y est faite de notre tradition première qui s'y abolit.

Devons-nous ce brillant retour aux facultés propres d'un peuple mobile et passionné ? Pour une part sans doute, quoi qu'il ne faille pas trop croire à la continuité et à la consistance de l'homme vénitien. Cette frontière fut toujours accueillante à ceux qui changeaient de patrie. Elle a recueilli un jour les Arméniens et les Grecs, et un autre les Juifs qui, chassés de Grenade, vinrent y bâtir des synagogues espagnoles. Dans les Setti Communi, les types sont allemands. On ne rencontre plus guère dans la Venise d'aujourd'hui les gens que nous font voir les tableaux des maîtres. La race n'y est pas très fixe.

L'importance du lieu semble prédominer. Sauf Tintoret, ce furent des peintres nés d'ail-

leurs qui firent la gloire de l'école. Carpaccio était de Capo d'Istria, Cima de Conegliano, Palma de Serinalta, Giorgione de Castelfranco, Titien de Cadore et Paolo de Vérone. Ils se sont rencontrés à Venise pour devenir peintres. L'atmosphère humide et pure de la lagune, si vraiment pareille par instants à celle des pays hollandais et flamands, y est d'une sensibilité endolorie et musicale. De tels parages sont comme de belles sources.

L'importance de la peinture chez les modernes est singulière : c'est l'art où ils se sont le plus obstinés depuis le XVIe siècle. Quelque fausse idée que s'en fasse si fréquemment un monde habitué à juger aujourd'hui des tableaux par l'agrément des sujets, nous ne semblons pas encore sur le point de nous en désintéresser. Elle nous était devenue indispensable. C'est la gloire de Venise de nous l'avoir dispensée.

JOURNÉE DE SIROCCO

Sur un sandolo fragile, coquille de noix posée sur l'eau à peine, j'ai poussé jusqu'au fond de la lagune morte.

Me voici, rien que moi, toute une après-midi, sur de l'eau sans fond et sans rides, rien que moi mal à l'aise au milieu de rien. La chose est gris perle : le ciel continue, toute ligne effacée, l'eau plate. C'est l'absence de tout, de la terre que ne sont point ces boues qui émergent, du ciel qui ne montre ni ses nuées ni son azur, de l'eau même dont ce liquide sans épaisseur n'est que le mensonge : tout horizon est absent, qui serait le souvenir

de la terre. Rien qu'une vitre, reflétant de la lumière diffuse et dont le tain mat m'entête.

Sur cette vitre, de grosses mouches noires ; ce sont les sommets des pieux que l'on a enfoncés pour indiquer les passes aux trabaccolos, car l'eau ne se distingue pas du ciel. Si les barques allaient s'égarer au-dessus de la mer !

Sur cette page sans écriture, sur cette unique ardoise, depuis quelque temps un signe cabalistique est apparu, un *i* de travers, comme s'il tombait de la casse d'un compositeur. C'est un campanile dans une île. Nul tremblement de terre ne l'a fait pencher si fort. Le sol peut-il trembler ici ? Il se dérobe, il s'écoule, il s'étale ; c'est de la terre évasive. Fiché de côté dans la vase, ce campanile tient simplement comme il peut. Entre un miroir et le ciel identique, il s'incline isolé sur l'écran nu, comme une apparition spirite.

Nous abordons enfin sur une terre basse, infecte et lamentable, plaquée d'herbe jaunâtre, dégoûtante d'humidité. C'est Torcello,

en puissance de la mort. Des milliers d'habitants y vécurent autrefois; il en reste une douzaine aujourd'hui. La fièvre les a mangés.

Comme un marabout dressé sur une patte, sur la berge un être aux joues creuses, les bras repliés, tient frileusement son chapeau devant lui, sollicitant une aumône.

J'avance le long d'un canal puant, au milieu duquel séjourne un [peu d'eau laiteuse parmi des herbes rares, car ici rien n'est aménagé. L'eau et la terre sont paresseuses. Ces lagunes qui s'étendent du Frioul jusqu'à Ravenne sont quelque chose de monstrueux et d'inorganique. En Vénétie, le sol n'a plus de pente. L'eau pousse à peine l'eau. Le Pò, l'Adige, la Brenta, la Piave, le Tagliamento, torrents dès leur source, cessent tout à fait de couler à leur embouchure. Les eaux et les alluvions tournent sur eux-mêmes en de très lents remous dont les eaux salées de l'Adriatique ne viennent pas à bout. La fièvre étend ses ailes. Venise en a été à peu près préservée parce qu'une marée légère vient laver

doucement ses rios. Mais ce flux n'atteint pas jusqu'ici. C'est l'empire silencieux de la malaria. Une nuée de moustiques blanchâtres, visibles à peine, flotte autour de moi comme de la cendre de bois...

* * *

De l'ancienne ville, ici absente, il ne reste que la rotonde de Santa Fosca et Santa Maria la cathédrale, groupées au milieu des champs tristes.

Santa Fosca est byzantine; la coupole centrale a été remplacée par une toiture. La recherche linéaire y est gauche et naïve, compliquée et touchante. Les trompes superposées donnent à l'extérieur une silhouette enrichie de courbes complexes et de plans variés, et cela est précieux d'être tout petit. L'intérieur est peint en blanc : les murs sont comme un suaire, et l'on y voit, tout hâve, un vieux Christ de bois qui s'y meurt de la fièvre.

Santa Maria est bâtie sur de la terre blette. Dès la porte on est assailli par un fort relent de cave humide. Même le sol, qui s'abaisse de quelques marches derrière le chœur, est repris par l'eau. Redoutables et vides, les sièges des prêtres sont rangés en hémicycle en arrière de l'autel, avec une solennité qui fait songer à des condamnations.

La calotte de l'abside en effet est barrée par une effrayante image, la Vierge ! Oh ! si elle avait à me juger au dernier jour, cette grande figure dure qui monte là-haut comme une apparition hostile, ce serait au contraire son Fils qui se jetterait à ses pieds criant miséricorde. Cette impitoyable mosaïque, c'est la Vierge mégère. C'est une mère folle de cruauté, exhalant, le regard fixe, sa rancune du Calvaire. C'est la mère du Juge qui juge à sa place et profère de parti pris des condamnations indistinctes. Jésus n'est pas ici. Elle profite des trois jours qu'il passe dans le tombeau pour damner le monde. Insoucieuse de la forme de la voûte qu'elle fend d'un

trait vertical, hors de toute échelle, par-dessus les douze apôtres que sa folle longueur anéantit, énorme, inflexible, serrée en ses plis durs, les bras retenus par un égoïsme divin, elle ouvre des yeux vides et sans humanité. Elle est la vengeance glaciale et la haine géométrique. « Humains agenouillés ici, dernières femmes de l'Occident dont le mari est terrassé par la maladie ou dont le bambino fut noyé dans la lagune, je vous ignore. Mon Fils est mort pour vous, me criez-vous dans vos prières. J'en suis devenue folle. Je ne vous connais plus. Les sept glaives qui ont percé mon cœur n'y ont pas laissé une goutte de sang. Aussi ma pensée est-elle pure et cruelle. Je n'ai point d'os, ni de cœur, ni d'artères; je suis des lignes impassibles. Je ne sais pas la vie, je ne sais pas la mort. Je ne suis pas une primitive, moi; je ne suis pas une Eginète, moi : je suis le dernier mot de tout. Je suis une figure sans émoi ni profondeur, qui contemple, immobile et plate, la palpitation fortuite de vos chairs faibles et la

nécessité éternelle du châtiment qui est dû à votre vaine activité de Barbares. Je suis la Fixité, je suis la Fatalité, je suis la Divinité sans entrailles, je suis Byzance aux yeux de verre, l'Orient cruel et sans réplique. Hors de vous, hors de tout, je suis l'être, à quoi rien n'importe, une épure, une algèbre, l'équation impitoyable de la vie, simplifiée par la suppression de tout attrait sensible. Je suis, sur la plus maladive des îles de vos terres finissantes, l'Orient dans son excès le plus froid. »

Ce n'est point un fou solitaire, profitant de l'absence des hommes, qui est venu écrire cela sur le mur. Un peuple était ici. Non loin de cette Torcello, à San Donato de Murano, une autre Vierge aussi violente barre une autre coupole. D'une stature effrayante elle aussi, elle a, les yeux droits, la tête blanche d'une furie. Plantée sans faiblesse sur ses deux jambes, elle fait, sans qu'un doute soit possible, de ses deux mains retournées le geste de repousser les hommes. Ce sont les races de là-bas qui sont venues jusque

devant nos portes ouvertes fixer sur nous des yeux d'éperviers. Ici comme à Ravenne, Byzance agressive formule notre négation; elle cherche aux frontières de l'Occident actif des proies pour le néant.

En face de cette vieille mosaïque, dans la même Santa Maria, une autre, du XII[e] siècle, occupe le revers de la façade. L'insensibilité avec laquelle, en des pointillés d'une matière très rare, elle détaille le grand drame chrétien, distrait, mais prolonge mon malaise. Le Christ ressuscité apparaît au milieu, « dans un œuf de Pâques », comme dit un enfant à côté de moi. De ce nimbe en amande, se détache une tresse de feu rouge, une sorte de cordon ombilical, qui serpente entre divers motifs juxtaposés pour aller faire naître en bas du mur un enfer où se voient des gens qui n'ont pas bien l'air de souffrir. Les Byzantins en effet inspirent l'effroi, non par le réalisme de la description, mais par l'énonciation la plus sèche de l'idée. L'essentiel ici tient dans cette indication que c'est le feu de

la splendeur divine qui embrase le foyer des maudits. Ailleurs est indiqué un paradis dont les élus n'ont pas non plus bien l'air de se réjouir. Puis ce sont des anges dont la simarre, la ceinture de pierreries, les ailes dessinent des linéaments froidement voulus. Diverses scènes sont prétextes à des jeux tigrés, à des bariolages de tons curieux. L'ensemble est inhumain, précieux, incomposite. Tout cela, dont on occupe physiquement mon regard, fut conçu avec le parti pris de ne me point toucher. Aucun charme, nulle tendresse, pas d'émotion. La vérité, si elle s'exprimait avec le moindre accent, cesserait d'être d'un vrai absolu : l'absolu porte en soi l'horreur. Il est bien vrai que cette abstraction sauvage et que cet idéalisme éperdu ont ici pour truchement la matière la plus matérielle, des combinaisons de tons d'un arrangement raffiné, des assemblages où le regard est excité avec une ruse et une expérience merveilleuses, où la matière employée révèle ses plus captivantes ressources et ses derniers secrets.

Mais justement la rareté de toutes ces réactions oculaires révèle le goût oriental des tissus riches, des matières exquises, des pierres précieuses, de tout ce qui jette l'homme dans la stupeur de l'admiration. L'admiration est immobile comme l'effroi.

Dire que c'est de semblables figures que s'inspirèrent au commencement des temps occidentaux ces tailleurs d'images, qui devinrent par la suite si experts à traduire le mouvement! Leurs premiers essais voulaient imiter des peintures et des mosaïques byzantines. L'Occident proteste en moi de toute la force de son incompatibilité. Les bons saints de bois de mon pays me donnent le conseil de partir.

Je m'en vais. C'est assez d'avoir vu. Tant d'immobilité me fait peur. Je ne reviendrai pas dans ce lieu d'hébétude.

*
* *

Me voici de nouveau errant sur la lagune.

lande aquatique. Le temps orageux me donne des spectacles bizarres. Un soleil fantasque fond à présent comme un pain de cire pâle qui perd sa forme. Entre des nuages zébrés qui font penser à la face dorsale de quelque poisson gigantesque, ses rayons se divisent distinctement, comme ceux d'un soleil rococo sur le baldaquin d'un autel du XVIII[e] siècle. L'eau reproduit, en les chargeant encore, les phases de la déliquescence céleste. Elle déforme avec bouffonnerie l'espace sur ses plates étendues qui pourtant n'ont pas l'air de trembler ; c'est assez de la traîtrise de l'eau pour rendre les cieux ridicules.

On voit, çà et là, des choses, — des choses de rien. Il subsiste tout juste des distractions puériles. C'est un pays à un mètre au-dessous de la Hollande. Sous les maisons basses des îles, la terre est si mince qu'elle disparaît à la moindre distance. Les masures alignées défilent une à une sur l'eau. Les arbres poussent sur l'eau. On dirait de menus jouets de Nuremberg posés sur une table.

La petite barque qui me porte croise sur un chenal des bateaux qui s'offrent au contraire énormes, avec leurs flancs rebondis et leurs bords cintrés, ainsi qu'on en figure sur les blasons. Majestueux, le vent dans leurs voiles orangées, ce sont les *trabaccoli* et les *bragozzi* de Chioggia qui viennent de la haute mer. L'un d'eux arbore un cœur percé d'une flèche, barbouillé sur la toile en gros traits noirs. Leur proue se relève à l'antique. Deux volutes, saillantes à l'avant, imitent des colimaçons dont le centre serait un œil, et ces yeux ronds, par-dessus le sillage blanc de l'eau fendue, sont accompagnés d'une moustache de cuivre. La cargaison dont sont chargés ces beaux navires est si haute qu'on a dû mettre des ris aux voiles. Le Jason qui les conduit, juché dans le ciel sur ses marchandises, manie de loin le gouvernail à l'aide d'une longue perche, et cette énorme silhouette de légende engagée dans des marécages glisse, bombée et pleine de gloire, par devant le minuscule train de bois des maisons

lointaines, qui se font toutes petites, qui s'aplatissent, qui défilent à fleur d'eau.

*
* *

Comme je dépassais l'île de San Michele, j'ai croisé une gondole : c'était la barque de Caron ; elle emportait un cercueil. Deux hommes anguleusement détachés sur l'eau livide parlaient avec animation. Sans doute ils s'entretenaient de leurs affaires et leurs mains faisaient le geste de poser et de reprendre alternativement quelque chose sur le drap noir. Des pièces de monnaie peut-être ?

Car de s'épanouir, de nombreux vivants, tout un peuple, sur un peu de sol lavé par de l'eau nauséeuse, c'est une circonstance notoire. Mais encore faut-il quelque place pour le dénouement de ces heureux jours, un peu de sol pour en finir de vivre. Comme la terre leur était parcimonieusement répartie, les Vénitiens ont rejeté dans les îles qui les entourent tout ce dont il est nécessaire que la

vie se débarrasse, les morts qu'ils enterrent à San Michele, les fous qu'ils enferment à San Servolo, les Juifs qu'ils confinèrent autrefois à la Giudecca. Ainsi la terreur, la désolation, la fièvre, la haine, la démence, la mort rôdent partout sur l'impure lagune, au milieu de laquelle une princesse de folie mire ses bijoux singuliers.

Qu'elle était grave pourtant, cette barque solitaire glissant sur les flots tristes d'une soirée étouffante. Et qu'il y eût de grandeur dans cette croyance antique qui faisait aux âmes s'en allant d'ici, traverser un fleuve nocturne. Oui, ceux qui meurent en terre vénitienne, l'on a bien l'impression qu'ils vont par delà, qu'ils traversent un intervalle de silence. La mort est la voyageuse qui va sur les eaux.

Une barque est passée cette nuit. Entre de hautes murailles dont l'obscurité noyait les salissures, de hautes murailles sans abords, sur lesquelles par places se présumait la saillie de quelque grille de fer forgé masquant

un gouffre de nuit, tellement loin du ciel qu'il ne traînait sur les eaux pas le moindre reflet qui dénonçât leur lieu mobile, au cours d'un canal d'ombre insondable, une ombre plus noire encore a glissé sous ma fenêtre. C'était une gondole, et sa rame mystérieuse, qui s'entendait à peine, avait peur de faire du bruit en retournant les épaisseurs du silence. Où allait-elle ? Que cachait-on ainsi ? Toutes les pensées démoniaques, tous les soupçons qui suintèrent dans l'âme d'Othello, tout ce qu'il tint de perversité vindicative dans l'invention des plombs de la République, tout ce que supposèrent de haine ces cachots sans lumière du palais ducal, et ce couloir trop étroit pour que la hache du bourreau abattît d'un seul coup les têtes, et ce trou dans la pierre par où le sang s'écoulait dans le rio, tout ce qu'il fallut dans l'âme d'un ennemi de fiel à faire descendre au vieux Foscari, découronné et appuyé sur un bâton, l'escalier des Géants sept jours avant sa mort, toute cette belle horreur m'assaillait avec une senteur de lieu hu-

mide, et malgré la lourdeur de la nuit j'avais froid. Les gondoles qui s'insinuent dans les ténèbres ont l'air d'emporter secrètement un cadavre. Une gondole glissait dans l'ombre.

Celle-là, qui là-bas venait de passer vraiment un mort sur les eaux, abordait maintenant le rivage de San Michele, et l'on débarquait le cercueil pour l'aller poser dans les herbes. Rien que des tombes dans une île, quel lieu d'importance! Un peuple d'hommes couchés, et de l'eau morte pour agrandir leur solitude.

Qu'il fut tragique aux jours anciens, ce détroit, quand la peste errait comme une vapeur de mauvaise aurore aux parages de ces eaux pourries. Le jour où le vieux Titien mourut âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, quelle flottille empressée s'agita sur ce flot verdâtre! On en passa ce jour-là quarante-quatre mille!

*
* *

Ah! secouons ces pensées. Modulons vers

de plus encourageantes images. La nuit tombe sur ces tristes visions derrière ma barque, et voici que ricane, reconnue sans déplaisir, la silhouette de cette rive burlesque où je retourne m'étourdir, carton sur de l'eau, décor sur de la vase, rivage qui n'est pas le sol sur une mer qui n'est pas la mer, caricature de la terre.

Nous nous rapprochons de Venise : les dômes se gonflent, les campaniles grandissent, montés d'un seul jet, sans hésitation, sans incident, sans attache comme nos clochers avec de secourables toitures, coiffés d'un bonnet pointu, ainsi que les médecins de Molière, tout sec, de travers. Leur seul mérite est d'être droits, d'ailleurs ils ne le sont pas. San Geremia, San Giorgio dei Greci, chacun s'incline à sa fantaisie. On dirait de la verrerie bousculée sur un plateau. C'est la dernière fête, le dernier carnaval de Venise, le bal des architectures sur l'horizon.

Car ils s'écroulent tous, les campaniles, comme celui de la place Saint-Marc, dont on

avait, sans penser à mal, endommagé les bases pour donner un peu de confortable au concierge. De toutes les fêtes de Venise, ce dut être la plus poignante qu'on eût jamais contemplée du haut de San Giorgio, la plus haute silhouette de la ville supprimée tout d'un coup de l'horizon. Depuis quatorze jours on s'attendait à la catastrophe ; il n'y avait plus qu'à faire ranger le monde. Chose curieuse, on y pensa. Cela s'est affaissé, comme une voiture de briques que l'on décharge. Un campanile peut-il vraiment rester debout ? Ses coins s'écartent, il faut lui passer un corset de fer pour qu'il se maintienne en un seul morceau. Alors, comme il est fait essentiellement pour choir, il se met à pencher, bâtir un minaret sur une éponge étant paradoxal.

Tout de même, quelle diable de musique font-ils donc là-dedans, quel sabbat se déroule dans la ville profilée en noir pour que les monuments mènent pareille bacchanale? Au milieu de ce cotillon lunatique, un groupe affolé demande assistance : ce sont les statues

du fronton de l'église des Gesuiti qui se convulsent au-dessus des *Fondamente Nuove*. Au moins voilà des gens qui ont du bon sens. Ils ne se sentent plus en sécurité. Ils appellent au secours en agitant à grands gestes des mouchoirs, comme les naufragés du radeau de la Méduse.

Je me rattache à ces fantoches, ils me remettent en équilibre. Ils me réjouissent. Ils me rassurent. Leur agitation ridicule est excitante et salutaire. Ceux-là ont des muscles, ils se donnent du mouvement. Je me tâte et je me sens vivre. Il n'est tel qu'un peu de mauvais goût pour rompre un mirage asiatique. Disparaissez, cauchemars immobiles, émergés des eaux croupissantes. Rentrons en Occident.

Je fus, en débarquant, me camper de gaîté de cœur, reviviscent, lyrique, devant San Moïse, et je me suis diverti d'une façade. Il y avait autrefois sur cette église une telle surcharge de statues qu'on a pu en retirer quelques douzaines, sans que cela soit, mon Dieu, de

grande importance, car je vous jure que l'architecte qui avait combiné cette pyramide de sculptures était un homme qui avait le chianti joyeux. Ah, le fameux tempérament! Quel entrain d'Auvergnat ! Chabrier eût écrit là-dessus d'excellente musique. On a tort de mépriser les monuments baroques. Ils désirent qu'on les regarde. Il y a d'ailleurs profit pour la santé. Notre vieille complexion de barbares, ennuyeusement civilisés, y fait explosion tout à coup et y manifeste de la façon la plus réjouissante et la plus inopportune son besoin d'exercice. Panurge se donne du style.

Les bonhommes qui s'incorporent si bruyamment à la façade de San Moïse se livrent en réalité à une parade ; ils appellent le monde ; ils tapent dans leurs mains ; ils formulent des coudes engageants ; ils s'exhibent enfin dans le plus sensationnel de leurs numéros vignolesques. Des supports proposent des bustes; aux courbes des volutes, des macarons bouffis annoncent un salon de coiffure ;

des allégories, couchées sur des frontispices tombés du ciel, font la sieste parmi des guirlandes de sucre. C'est une énorme pièce montée en mie de pain, et les si familiers pigeons de Venise, quand ils sont gavés du maïs que leur égrènent des mains cosmopolites, viennent se poser sur les cubitus des personnages de cet opéra-bouffe, de ce char de mi-carême, et blanchissent les rondes-bosses d'une traîne de fiente lumineuse. Si agité, si mobile est cet immeuble que deux grandes femmes, maladivement accoudées sur un cintre, sont prises du mal de mer et se penchent sur le vide. Un ange, avec des ronds de bras, joue de la trompette comme sur un mail-coach. Une bonne femme rapporte son linge du lavoir. Sarpejeu ! l'on ne boude pas à la besogne ici. C'est le branle-bas. L'on s'en donne à tous les étages. Montés sur le toit, deux birbes étendent la main pour savoir s'il pleut, un troisième joue au ballon avec énergie, un autre bat la mesure avec un bâton, cependant qu'au sommet du fronton un Moïse équi-

libriste porte sur sa tête un paratonnerre entre ses deux cornes.

Quand Henri III vint à Venise, on lui offrit dans les appartements du Conseil des Dix et dans la Salle du Scrutin une collation dont le service était en sucre. Le plat qui était devant lui représentait une reine assise sur deux tigres portant les armes de France et de Pologne. Sur les tables étaient figurés deux lions avec une Minerve et une Justice, un saint Marc et un David, des cavaliers, des arbres, des vaisseaux, le tout en sucre, sans en excepter couteaux et fourchettes, et quand le roi voulut déplier sa serviette, elle se brisa entre ses mains.

Les Vénitens raffolent de ces libertinages intellectuels. Ils s'y livrent avec une sorte de sadisme teutonique. Ils sont capables, dans le mauvais goût, des trouvailles les plus incroyables. Les verreries et les mobiliers qu'ils fabriquent ne sont pas faits pour boire, ni pour s'asseoir. Cela vise à vous surprendre, presque à vous berner. Ce sont de mauvai-

ses farces qui rappellent les grossières plaisanteries des jouets allemands. Car en quel autre lieu du monde eût-on imaginé de faire une chaise avec deux écailles d'huîtres dont l'une fournît le siège et l'autre le dossier ?

L'Europe occidentale a été infestée de motifs pareils à l'architecture hilarante de San Moïse et à la peinture épileptique de San Pantaleone. Venise en est assez responsable. De près ou de loin, tant de façades rapportées comme des rétables devant nos palais et nos églises dérivent de ce Palladio dont le faux antique mit la sculpture en état de révolte contre le monument et autorisa tous les écarts décoratifs.

* * *

Le sens du bouffon, qui est italien, ressort à Venise avec une exubérance et avec une acuité particulières. Les Vénitiens au sang mystérieux sont capables d'une passion si brusque et si outrée que le rire même a part

à leur délire. Leur goût inné de l'excessif et de l'exceptionnel ajoute encore à leurs désordres pathétiques. L'intempérance de leur âme les porte jusqu'à une certaine frénésie qui est au delà du comique. Jusque dans la pompe et la majesté des solennités vénitiennes, on saisit quelque note de grotesque, quelque poussée vers la caricature, quelque rupture, quelque folie qui ajoute au faste une rareté étrange.

Ne cherchons pas bien loin. Regardons la tête de ce malheureux Foscari. l'une des plus glorieuses de la République, telle que Bartolomeo Bon l'accuse dans un marbre du palais ducal.

Un nez pointu qui se recourbe comme un bec d'oiseau, en bas du visage des muscles roulant sous la peau molle et desséchée de la mâchoire comme des billes dans un sac, en haut rien qu'une paroi d'os, des yeux fixes retirés au fond de leurs arcades vides, si vides qu'on y mettrait le poing tout entier, des yeux de hibou, un profil de perroquet, un

cornon sur un bonnet, Argan, Cassandre, un compère des Flandres, un vieux marchand maniaque, une vieille femme usée dans l'amertume des commérages, les tracas bizarres et l'idée fixe. « Celui-ci est Messire le Doge, s'il vous plaît », selon la formule par laquelle on présentait au peuple celui qu'il s'imaginait avoir élu pour chef.

C'est celui-ci pourtant qui, revêtu d'une robe resplendissante que relevaient des écuyers et le chef couvert d'un bonnet de soie rouge, monta sur le Bucentaure orné de taffetas cramoisi pour s'en aller à la tête d'un cortège de vaisseaux pavoisés jeter d'un geste orgueilleux son anneau de fiançailles dans la mer. C'est celui-ci qui, dans les jours de fête, descendait sur la place Saint-Marc, abrité sous un parasol de drap d'or et précédé par des pages qui sonnaient des trompettes d'argent. Tant d'apparat n'était qu'une ironie, tant de vénération dont on l'entourait qu'un magnifique asservissement. Ses gestes étaient sans objet comme ceux des statues de San

Moïse. Quand Foscari voulut se retirer, on refusa sa démission. Quand il crut trouver dans le pouvoir une tutelle contre ses ennemis, on lui donna huit jours pour s'en aller. Le Conseil des Dix décidait pour le doge. Le doge ne pouvait donner audience qu'en la présence de quatre d'entre eux. Il était la chose de la république, le hochet vivant d'un peuple écarté du pouvoir, impuissant comme lui. Supercherie d'aristocrates. Il fallait que les honneurs fussent mensongers pour que la puissance restât secrète. C'était le porte-chape.

Il y a dans l'effigie stupide de cette Seigneurie imaginaire un peu de la démence de son fils qui devint fou dans les supplices. Il semble en enfance au milieu de la vénération publique. Vieilli, il est décrié, mais il reste traditionnel et nécessaire. C'est la bête sacrée.

Etranges êtres que ces orgueilleux seigneurs, vêtus en évêques et coiffés en femmes, « vieux coquz, disait du Bellay,

qui vont espouser la mer
Dont ilz sont les maris et le Turc l'adultère. »

Cet apparat par instants dérisoire est national ; les Vénitiens furent toujours les propagateurs et les dupes d'un maniérisme éblouissant. On dirait que la familiarité de l'immobile Orient leur a créé je ne sais quel besoin de s'agiter avec une verve amusante et de mêler avec une diabolique adresse la passion, la richesse, la folie, l'orgueil, le grotesque et la gloire.

Entre la cruauté silencieuse de l'Orient et la joie puissante de l'Occident, ils ont connu tous les excès. Ils ont débuté dans la sécheresse des mosaïques byzantines. Ce furent les Allemands qui les aidèrent à s'en affranchir et commencèrent leur éducation. Il leur en demeure le mauvais goût. Informés du monde entier, ils eurent vite fait de laisser loin ces maîtres de l'art difficile. Ils sont allés jusqu'à la façade de l'Ospedaletto. Dès lors, le génie plastique de ces hommes subtils et mélangés

est tel que leur adresse suggère l'inquiétude et qu'on ne se fie pas au Vénitien.

* * *

Mobile Venise, qui dépend d'un souffle de l'air.

Quand le temps est beau, le ciel y est de satin, la lumière y chante comme une musique stridente et douloureuse. Vermiculés d'ombre chaude, bariolés de grenat, de giroflée et d'indigo, les Palais du Grand Canal s'élèvent sur l'eau miroitante qui étale à leurs pieds, comme un sol frémissant, une rue de lumière liquide. C'est un maisonnement dans le ciel.

Le sirocco souffle. Plus rien. L'eau et le ciel s'enterrent. Tous les spectacles sont maussades. Les esprits sont tendus Les caractères s'aigrissent. Un peuple entier a le sang à la tête. « Sirocco, sirocco », disent les gens qui passent, avec un accent rauque, plus espagnol que Vénitien. Toute la vie de cette ville dé-

pend de sa lumière. Elle est suspendue au ciel, et l'air qui souffle fait un drame de l'instabilité des jours.

Cependant le caractère vénitien, aux heures de répit, est affable, optimiste et insoucieux. Giorgione, Titien et Véronèse ne sont que mesure et placidité resplendissantes. Bellini, Palma et Bonifazio font consister le bonheur du Paradis dans la « conversazione » des Saintes. Ce peuple dont notre curiosité ne veut retenir que des traits excessifs s'honore de l'architecture, d'ailleurs un peu monotone, des Lombardi. La place Saint-Marc, avec sa ceinture d'arcades, un sol uni et cette absence de voitures qui laisse monter un peu le bruit des voix, est le salon de l'Europe. On y cause, on y respire la fleur de tout.

Venise a un si grand passé. Nulle république n'a duré aussi longtemps qu'elle. Elle a vécu la vie de toute l'Europe. La culture y est à un degré supérieur. Des poètes à l'âme ravagée sont venus chercher ici une dernière mesure d'émotion. Ce ne fut là que leur con-

venance. Ils n'ont peut-être pas mieux pénétré le génie du lieu qu'ils n'avaient compris la sagesse des cathédrales. C'est eux, c'est nous qui avons inventé ces impressions vénitiennes. Il faut venir ici en étranger pour jouir de ces fameux étonnements. Les Vénitiens n'ont pas l'occasion d'être romantiques. Il y a longtemps que les conditions de leur propre existence ne les étonnent plus. Ils se tiennent bien loin de l'exubérance tapageuse des Napolitains. Leur vivacité et leur adresse s'emploient à assurer une vie insouciante, facile, d'un optimisme un peu voilé, dans laquelle tout est prévu depuis longtemps.

Le gondolier qui, avec sa rame unique appliquée à la *forcola*, me fait circuler si adroitement dans les canaux, m'avertit que je touche au bord de la terre occidentale. Comme il est maître de ses mouvements! Pareille à toutes les autres, sa gondole est son bien : il a été admis de préférence dans sa corporation parce qu'il est fils de gondolier. Tout va bien, tout est facile et il ne sied pas de rien changer à

ce qui fut accordé au prix d'un temps si long. Il lui répugne donc de se frotter à des mariniers maladroits. Tout à l'heure sa gondole a été heurtée par un rustre qui amenait de Chioggia ou des îles un bateau de légumes. Pietro fâché n'a pas desserré les dents. L'autre s'est mis à l'injurier. Pietro lui a répondu avec mépris : « Passez votre chemin, Monsieur. »

Les brunes Vénitiennes (mais où est le blond Vénitien ?) paraissent heureuses, mais sont sans gaîté, comme les Madones de Giovanni Bellini. Elles portent un grand châle noir, bordé d'effilés, qui les enveloppe tout entières et qu'elles croisent volontiers devant elles en y piquant une rose. Ainsi étreintes, elles apparaissent d'une féminité douce et indolente.

Le peuple est sympathique plutôt qu'empressé. Sa vie est égayée par la lumière et apaisée par le silence de l'eau. L'ombre du sotto-portico, l'étroitesse et les détours de toutes ces calli dallées, sans chaussées ni trottoirs, égayées par les fruitiers et les mar-

chands de friture, font descendre la vie dans la rue. Les innombrables margelles de citernes qu'on voit sur les places (car chaque doge à son avènement en offrait une à la ville) embellissent tous ces recoins familiers. L'autre côté des maisons donne sur le rio et les Vénitiens y placent souvent à leur fenêtre une caille, dont le rappel sonore sur les canaux les invite au sommeil pendant les matinées de printemps. Rien à Venise n'est si aimable que les devantures des marchands de légumes, où se dressent des architectures d'oignons et d'asperges, de pommes et d'oranges, aimablement encadrées par de petits miroirs. Chacun sait ici trouver un petit bonheur dans un petit objet. Vraiment tout cela n'a rien de bien sauvage.

Heureux les peuples qui ont une histoire ! L'usage des générations finit par déterminer le poids juste de chaque chose. L'équilibre de ces Vénitiens si prompts aux folies est fait d'une infinité de renseignements séculaires et comme d'une usure universelle. C'est le

fruit d'une longue pratique des émotions violentes. L'expérience des excès les a rendus capables de mesure et de joie tranquille. Il semble que chez ce peuple si entendu dans la colère, le faste et la douleur, les sens ont à la fin pris soin de leur intérêt et appris à se reposer dans une volupté minime et habituelle.

* * *

C'est sans doute parce que le temps vient de changer ce soir que mes pensers ont fini par prendre ce cours. Le sirocco ne souffle plus. La nuit est claire. Je me sens léger.

Non loin de moi, devant le quai des Esclavons, une lumière, dans l'ombre, danse comme une folle. C'est la lanterne d'une gondole agitée par les flots. D'autres lumières sur la nuit glissent avec lenteur, d'autres plus lentement encore : ce sont celles qui sont plus loin. Il en est qui bougent à peine. Au fond de l'espace, des points d'or sont immobiles.

Ainsi l'on connaît le lointain des choses à leur fixité. Les étoiles ne remuent pas.

Il est pareillement des lumières immobiles au fond du passé. Les peuples sont vieux et les temps sont profonds.

TINTORET

A Georges Rémond.

Au fond de l'atelier de Tintoret, il y avait une petite lumière allumée dans un réduit obscur : c'est là qu'il se retirait, ne souffrant personne avec lui.

A la différence de Titien dont les tableaux sont dispersés dans toute l'Europe, on ne connaît Tintoret qu'à Venise, où presque toute son œuvre demeure rassemblée. Elle s'y déploie tumultueusement. Un caractère la résume : le goût de l'activité. Nul autre spectacle, aux frontières de notre monde, ne fournit une aussi magnifique épreuve de notre résistance. C'est que, si l'on considère l'Occi-

dent comme un grand organisme prolongeant à travers l'histoire et l'évolution de nos arts sa vie collective, il faut bien reconnaître qu'il réagit, comme les corps vivants, aux points où des influences extérieures viennent l'atteindre. Dans les lieux les plus sensibles de ces régions extrêmes, se déclarent des tempéraments d'exception qui se révoltent jusqu'à l'outrance. C'est à Grenade, jusqu'où l'héroïsme espagnol avait reculé les limites de la chrétienté, qu'un saint Jean de Dieu excéda le monde de ses folies. Dans Rome où les nations soumises vinrent croiser leurs esprits et déposer de siècle en siècle leurs vestiges, un Moïse effrayant semble s'asseoir sur les lits successifs de vingt générations différentes, et les esclaves de Buonarotti gonflent leurs muscles et tordent leurs épaules comme pour soutenir la poussée du monde. En face de l'Orient qui tour à tour l'amuse avec des joyaux et l'hypnotise par des effigies glacées, toute l'énergie de l'Occident afflue par instants à Venise, et la clameur de ses

fêtes est belle de nos élans et de nos révoltes mêlés dans une exquise défaite. Des chefs-d'œuvre y apparaissent comme une défaillance héroïquement retardée.

C'est là qu'il se rencontre un Tintoret, peignant à perdre haleine.

⁂

Ah! Vinci a pu fixer le sourire qu'il avait obtenu de Monna Lisa en l'entourant de jongleurs et de musiciens, Piero della Francesca découper dans une charmante lumière, mais est-il de Piero della Francesca? le profil sans méchanceté de l'inconnue du musée Poldi Pezzoli, Raphaël diviniser l'ovale de ses vierges d'une candeur sournoise, Palma mêler une si tendre musique à la conversation sacrée de ses femmes épanouies dans un bien-être éclatant, Titien faire palpiter, sous une expression distraite, la tiède carnation de Laura de Dianti. Ce n'est point à ces jeux enchanteurs que Tintoret se retardera.

Il nous a laissé des portraits d'hommes, tous de haute mine. Mais entre ses innombrables tableaux de Venise, on ne saurait détacher un seul portrait de femme, un beau visage dont l'expression avoue un bonheur tranquille. La part la plus douce de son œuvre est encore vigoureuse et les femmes qui passent à travers ses tableaux semblent les compagnes de je ne sais quels hommes plus grands que nous. Là même où il traite des sujets mythologiques et où la qualité lumineuse de la chair paraît seule en jeu, dans les panneaux de la salle de l'Anticollège du palais des Doges, où de beaux corps baignés dans une nappe de chaude lumière se renversent si bien, les déesses importent beaucoup moins que leur passage triomphant dans la clarté.

Mais il n'était point d'abord un peintre de mythologie. Il avait l'imagination catholique, j'entends par là que les grands sujets religieux, auxquels il revenait toujours, lui étaient l'occasion de peindre les Doges, les marchands, les soldats de la chrétienté, tra-

vaillant ou bataillant ferme, ayant la tête bien organisée, cultivant l'effort et luttant pour la vie. Il imagina donc que la femme la plus belle était la plus allante et la plus décidée. Ce qui me semble à considérer dans ses *Fiançailles de sainte Catherine*, ce n'est point tant cette sainte, assurément exquise, la cousine des créatures de Véronèse, que la grande Vierge de gauche, avec sa tête brève et son front résolu, qui se penche en offrant son enfant. Je ne sais trop si elle descend du ciel ou si elle est assise. Mais, Dieu! si elle allait marcher! Avec quelle décision magnifique on pressent qu'elle s'avancerait! Voyez cette femme du peuple du *Miracle de saint Marc,* dont le célèbre retournement d'épaules semble mettre en place toute la composition. Retenez encore la *Sainte Justine* du portrait des *Trois Trésoriers*, les femmes qui montent l'escalier de la *Présentation de la Vierge*, la Vierge devant laquelle est agenouillé le doge Lorédan, celle du *Paradis*, celle de la *Fuite en Égypte,* doucement soulevée par le pas

d'un âne attendrissant. Mais surtout, dans les *Noces de Cana* de la Salute, regardez, devant les corps si bien découplés qui se groupent autour de l'amphore miraculeuse, cette femme saine et jolie, qui se penche, une main bien plantée sur le coin de la table, et fait admirer aux hommes, curieuse et persuasive ensemble, le vin qui remplit sa coupe. Ce sont toutes de belles personnes franches, de grands êtres forts, qui se meuvent avec une souveraine résolution, et, jusque dans les paisibles emplois, se révèlent des guerrières et des travailleuses. Leur coiffure, rapide et intelligente, ne s'embarrasse point d'architectures d'apparat qui les empêchent. Les fronts et les mentons sont décidés, les lèvres fermes, le nez droit et court. Leurs corps actifs ont des figures fières et bien arrêtées, dont la pâleur bistrée est prête à s'empourprer tout à coup. Elles passent, comme un vaisseau fend la mer.

Voilà la part la plus tendre de l'œuvre de Tintoret, l'élément qui dans son œuvre repré-

sente la joie pacifique, en contraste avec les tumultes qu'il déchaîne. Ses plus paisibles personnages se reposent dans le souvenir de leur force. Là où il tente de nous faire apercevoir le divin, c'est en nous montrant des créatures réconfortées par l'exercice et purifiées dans la chaleur de leur sang.

*
* *

L'héroïsme de l'invention, en somme, c'est toujours à quoi il faut revenir, quand on veut définir ce Roland furieux de la peinture. Son métier, fait de science, d'adresse et de bravoure, n'était au service que de cette aspiration forcenée, qui le met à l'écart de tous les autres. « Comparés à lui, dit Taine, tous les peintres se copient. » Il regarde toujours plus haut avec emportement, comme le saint Jean de son Calvaire.

Son âme impatiente se révèle d'un coup par la droitesse de l'imagination. S'il peint le *Martyre de saint Paul*, il nous fait apercevoir

d'abord le glaive, la tête et la couronne. S'il représente le *Meurtre d'Abel*, au coin du tableau saigne une tête de mouton écorché. Au milieu des foules confuses du *Paradis*, il détache, d'un trait de génie, le Christ et la Vierge, en des attitudes délicatement liées, la Mère un peu au-dessous du Fils. Cette table des *Noces de Cana*, qu'il a étrangement placée sur le côté gauche du tableau, était destinée au réfectoire des *Padri Crociferi* où elle prolongeait la table des moines, de façon qu'il pussent se figurer être assis à ce repas avec leur Maître, aperçu à l'extrémité. Il excellait ainsi à des convenances supérieures. La puissance de sa grande *Crucifixion* repose sur un large et franc parti-pris, grâce auquel le sol, disposé comme un vaste triangle lumineux, se limite en avant par deux grandes lignes convergentes qui ramènent ostensiblement tout l'intérêt au pied de la Croix. *L'Annonciation* ne lui paraît point être cette salutation gracieuse que les Primitifs se complaisaient à traduire avec d'ineffables délicatesses. C'est le coup de fou-

6.

dre qui va changer les destins du monde. L'archange entre en tempête chez la Vierge, en volant par la porte brusquement ouverte, dans une vague de lumière. En même temps un essaim d'anges, brisant tout, pénètre par l'imposte et se précipite en ligne droite, la Colombe en tête, violant la maison. Ainsi Tintoret commence par se saisir de vous. Avant que vous ayez eu le temps de vous reconnaître, il vous a pris fortement par la main et vous a conduit si vite où il voulait que vous aurez beau raisonner ensuite, rien ne prévaudra contre ce premier coup de force.

C'est le plus guerrier des peintres. Il a le génie de l'attaque, le démon du mouvement. Son coloris grenu, âpre, écrasé, ses tons fringants, ses nuances rares, ses fulgurances et ses obscurités subites dramatisent l'action. Il passionne les groupes avec une impétuosité, il dénombre les foules avec une décision de conquérant. Si l'on faisait descendre des murs les cinq cents personnages du *Paradis*, toutes ces cohortes d'apôtres et de disciples

ceints pour le combat, ces invités des *Noces* qui parlent avec animation, le peuple du *Baptême du Christ*, celui de la *Crucifixion*, l'armée de *la Bataille de Zara*, tous les gens du *Miracle de Saint Marc*, de l'*Adoration du Veau d'or* et *de la Fin du Monde*, la place Saint Marc ne serait point assez vaste pour les contenir. Il y aurait là de quoi fonder une nation surhumaine, car tous ces personnages accusent de prodigieuses facultés de travail. Chacun, par tous ses muscles, fait profession d'agir, se réalise, s'exprime, se confesse en agissant : il fait sa besogne avec furie. Dans le *Lavement des pieds* de l'Escurial, le Christ ayant signifié à Saint Pierre qu'il fallait qu'il se laissât faire, tous les apôtres se disent : « C'est bien. Livrons-nous de tout notre cœur au Lavement des pieds ». Ils se dispersent donc pour s'apprêter ; ils se déchaussent avec rage. Celui-ci tire sur la jambe de son frère comme un énergumène pour lui arracher ses chausses. On dirait qu'il dépouille un animal.

C'était le propre de Tintoret de saisir l'évolution des corps. Il faisait des maquettes de cire pour les regarder dans tous les sens et dans toutes les postures. Au reste il ne lui était besoin que de se mettre à la fenêtre de sa maison de la Fondamenta di Mori, au pied de laquelle les marchands poussaient leurs bateaux avec des perches, pour voir les formes humaines, sous les éclairages et dans les poses les plus variés, se refléter à l'envers en plein ciel. Il ne faut pas douter que le spectacle perpétuel d'une ville renversant son activité dans les eaux n'ait ramené tous les jours Tintoret à la contemplation des formes en mouvement.

Cet agitateur du monde des formes subit impatiemment les exigences de la symétrie. Il sait de quel poids elle pèse dans une grande composition et qu'elle en fournit la stabilité. Comme il lui en faut bien accepter le joug dans des morceaux comme la *Crucifixion*, il s'en affranchit violemment dès qu'il peut. Il la hait, au point de ne jamais la perdre de

vue; il lui demande le contraire de ce qu'elle donne habituellement; il ne la souligne que pour marquer comme il s'en écarte, et de cette phobie même il tire des effets puissants.

Dans le *Miracle de sainte Agnès* à la Madona dell' Orto, le tiers du tableau à droite est occupé par un monument qui fait saillie. La masse d'ombre, délimitée nettement par la ligne verticale du mur, est si opaque et cette tierce division marquée avec tant de force, qu'instinctivement, dans les deux autres tiers où la scène se déroule, les yeux cherchent une nouvelle division symétrique. Admirez en effet le miracle : à la place où vous l'attendez, deux anges s'écartent, un clair rayon descend des cieux, et plus bas, délicieuse note claire, la petite sainte à genoux lève les yeux. Quand il composa le *Paradis*, toile immense occupant le fond de la salle du Grand Conseil dans le Palais des Doges, le plus vaste tableau du monde, il imagina d'abord de faire rayonner très visible-

ment autour du Christ et de la Vierge les cercles des bienheureux : on peut s'en rendre compte en examinant la belle esquisse du Louvre qu'il n'a point exécutée. Il abandonna en effet cette disposition trop régulière, du moins il en atténua l'ordre rayonnant, et, malgré l'opinion généralement admise, je pense qu'il eut raison de vouloir, du remuement confus de toute cette foule céleste, *faire un mur*. Un si vaste emplacement à couvrir échappe aux règles ordinaires : il dépasse le champ de l'œil. Une division régulière eût détruit l'effet. En tout cas il fut bien Tintoret, en prenant cette décision et en faisant seuls ressortir, au milieu de toute cette multitude, les deux Etres divins. Mais c'est au contraire avec une passion joyeuse qu'il dresse en diagonale la table de la *Cène* aperçue dans un raccourci compliqué, que dans la *Fuite en Egypte*, il cache à gauche la Sainte Famille derrière un buisson tandis que le côté droit s'échancre en un clair paysage, que dans le *Christ au Calvaire*, il montre le Christ et les

larrons montant en sens contraire dans un chemin qui tourne, et que dans les *Noces de Cana* il rassemble tout l'intérêt à gauche, dans un petit espace, sur une table où l'on voit en perspective une brochette de femmes ravissantes attablées devant un festin de soleil. Que fait encore ce drapeau qui s'agite dans la *Bataille de Zara*, au cœur d'une mêlée inextricable, sous une grêle de flèches, sinon de marquer qu'il pourrait être au milieu, qu'au surplus il n'y est point, et que d'ailleurs il se déplace dans le même sens que les archers qui gagnent du terrain ? L'humeur de Tintoret perce partout. Il recommence sans fin de se poser de ces problèmes et de les résoudre par des déclarations hardies. Et que nous voilà loin des majestueuses ordonnances de Véronèse !

Il lui ressemble, ou plutôt il appartient comme lui à l'école vénitienne, par ce penchant à agrandir la composition à l'aide des jeux de la perspective. Les Vénitiens le doivent à l'exemple du patient et âpre Mantegna.

Mais au temps de Tintoret et de Véronèse, les peintres ont appris à en user avec une aisance brillante qui laisse bien loin les audaces difficiles et préméditées du sévère Padouan. Il faut noter que cet emploi des grandes perspectives de l'architecture est moins développé chez des peintres comme Palma, Giorgione ou Titien, qui exaltent simplement de belles carnations dans une caressante lumière, que chez Véronèse et chez Tintoret dont les personnages sont plus actifs. C'est que la perspective suppose le mouvement : elle le prévoit et elle le détermine. En marquant l'ampleur de l'espace, elle exige du personnage qui s'y aventure une exactitude de geste, de mouvement, d'attitude qui écarte l'impression du repos. Il devient nécessaire de préciser un instant vraisemblable. Ainsi ce bel usage de l'espace suppose la connaissance et le respect du temps. C'est par où Tintoret me paraît foncièrement appartenir à la grande famille occidentale. La donnée du temps fut chez nous le fondement de l'architecture, mère de

tous les arts. Elle était essentielle à la peinture de notre énergie.

* * *

Je fus l'objet d'une singulière illusion la première fois que j'allai regarder à San Rocco le *Massacre des Innocents*, « bacchanale » de l'amour maternel, où dans un grand remous de corps noyés d'ombre et de chairs apparaissant sous un éclairage, des femmes « saisissent à pleines mains les épées des bourreaux, collent leurs petits contre leur poitrine avec une étreinte animale, s'abattent sur eux en les couvrant de leur corps [1] ». Ce jour-là le soleil se cachait et reparaissait à chaque instant. Des ondes subites de lumière éclairaient cette mêlée, puis se retiraient tout d'un coup. Sous l'inégalité du jour, tous les corps semblaient s'ébranler dans une lutte effrayante. L'illusion n'était pas menteuse. Rien, mieux

1. Taine. *Voyage en Italie.*

que ce hasard atmosphérique ne pouvait accentuer le caractère de cette peinture active, dont on dirait que les tons bataillent l'un contre l'autre.

Celui qui créa et qui heurta toutes ces formes, l'invisible qui agita devant nos yeux toutes ces visions fut lui-même un être disputé, irritable, acharné, mystérieux. Il se cachait pour peindre, il dessinait la nuit. Il se défendit contre le monde et vécut sans compagnie dans sa tempête intérieure.

Il pensait que la peinture doit faire des miracles, et s'il se confinait dans cette ombrageuse solitude, c'était afin de s'en conférer la puissance par un travail farouche. Cette petite lumière était toute sa société. Il vivait en secret pour surprendre dans l'ombre le secret des formes, qu'il voulait posséder pour surprendre les hommes.

« Le dessin de Michel-Ange et le coloris de Titien, » c'était sa devise. Il disait à Fialetti son élève : « Dessinez, dessinez encore, dessinez toujours. » Il suspendait des modèles

de plâtre par un fil pour les voir par-dessous. Le soir, il copiait des rondes-bosses éclairées à la lampe pour mieux saisir l'énergie des modelés et l'incision des profils. Il construisait de petites boîtes, percées de fenêtres, où il plaçait des mannequins pour en observer l'éclairage. Il disait encore : « Les plus belles couleurs sont le noir et le blanc, parce qu'ils donnent le relief aux figures par la lumière et par l'ombre. » Il aimait le jour modéré des intérieurs. Il recherchait l'obscurité. Même il en abusa.

Il avait en effet compris que rien n'est propice à l'expression du mouvement comme une ambiance obscure. Bellini, Palma, Titien présentent leurs personnages à contre-jour pour faire chanter les pigments, Tintoret pour faire saillir les contours. Le plein éclairage écrase tout. Mais si la lumière est parcimonieuse, chaque forme en prend selon ce qu'elle vaut : on n'aperçoit d'elle que ce qui en importe, le mouvement. Tintoret, sous un ciel resplendissant, cherche vers la nuit l'évo-

lution des modelés qui s'enhardissent. Les Rayons et les Ombres, c'est de ce mot romantique qu'il faudrait définir le champ de bataille de cet infatigable expressif, dont l'œuvre ne trouve son équilibre qu'en se mouvant toujours.

Tout ce que nous savons de lui dénonce un caractère intraitable. Il est fantasque. Il ne rit jamais. Ses réponses brisent l'entretien. Quand les sénateurs, le voyant peindre d'un pinceau brutal certains morceaux du *Paradis*, lui demandent pourquoi Giovanni Bellini travaillait au contraire avec tant de soin, il réplique que c'est parce qu'il n'était point entouré de personnes lui rompant la tête. Un grand seigneur le prie de décorer sa maison de campagne : Tintoret étend les bras sur le mur. « Combien y a-t-il de pieds ? » — « Trois Tintoret, » répond-il. Quant à l'Arétin, qui ne manquait jamais de le desservir, il le rencontre un jour, lui propose de faire son portrait et l'emmène chez lui ; alors il tire son pistolet. « Rassurez-vous, fait-il, c'était

pour prendre votre dimension ; vous avez deux pistolets et demi. » Mystérieux, il est aussi mystificateur, comme dans l'affaire de San Rocco, où invité à présenter une esquisse pour le plafond de la salle de l'Albergo, il peint sa toile du premier coup, la met secrètement en place et prétend devant ses émules décontenancés ne pas savoir faire autrement. Brusquerie, fierté chagrine d'un grand homme qui rassemble à l'écart ses forces pour la lutte. Il ressemble à Michel-Ange et à Beethoven par une sorte de colère silencieuse. La distance qu'il maintient toujours entre les autres et lui est celle qu'il faut à son génie pour bondir.

Cette allure combative perce jusque dans ses tableaux. Il aime mieux subjuguer que séduire, son humeur est de *faire autrement que les autres*. « Tout le monde, semble-t-il nous dire, trouve étonnant certain raccourci de Mantegna. Je présenterai, moi aussi, un homme par les pieds et qui ne sera pas moins osé que le sien, mais je le placerai dans la

Découverte du Corps de saint Marc où la lumière sera si dramatique et le lieu tellement étrange qu'on ne s'en étonnera pas... Mon maître Titien, de qui je n'eus pas toujours à me louer a montré la Vierge de sa *Présentation* gravissant un escalier vu de profil. Je ferai gravir aussi à la Vierge un escalier ; mais le mien sera circulaire et vu de trois quarts, une merveille d'escalier comme on n'en soupçonna jamais, bordé de personnages campés dans l'ombre, tandis qu'en haut l'enfant apparaîtra sur le ciel. »

Jusque dans la générosité de son invention, il y a du défi. On dirait qu'il engage la lutte avec le temps, dont il veut, par le nombre de ses ouvrages, tenir en échec l'action destructive. Les années du reste n'ont pas épargné son œuvre. L'incendie de 1577 a fait périr des compositions importantes, parmi lesquelles l'*Excommunication de Barberousse* et la *Bataille de Lépante*. D'autres ont été perdues par manque de soin, d'autres ont été endommagées par les restaura-

teurs, d'autres, exécutées trop vite, se sont altérées d'elles-mêmes. Il travailla jusqu'à près de quatre-vingts ans avec la fièvre d'un homme à qui la vie ne suffit pas. Ce qui a été épargné reste prodigieux.

C'est vraiment un cas extraordinaire que celui d'un tel homme, qui avait dix fois plus de génie d'invention qu'il n'en est besoin pour faire un grand peintre si l'on possède le métier, qui d'ailleurs avait dix fois plus de virtuosité qu'il n'en faut pour faire un grand peintre si l'on y joint un peu d'invention, et qui en outre travailla dix fois plus que les autres.

Tintoret est un enseignement et un spectacle. C'est l'Occident qui, sur sa frontière, se débat dans les tableaux de ce peintre intrépide.

* * *

L'on conserve au Fundaco de' Turchi le masque mortuaire des doges Francesco Lo-

redano et Alvise Mocenigo. Nulle figure sculptée ne me semble plus remuante que ces effigies, où l'expression totale d'une existence s'est figée dans la sincère détente du visage refroidi.

Loredano a le nez fort et la bouche ouverte : on lit sur sa physionomie qu'il devait être économe, rude et bon, de plus un administrateur inébranlable, d'un fruste et copieux bon sens, d'une ténacité rustique. Il se repose de ses lourdes responsabilités dans la paix d'un sommeil sans reproche. Mocenigo au contraire a le nez fin, busqué, tiré par la peau, et les lèvres si minces que la mort les a fait rentrer dans la bouche. Il manque, pour déchiffrer tout à fait le sens de ce visage, de savoir quelle lumière a lui dans ces yeux-là, qui devaient être légèrement relevés en dehors. Cette étincelle de vie les pouvait faire varier de l'intelligence méchante à une subtilité limpide, enchanteuse et prudente. C'était en tout cas le plus nuancé des aristocrates de la République, et

il semble savourer dans la mort la jouissance d'un égoïsme sûr de lui-même et l'orgueil du pouvoir.

De telles expressions ne sont pas le reflet d'un sentiment passager ; ces plis de la peau, cet abandon des lèvres, ce circuit du front, cette chûte des joues, tout cela a été longuement sollicité, lentement arrêté par la joie, la souffrance et les passions, dont ces linéaments sont le patient dessin, et le tragique en est que ces effigies ne sont devenues à l'heure suprême si profondément individuelles qu'en devenant parfaitement inconscientes. L'homme qu'on y connaît ne s'y connaît plus. C'est la froide écriture d'un long émoi.

Je voudrais qu'on eût aussi conservé le masque de Tintoret et que nous pussions lire aujourd'hui, sur le visage d'un homme d'une telle vitalité, le ravage des tempêtes intérieures mêlé à la force d'une grande maîtrise. Il me passionnerait de contempler le stigmate de tant d'activité sur une face humaine, de

surprendre le *facies* mortuaire d'un pareil créateur, de savoir de quelle figure était l'homme puissant à qui l'on peut prêter les paroles de la prophétie d'Ezéchiel : « Je ferai naître des nerfs sur vous ; j'y formerai des chairs et des muscles ; j'étendrai la peau par-dessus ; et je vous donnerai un esprit, et vous vivrez, et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur. »

A défaut de cette cire, on peut considérer au Louvre le portrait que le peintre a laissé de lui-même. C'est comme une image de bronze ; la tête farouche et peu commode, avec sa barbe de travers, ses poils drus et gris, l'ombre qui s'enfonce sous les arcades sourcilières et ce regard direct, résolu, dédaigneux, est celle aussi d'un prophète. C'est le visage d'un individu terriblement décidé et d'ailleurs indifférent. Il ne connaît personne ; il se moque de tout, et c'est pourquoi il est si tranquille. Dans une immobilité sauvage, il regarde le monde se mouvoir. Il est triste, mais il ne s'ennuie pas, car il est prêt à fon-

cer. Ses yeux pleins de nuit, dont l'un est encore agrandi par une déformation de la vieillesse, font penser à un gouffre engloutissant des visions. On les sent grands ouverts dans l'ombre et, si l'on ne voit pas, l'on devine une flamme de colère au fond de l'homme. Il veille.

LA POURPRE

Les rouges de Venise sont comme du vin pur. Dans cette subtile atmosphère, où les blancs sont presque d'or, ainsi que les voyait Carpaccio, les carmins, les garances et les vermillons, guindés par l'exaltation générale, ont une palpitation enivrante. La pourpre somptueuse régit le concert des couleurs vénitiennes. Elle fut le secret de Titien, qui la fit pure et opulente. C'est d'elle que Bellini revêtit ses madones indolentes comme d'un manteau de gloire, d'elle que Giorgione fit une note frémissante comme un cri de passion sur la tunique cerise de ce petit homme ar-

dent qui regarde une femme moelleusement assise au bord d'un paysage si raffiné. Dans cette ville sans voitures, où tous les bruits sont modérés et flottent légèrement sur l'onde, il semble que l'on entende les couleurs chanter. De ma fenêtre du quai des Esclavons, tous les soirs au coucher du soleil, Saint-Georges le Majeur m'apparaît comme une île de rubis.

J'ai vu tantôt Venise tout entière frémir sur les flots dans l'attente d'un chapeau rouge et le poursuivre avec folie d'un bout à l'autre du grand canal. Quelle est à présent la ville du monde qui voudrait, qui saurait donner une fête si étrange?

Le pape Pie X, après avoir été le patriarche de Venise, est devenu le gondolier de l'Eglise. Il a conféré la pourpre à son successeur, lequel revient aujourd'hui de Rome. Toute la ville s'est portée vers la gare à l'autre extrémité du grand canal. Venise est joyeuse et se montre dans son plus bel apparat, comme aux jours où les princes du

Nord et les ambassadeurs d'Asie venaient la visiter. Sa sympathie se manifesta toujours avec une brillante exubérance. C'est une princesse dont le visage s'empourpre à la moindre émotion.

Bien longtemps avant l'arrivée du train, les gondoles remuantes sont venues se ranger sur le canal en face des marches de la gare, dressant comme des rangs de hallebardes les dents de fer de leurs proues alignées. Un peuple agité se presse sur les quais et s'étage sur les marches du perron de San Simeone, donnant le spectacle du plus singulier feutrage humain. On dirait un immense bouquet de petites fleurs de toutes les couleurs, à même lesquelles tape un grand soleil, un vaste tapis que piquettent une infinité de notes vives et dont tous les points sont des châles, des chevelures, des têtes humaines, une grande étoffe vivante, la foule — la foule du *Paradis* de Tintoret. Tout cela, comme de la soie qui joue, remue un peu, scintille, s'amuse, caquette en un seul bruit. C'est le peuple de Ve-

nise, volontiers et facilement catholique, un peu sceptique par-dessus le marché, et par-dessus tout épris de couleurs et de falbalas.

De nouvelles gondoles arrivent sans discontinuer; elles virent, s'emmêlent, s'insinuent les unes entre les autres dans un enchevêtrement indescriptible. Quelques barques ont été parées de tentures aux couleurs tendres et de feuillages; elles portent des bouquets piqués à l'avant, en guise de lanternes, et sont menées par des rameurs tels qu'on en voit dans les tableaux grossiers et amusants de Gabriele Bello qui commémorent les anciennes solennités vénitiennes : culotte à raies blanches et bleues, veste de velours bleu, toque jaune d'où pend une coiffe bleue. D'autres sont conduites par des laquais à perruque ou à chapeau haut de forme. C'est la ville du carnaval. Tous les styles, tous les costumes et toutes les formes se dissolvent avec folie dans l'eau. Voici des embarcations élancées et rapides où s'allongent des colliers de rameurs demi-nus. De petits

vapeurs, qui essaient de se frayer un chemin entre les barques emmêlées comme un jeu de jonchet, portent des pyramides d'ecclésiastiques du plus beau noir, qui font penser au jeu des *forces d'Hercule* de l'ancienne Venise. D'autres, entourés de balustrades de verdure et de guirlandes bien régulières, véhiculent de pieux orphéons. Là-bas, sur un balcon qui se coude à l'angle d'une maison, un pensionnat déroule un long ruban de chapeaux de paille du jaune paille le plus innocent. Le canal a complètement disparu sous les barques : l'eau est remplacée par la foule que le flot fait monter et descendre dans une mêlée de rames et de proues redressées.

Soudain une cloche s'ébranle à un campanile lointain. Toutes les autres se mettent à lui répondre et le bourdonnement, qui remplit le ciel d'une musique uniforme, liquide et ballante, roule sur le tapage de cette mouvante rue de bois. On ne s'entend plus : c'est une rumeur générale dans laquelle tous sont bercés ensemble. Tous les yeux, vingt mille

regards sont tendus vers le même endroit de la gare, guettant sur l'ombre de la porte ouverte l'apparition du pontife rouge, que, dans la plus lyrique attente, sollicite un grand peuple ensoleillé. Bientôt la foule se pâme en un long cri ; les fanfares éclatent. On a vu un homme porter à deux mains une croix d'argent : derrière lui le prélat apparaît, la main levée pour une bénédiction rapide.

Il descend, alerte, vers le quai et monte dans un *vaporetto*, dont la mince cheminée d'or reluit au soleil et qui se met doucement en marche. Le grand tapis humain frissonne. Les têtes se soulèvent. Les mains applaudissent. « Il est arrivé, notre chéri ! » s'écrie auprès de moi un gondolier.

Alors commença la bataille navale. Ah ! le détroit ne vit pas un plus beau tumulte au matin de Salamine. Toutes les gondoles s'ébranlent à la fois, soulèvent leurs becs les unes sur les autres et se font violence. Les fers se heurtent sous la pluie de ferraille que les cloches jettent à plein ciel, tandis que les

cuivres se déchaînent. On entend les craquements du bois. Les barques se poussent ; elles se coincent : elles s'efforcent inutilement vers le *vaporetto* à la cheminée d'or, au milieu duquel le prélat, coiffé, vêtu et ganté de rouge, s'offre à la ville. Le canal tout entier se met en marche. Entre les quais trop étroits, la foule traînée glisse en un seul bloc, que domine la silhouette des gondoliers gesticulant comme des diables, et la plus belle ville sous les cieux déroule peu à peu son clair décor.

A ce moment des mains se mettent à jeter en l'air une multitude de petits carrés de papiers multicolores, que le vent enlève par-dessus les toits. C'est Chioggia qui se mêle à la fête et propage son orgueil :

« A S. Em. Aristide Cavallari
l'umile Chioggia sua patria
con entusiastico plauso. »

Aux balcons des palais sont étalés des étoffes lamées d'argent, des damas écarlates, des

brocarts, des velours cramoisis où le Lion de Saint-Marc est broché en or sous les traits d'un gros chat. De longs drapeaux pendent mollement vers l'eau. Dans une *loggia*, s'accoude une patricienne, solitaire, sur une superbe tapisserie du xve siècle qui étale rigidement un grand carré de verdure. Sur l'*altana* d'une maison dont les pilastres à l'italienne sont découpés par le soleil, se réjouissent à même le ciel de jeunes femmes qui s'abritent sous des ombrelles aux teintes vives. On dirait un plafond de Véronèse.

De temps en temps les barques se desserrent un peu : aussitôt les gondoliers, pris d'une ambition désordonnée, se poussent en avant. Les miens, qui y mettent leur point d'honneur, m'ont rapproché peu à peu du *vaporetto* patriarcal, où flotte un étendard reproduisant l'effigie sacrée du voile de sainte Véronique. Ils parviennent à s'accrocher aux flancs d'un vapeur à musique qui fait voyager ainsi une vingtaine de barques, comme un canot traînerait des herbes après lui. Au

rythme de l'hélice, l'orphéon joue la *Marche Royale*, et je vois derrière moi le cardinal la tête découverte. A toutes les *calle* qui aboutissent au canal, apparaît une foule coupée net au bord de l'eau. Dans l'intervalle des maisons, on aperçoit dans les plus folles positions les cloches brimbalées dans leurs campaniles. Nous sommes tellement pressés que nous nous figurons être sur un sol immobile et que ce sont les maisons qui flottent, comme si Venise, caravelle d'or attachée à nos derniers rivages, s'était mise à voguer vers des mers levantines.

Le plus bel écho de Venise est sous le pont du Rialto. C'est là que les musiciens se plaisaient jadis à moduler la cantilène du Tasse, là que les Vénitiennes viennent encore lancer dans la nuit des voix sonores, que timbre au loin le bleu silence de la ville, et se grisent comme les rossignols de leur propre mélodie dont les pierres et l'eau redoublent le cristal. Ce soir, l'arche du Rialto est pleine du roulement du tonnerre. A me-

sure que le cortège la franchit, les cris, les fanfares et les applaudissements recommencent et la voûte répète un fracas sans fin. Mais déjà de l'autre côté de nouveaux décors d'opéra s'échafaudent.

A ce moment le *caporetto* cardinalice prend de la vitesse pour se dégager. Tous les autres se mettent à la même allure, soulevant de larges vagues sur le canal, au milieu d'un immense désarroi. La pourpre est en fuite.

Les gondoles semées derrière elle se balancent dans une agitation désordonnée. Avec leurs lignes minces comme de l'écriture et leurs proues calligraphiques, elles ressemblent à des grimoires se paraphant sur l'eau : elles sont chinoises. Les voilà qui remuent en tous sens comme des insectes tombés sur un flot houleux. Elles retrouvent bien vite leur direction et se jettent toutes à la fois à la poursuite du cortège. Les gondoliers rament à tour de bras. Nous filons au vent, tous à la fois, à toute vitesse, suivant le cardinal sur le canal. Les palais pavoisés de

marbre et dentelés d'arcatures se succèdent, applaudissant toujours, jetant des vivats et secouant des lambeaux splendides au passage de la folle régate. Là-bas fuit la pourpre miraculeuse. Elle passe entre la *Salute* et la maison de Desdémone. La voilà parvenue à l'entrée du grand canal. Debout sur son globe, la Fortune de la *Dogana* se précipite comme une annonciatrice.

La pourpre va toucher terre. Dans un élan de folie suprême, les gondoles l'investissent; elles veulent s'en repaître ; elles veulent boire cette goutte de sang. Alors, circulairement, elles viennent s'abattre toutes ensemble devant le quai de la Piazzetta, tandis que les pigeons de la place Saint-Marc s'enlèvent tous à la fois et noircissent le ciel de leurs vols désordonnés, les dais et les parasols du cortège étant déjà parvenus devant la basilique.

De la pourpre et des gondoles qui lui donnent la chasse : les hommes furent toujours

prompts à courir sus aux ravisseurs du feu.

Il est une couleur brûlante. Elle met les bêtes en folie. Les conducteurs de peuples ont toujours pris garde d'en repaître la foule. Les Romains païens, les catholiques Espagnols ont apprêté des amphithéâtres, ils ont pris jour, ils se sont vêtus de leurs étoffes les plus magnificentes pour la contempler quelques instants dans la ferveur du sang qui s'épanche au soleil. La splendeur est un aliment.

Ces belles heures et ces purs rayons, cette fine et chaude atmosphère, c'est la respiration de Venise. Le prestige de ses palais ne tient qu'à la lumière qui les baigne. Ailleurs ces fragiles architectures s'évanouiraient. L'éclat de l'or, des émaux, des gemmes, des soies, de toutes les richesses de la terre jetées ici par le commerce du monde entier et déroulées sous une lumière admirable, voilà l'élément singulier au sein duquel, sur le bord de notre dernière contrée, elle s'est épanouie comme une rose ardente. La cou-

leur est sa notion première, la chaleur des tons la température de sa vie.

Venise n'est pas individualiste ; elle est de civilisation catholique, et c'est le propre des grandes collectivités catholiques de l'Occident que l'usage des biens du monde y soit généreusement réglé. Elle jouit donc avec sérénité de sa splendeur. Elle reçoit son évêque avec un luxe sans scrupules, car chaque fête est comme une pulsation régulière de son cœur.

Il n'est ici faim et soif que de la pourpre. Venise, point extrême, est comme un organe délicat inséré au plus sensible de l'épiderme du monde occidental. Le corps de l'homme n'est point fait seulement avec des os et des muscles. Ses lèvres sont un fruit. Son œil est une pierre précieuse.

L'OISEAU ROUGE

Le jour de mon arrivée à Venise, en accostant au quai des Esclavons j'avais rencontré Loïc de Coëdigo qui, debout dans sa gondole, attendait qu'on lui apportât son bagage et se disposait à partir. Les deux barques étaient soulevées diversement par les petits flots : l'une montait quand l'autre descendait. Deux hommes peuvent marcher du même pas ; deux gondoles ne s'accordent jamais. En me serrant la main, il perdit un peu l'équilibre. Je sus de lui seulement qu'il s'en allait en Andalousie prendre « des leçons de cruauté. » Il avait l'air maussade et je le sentis en proie

à une grande déception. Nous étions affairés tous deux. Nous nous quittâmes rapidement.

Ceci, quelques heures plus tard, ne laissa pas de m'intriguer. Une déception de Loïc supposait quelque nouvelle aventure; une aventure de Loïc était toujours un poème sauvage et magnifique, et que cet imperturbable amateur de soi-même voulût pour renouveler ses sensations apprendre en outre à être cruel, c'était de quoi m'inspirer de la curiosité et même de l'inquiétude.

A vrai dire, j'étais peu lié avec lui, mais je savais sur lui d'assez terribles histoires.

De taille plutôt petite, trapu, résolu, bien planté sur ses deux jambes comme son gentilhomme de père, il avait la tête carrée, le teint sec, des pommettes saillantes et les yeux bridés de ces races mystérieuses qu'on rencontre en divers lieux bretons, à Pont-Labbé où se sont établis des Scandinaves, à Vannes où il faut se souvenir qu'il demeura une colonie de Huns après la défaite d'Attila. A part cela, sa mise était soignée et élé-

gamment sombre. Il était ardent, fantasque, silencieux, d'un caractère indéchiffrable.

Comme les de Coëdigo étaient, de père en fils, d'une intraitable humeur, le fils ne s'entendit point avec le père et vint de bonne heure à Paris. Son inquiétude celtique, la curiosité de ses sens, l'avidité de son esprit froid l'emportèrent dans les excès les plus délibérés. Il s'était fait de la volupté une idée tellement difficile qu'il était mal satisfait de tous ses plaisirs, et d'une âme courroucée, sans scrupules comme sans expérience, l'audacieux enfant cherchait je ne sais quel violent bonheur à tous les extrêmes, avec la naïveté de la jeunesse.

Quand le jour était clair, il faisait venir des harpistes dans une piscine qu'il louait pour l'après-midi, parce que la résonance de la musique sur l'eau lui semblait voluptueuse, et il se mettait en devoir d'imaginer des rivages bordés par une forêt sonore. Il lui arriva de passer une matinée de printemps dans les abattoirs à repaître ses re-

gards de la vue du sang, après quoi il se blottit, les yeux fermés, au fond d'une voiture qui l'emporta en pleins bois de Chaville où il les rouvrit, fatigués de tant de pourpre, dans l'éblouissement d'une verdure illuminée. Une autre fois, comme on retirait de la Seine une pauvre petite ouvrière qui avait eu des chagrins d'amour, il la recueillit et en fit sans tarder sa maîtresse pour la presser entre ses bras toute grelottante encore du froid des eaux, pour la sentir trembler à la fois d'horreur et de bien-être, et dans sa chair émue redoubler, par le souvenir de la mort, le transport de l'amour.

Cet étrange garçon, du bien qu'il avait hérité de sa mère, avait acheté sur la côte un îlot inculte, un récif isolé qui fût bien à lui, et il lui plaisait de penser que ce rocher nu était sa propriété sans conteste, sa chose dure et solide, à l'abri des règlements, des lois et des convoitises, en pleine tempête. C'était un roc qu'il tenait de sa mère, une réalité qui ne mourrait pas comme elle était

morte, et qui matérialisait pour toujours le cher souvenir. Dans cette vie folle qu'il dépensait à l'épreuve des plaisirs instables, quand il était parvenu au comble du désarroi, il pensait à son île de granit et elle lui donnait de l'assurance. Au demeurant, il n'y mit jamais les pieds.

L'été qui précéda cette rapide rencontre, Loïc avait passé quelques semaines chez son père. Celui-ci était alors en relations avec un ancien armateur d'une soixantaine d'années qui était son voisin et avec qui il avait eu quelques contestations de bornage. M. Le Hardy, après avoir parcouru le monde, avait perdu la vue. Il s'était retiré en Bretagne au soir d'une vie pleine d'expéditions, d'études et de souvenirs. Dans un de ses derniers voyages, il avait rencontré à Chypre une belle orpheline, et bien qu'il eût quelque trente ans de plus qu'elle, il l'avait épousée. Loïc fut à peine présenté à la belle Séraphine qu'il l'aima avec cette fougue qui ne voulait pas d'obstacles et le lui dit avec cet emportement

qui, chez lui, mettait comme un accent de colère dans une parole d'amour.

Séraphine Le Hardy, qui était douce, l'écouta avec une jolie indolence un peu étonnée et se défendit tranquillement, d'un demi-sourire où il y avait du bon sens, du plaisir et de l'embarras. « Mais, lui disait-elle, vous me connaissez à peine, vous ne savez même pas qui je suis ». — « Je ne vous connais pas ! Mais je vous attendais. Mais c'est vous qui vous ignorez et que je révèlerai à vous-même. Je vous apprendrai quelle mélodie douloureuse le soleil des îles d'azur, les grandes fleurs des jardins enchantés et les parfums d'Asie qui sont en vous peuvent tirer d'un jeune cœur breton, tendu comme les nerfs d'une lyre. Allez, je vous avais vue et vous désirais avant de vous rencontrer. Vous êtes Séraphine des Archipels. »

Le lundi de la Pentecôte, jour du Pardon des Oiseaux, on se rend en pèlerinage à l'église de Lotheau, située à l'entrée de la forêt de Carnoët, où se vendent des volatiles

de tous plumages que les gamins ont dénichés ou les marins rapportés des Amériques. M. de Coëdigo et M. Le Hardy devant passer la journée ensemble pour terminer entre eux leurs affaires, Séraphine proposa à Loïc de l'emmener au Pardon. Ils se mêlèrent à la foule, reçurent de ces bourrades cordiales sans lesquelles il n'est pas de bonne fête bretonne et s'amusèrent eux aussi à acheter des mésanges, des colibris, des rouges-gorges, des canaris, des oiseaux des îles qu'ils emportèrent dans une cage. Puis ils s'enfoncèrent un peu dans la forêt pour échapper au bruit et à la poussière.

Séraphine était grande et un peu languissante, et elle marchait avec une souple lenteur. Elle avait le teint nacré et de grands yeux de béryl dont la splendeur éclairait tout son visage. Mais ce qui donnait surtout à sa personne sa gloire et sa royauté, c'était une chevelure de soleil, une toison de feu, un épais chignon d'or, dont, en ce jour de Juin, les bleus légers de sa toilette faisaient

resplendir l'éclat dans la pleine lumière comme une flamme dans la nuit. Quand elle se fut assise sur la mousse au milieu d'une clairière, Loïc qui la contemplait depuis une heure avec une passion silencieuse voulut, d'une main hardie et tremblante, épandre ses cheveux sur ses épaules. La belle Cypriote se laissa faire : elle semblait aujourd'hui mettre un défi à s'offrir dans sa splendeur orientale.

Tout en parlant, elle avait entr'ouvert la cage et pris entre ses doigts un petit oiseau d'azur que, la tête inclinée, elle caressait. « Mon cher Loïc, j'ai choisi le plus beau jour de l'été pour vous offrir une fête, une fête qui sera entre nous, si vous voulez m'en croire, un mémorable et bel adieu. » Elle ouvrit la main, l'oiseau hésita, puis, avec un petit bruit d'ailes, disparut d'un vol ondulé

Elle en prit un autre et continua : « Je ne doute pas de votre sincérité : elle est si démesurée et si impérieuse ! Je vous dois la mienne et vous voyez qu'elle met de la coquetterie

à se faire entendre. Vous avez cru trouver en moi, parce que je n'étais pas de votre pays, toutes les joies, toutes les ivresses et tous les enchantements dont le désir tourmente le cœur d'un Breton et qu'il demande sans repos aux plus inutiles aventures. Je vous semblai une prometteuse d'inattendu. Regardez pourtant cette pauvre bergeronnette, comme elle palpite dans ma main, comme elle désire l'immensité. La voilà libre, un petit cri, elle est déjà loin, elle ne pense plus à son bonheur. Les femmes de mon pays, Loïc, n'ont pas une âme d'une telle opulence. Elles ne sont pas à la mesure de votre espoir. Elles font paraître des natures qu'elles ne possèdent point. Ce sont de belles créatures qui dorment un peu, de petites filles qui préfèrent à tout le rien qui les distrait. Une futilité les émerveille. Voyez, je ne suis qu'un enfant qui s'amuse à lâcher des oiseaux. »

Loïc se récria, tout en voulant l'empêcher de donner le vol à une nouvelle bergeronnette. « Laissez, dit-elle, j'en ai pitié. » Elle

fit une pause et rêva un peu. « La pitié, voyez-vous, Loïc, c'est le contrepoison de l'amour. C'est la plus grande ennemie que puisse avoir un homme tel que vous : gardez-vous, mon jeune capitaine, sous peine de devenir un autre homme, un homme comme les autres, sans nerfs, sans fantaisies et sans victoires, de la rencontrer sur votre chemin. C'est elle qui nous sépare. J'aime mon mari avec simplicité. Je lui dois le repos et l'ordre de ma vie. Il m'a prise sur un rivage lointain, dont les jours trop uniformément beaux me paraissent d'ici sans goût et sans couleur. Je suis devenue une Celte comme lui et comme vous. Considérez notre paix si grave et ayez-en pitié. Ma main que j'ai donnée tremblera-t-elle dans la main de ce vaincu si triste et si doux et trahirai-je, aveugle, celui qui m'a choisie sous un ciel de lumière? Non, Loïc, j'ai opté de vivre en votre Occident selon sa loi fidèle et sûre. J'appartiens à celui qui m'a fait une patrie. Je suis sa propriété, son bien et sa terre. Il me possède comme votre père

détient son domaine et comme vous disposez de votre île dans la mer. » « Mais du moins, gémit Loïc, dites-moi que vous en souffrez un peu, jurez-moi que si vous ne lui appartenez pas... » Elle sourit, répondit : « Peut-être », et donna le vol à un chardonneret.

Puis prenant un dernier oiseau, dont la gorge était rose et les ailes citrines : « M. Le Hardy et moi, nous partons demain pour Paris où nous passerons quelques jours. Ensuite nous voyagerons. Voyagez aussi, mon pauvre enfant, cela fermera votre blessure, allez-vous en bien loin. » Et d'un grand geste pacifique, elle lança en l'air l'oiseau final.

Notre Loïc sanglota. Tant de beauté et de grâce l'avaient étourdi. Il était désarmé. Que pouvait-il contre cette magicienne, et qui avait raison ? Cependant il se débattit. Séraphine, qui était debout et qui relevait ses cheveux, l'arrêta. « Ami trop lamentable, n'essayez plus de bâtir d'improbables hypothèses pour défaire l'impossible. Emportez plutôt cette cage et conservez-la vide, en mémoire

de moi. Vous la mettrez dans votre île. »

Il y avait beaucoup de carrioles sur la route, du mouvement, des gens ivres, des filles qui chantaient, des garçons qui se battaient. Ces bruyants retours évitèrent à Loïc et à Séraphine l'embarras d'une conversation.

Quand ils furent à la porte de la propriété des Le Hardy, Loïc refusa d'entrer. « Ici, dit-il, commence la terre de votre mari. » — « Les amis sont toujours les bienvenus. » — « Bah ! à quoi les reconnaît-on ? » — « Quelquefois à la cage qu'ils rapportent vide. » Elle allait rire, qu'elle poussa un cri d'étonnement. Un oiseau voletait encore derrière les barreaux, un tout petit qui avait peur et s'était suspendu en haut par les pattes. Elle le prit. Son fin plumage était de l'écarlate la plus pure. Dans le creux de sa main, les yeux en l'air il tremblait : une goutte de sang. « Oh ! ne laissez pas fuir celui-là, dit Loïc, c'est celui qui porte la dernière espérance, c'est l'oiseau de volupté, l'oiseau rouge. » — « Il me brûlait la main, dit-elle. Adieu. »

* * *

Pourquoi Loïc de Coëdigo prit-il le chemin de l'Adriatique, pourquoi le Venète de Vannes vint-il chez les Venètes de Venise? Peut-être parce que ses désirs qui étaient sans limite le poussaient hors des limites de son pays. Peut-être simplement parce qu'il aimait les sonorités et les lumières de l'eau et que, fatigué d'avoir dépensé tant d'imagination dans la recherche de la volupté, il souhaitait des lieux où elle fût plus naturelle.

Un ami commun que je rencontrai au Lido quelques jours plus tard me renseigna sur son séjour et me fit comprendre la mauvaise humeur de son départ.

Aux limites de l'Occident, l'or se déchaîne. Il s'allume sur les statues, les étoffes, les retables et les frontispices; c'est à croire que ces lieux de passage vivent sous une étincelle. Au xv[e] siècle, à la porte de l'Europe laborieuse et pauvre, les Vénitiens sont les maîtres de

l'or. Les sequins qu'ils frappent le font circuler dans les mains. Ils en débarquent des monceaux sur leurs fondamenta. C'est une débauche, c'est une profusion, ils vivent à sa chaleur.

Loïc se souvenait d'avoir lu dans une chronique qu'à l'arrivée de François Sforza, le Doge, montant sur le Bucentaure, alla à sa rencontre sur les trailles accompagné de la Dogaresse et de deux cents dames vêtues de drap d'or. Il admirait que le cœur de Venise est en or et que c'est sous le battement de ce cœur orgueilleux que tant d'or reflue à l'épiderme de ses architectures.

« Cette *Pala d'Oro* qu'on vient de me faire visiter dans Saint-Marc, pensait-il, ce mur d'or avec ses émaux byzantins, ses émeraudes, ses perles orientales, ses 2600 pierres précieuses, on a la sottise de me conter qu'il vaut vingt-six millions ! Pourquoi vingt-six ? Parce que l'or est *banal* et qu'un trésor mobile tente davantage les mathématiciens. La question est qu'il faudrait trouver un acheteur

qui fût capable d'en fournir le prix. Il paraît bien plus simple de la voler. Pietro Orseolo la fit venir de Byzance, un de Moltke pourrait aussi bien l'emporter à Berlin, comme Diomède emporta les chevaux de Rhésus et Napoléon ceux de Saint-Marc. Il n'est vraie propriété que de la terre, parce qu'elle est aux gens du pays, qui se sont vraiment mariés avec elle en l'aménageant à leur usage et en conformant leur vie à ses facultés. Quant à ces biens transportables dont la rareté seulement fait le prix, ils sont à l'audacieux qui passe, et la fragilité de leur possession se fait d'autant plus brutalement sentir qu'ils sont d'une plus grande richesse. C'est quand les Juifs avaient amassé beaucoup d'or que les rois le leur reprenaient, simplement parce que c'était de l'or et qu'ils en avaient beaucoup. Bonaparte pressé d'argent met la main à Venise sur l'héritage d'un Français pour acheter des chaussures à ses soldats ; mais l'Etat français n'envisagera jamais dans la suite de rembourser les héritiers de Thierry ;

il leur doit trop et ce qu'il doit n'est qu'un or sans patrie. Le sol et tout ce qui s'y rattache, voilà seulement où le respect du propre se fonde. Vraiment, continuait de penser Loïc, comme il passait, à l'angle de la basilique, devant ce bas-relief de porphyre où la légende a voulu voir des larrons sarrazins qui s'empoisonnent réciproquement après avoir dérobé le trésor de Saint-Marc, vraiment à la porte d'une église où l'on garde une telle orfèvrerie, rien ne pouvait mieux prêter à la méditation que ce monument des voleurs. »

Sous les arcades, il vit à la porte d'une boutique un Belge et un Anglais qui achetaient des photographies, la Sainte-Barbe de Palma et les Trois Grâces de Tintoret. « Il en va comme de ces belles personnes, pensait Loïc ; elles sont un peu à tout le monde, qui les aime les emporte. »

Il revint au milieu de la place en songeant : « Tout de même, elle se jouait de moi dans la forêt des Oiseaux, je n'avais plus mes esprits. Une si rare créature, dont la sensibilité

est mobile et qui peut à toute heure monter en voiture ou en chemin de fer, n'est pas un patrimoine. Elle n'est pas plus sacrée que cette Pala d'Oro. De Chypre où elle est née à Quimperlé où elle est venue, le monde est grand. Se croire, une femme si divine, séparée de notre admiration par une clôture, quel abus ! »

Or, tandis qu'il vaquait à ces tardives allégations, voici qu'il aperçut tout d'un coup devant lui, ruisselante de soleil, une magnifique chevelure d'or qu'il connaissait bien. Une femme, le visage dans la lumière et les yeux dans le ciel, la main haute, avec le geste de l'Apollon Sauroctone de Praxitèle, égrenait du maïs aux pigeons blancs de Saint-Marc. Il s'approcha et la nomma à mi-voix. Elle fit un mouvement et les oiseaux un peu effrayés voltigeaient en cercle au-dessus de sa tête.

« Vous me surprenez encore à jouer avec des oiseaux », fit-elle. Cependant, elle était troublée et le laissa voir. « C'était donc ici que je vous envoyais !... Vous êtes seul, Loïc ? » — « Non, j'ai apporté mon revolver et

mon Casanova. » Elle essaya de rire ; mais elle était à son tour surprise par la circonstance. Il recommença de la presser tendrement. Comme il faisait part à Séraphine des pensées qui l'occupaient, il la trouva un peu frémissante. Elle finit par lui promettre de passer quelques heures le lendemain avec lui.

Ce jour-là, le temps fut lourd et la lumière était dure. Ils prirent deux gondoliers et se firent conduire vers les îles de la lagune. Tandis qu'ils étaient l'un près de l'autre assis sous le *felze*, à l'abri des éclats du ciel, il lui avait pris la main. « Je gage, lui dit-il, que vous avez eu après mon départ un peu de remords de m'avoir congédié de cet air de souveraine et que c'est ce remords-là qui vous rend aujourd'hui plus compatissante. » — « Oui, répondit-elle, j'avais fait un bel effort. N'abusez pas aujourd'hui de la faiblesse où vous me surprenez ; elle m'est si douce. Dire que nous avons fait le même voyage pour nous séparer ! » — « Non, Séraphine, pour nous rejoin-

dre. Ici sur cette eau maladive et captivante, dans cette barque qui glisse entre deux ciels, personne n'est plus à personne. Il n'est plus que vous et que moi, irrésistiblement unis par mon épreuve et votre défaite. Il y a des circonstances divines. *Il naufragar m'è dolce in questo mare.* » Alors, elle inclina la tête et la posa sur l'épaule de Loïc et ils voguèrent longtemps ainsi sans rien dire.

Ils approchèrent à la fin d'une île dont l'aspect était humble et triste, la dernière, semblait-il, du côté de la mer. La vue était barrée par une ligne dure de cyprès, qu'on eût dit une procession de moines, parmi lesquels un petit clocher ressemblait à un capuchon. C'était Saint-François du Désert, où le Père Séraphique vint autrefois s'agenouiller au bout du monde et commanda aux oiseaux de se taire pendant qu'il priait. « Vous allez me dire, Loïc, pourquoi vous m'avez menée jusqu'à cette île où les oiseaux ne chantent plus. » — « O Séraphine, répondit-il, j'ai voulu toucher avec vous cette terre désolée

parce qu'elle est l'*ultima Thule*, la fin des pays où vous n'êtes pas à moi. Ici est la frontière d'une vie dont la mesure de joie et d'émotion ne me contentait pas ; ici est la porte d'un inconnu dont je ne peux plus me passer. Sur d'autres mers brille un mystérieux soleil, le soleil de Cypris, qui a fait la chaleur de votre sang et l'éclat de vos yeux. Je suis venu avec vous pour secouer ces immobiles et noirs cyprès dans le feuillage desquels s'est réfugié l'oiseau rouge. » — « Loïc, Loïc, partons. »

Comme ils redescendaient dans la gondole, Loïc remua son manteau et en fit tomber par hasard un étui de maroquin. « Qu'est-ce que cela? » demanda Séraphine. « Un cordial », dit-il après une hésitation. Elle ouvrit et trouva un *Browning*. « Mais oui, un cordial, — pour me garder une âme enthousiaste, pour me donner le cœur d'agrandir, sous la menace de le quitter, ce monde insuffisant. » Mais elle ne voulut pas le laisser poursuivre ; elle se mit à tirer des balles sur l'eau, puis jeta le petit revolver dans la lagune. « Vous

venez de brûler mes vaisseaux, » lui dit-il d'une voix émue. Et dans l'ombre lourde et voluptueuse du *felze*, à travers la lagune sanglante, ils rentrèrent comme ils étaient venus, d'une seule étreinte.

Loïc passa la soirée sur la place Saint-Marc dans une immense exaltation. C'était jour de fête. Cette grande cour sonore était pleine de mouvement. Dans la demi-lumière de la fin du jour, les fenêtres des Vieilles Procuraties étaient, avec le plus riche désordre, tapissées de drapeaux, de brocarts, d'étoffes passées, de tapis écussonnés, par-dessus lesquels hurlaient sans merci des stores d'un violet aveuglant. Des cierges, allumés au pied des colonnes de chaque embrasure, faisaient délicieusement naufrager la lumière du ciel. Aux fenêtres de la Bibliothèque et des Nouvelles Procuraties alternaient des tapis rouges et verts, et pareillement, sous les lourdes torsades de fumée rouge des feux de Bengale, verdissaient les lumières de la place. Des grands mâts qui sont plantés devant Saint-

Marc pendaient de longues flammes, si longues que la brise qui les flattait ne les soulevait pas. La foule se promenait avec animation, on parlait haut, un langage passionné chantait sur toutes les lèvres. La musique des bersaglieri faisait éclater, dans un croisement d'échos, des fanfares qui sonnaient à tout rompre dans les tympans d'or de Saint-Marc, au-dessus desquels les chevaux de bronze piaffaient pour un départ retentissant. Les Vulcains de l'Horloge frappaient sur leur cloche dans un embrasement de fournaise. C'était comme un champ de bataille lyrique où Loïc se sentait soulevé par l'enthousiasme de l'amour, l'incendie du Walhalla, le choc féerique de l'Orient contre l'Occident. Son âme était traversée par une clameur de triomphe. Les trompettes de la Victoire chantaient furieusement à ses oreilles et dans cette ville qui voguait sur sa mer lumineuse, telle une galère nimbée de pourpre où il eût emporté chargée de chaînes sa magicienne, il se sentait comme un conquérant splendide, en

qui bouillonne le sang d'un jeune dieu.

Le lendemain, ayant vu passer sur un canal un bateau chargé d'oranges, il prit une gondole et le suivit. La matinée était claire. Les pommes d'or s'écroulaient dans les flots. Le trésor chantait au soleil. A travers les détours des rios, quand les oranges s'enfonçaient en de sombres passages, c'était comme une lueur grave, comme une note basse qui se timbrait dans l'obscurité. Aux tournants, il pleuvait des rayons : elles fulguraient sur l'eau bleue. Puis elles passaient, resplendissantes, sous la verdure penchée de ces petits jardins qui sont le charme des rues d'eau vénitiennes, et lui, d'une âme tendue, il suivait ces métamorphoses de l'or.

Au moment où les oranges merveilleuses entraient dans la pleine clarté du Grand Canal, entre elles et lui, glissa une gondole, dans laquelle il reconnut M. et Mme Le Hardy.

Elle était assise à côté de son mari qui lui tenait la main. Un peu penchée en avant, elle lui nommait les palais. « Voici la maison de

Desdémone. » Et son regard, comme elle disait ces mots, rencontra tout à coup celui de Loïc, qui les avait entendus. Elle tressaillit et son mari lui demanda si elle souffrait. « Oh ! non, dit-elle en se reprenant, mais Othello n'était qu'un Maure cruel et stupidement aveugle ». — « Il faut avoir pitié des aveugles, répondit-il après un instant avec mélancolie : ils ne sont pas tous cruels. »

C'était un homme d'assez grande taille, dont la figure allongée, énergique et fine était éclairée par un sourire d'une admirable tristesse, remplaçant sur son visage la lumière de ses yeux. Il avait voulu revoir avec elle, reconnaître par ses yeux aimés ces lieux brillants qu'il avait si souvent visités dans son errante jeunesse. Il se remettait pieusement en leur présence et paraissait les regarder avec son front pensif.

« Othello, Desdémone, Shakespeare, pense Loïc, les dieux du Nord me poursuivent jusque sur cette rivière de soleil ! » Les deux gondoles sont assez près l'une de l'autre. De

temps en temps M. Le Hardy tourne un peu la tête avec inquiétude, comme s'il ne se sentait plus seul avec sa femme. Loïc prend un peu d'espace et continue de les accompagner en les écoutant. M. Le Hardy évoque chaque édifice. « Voici les palais Contarini, le palais Rezzonico, le palais Foscari, celui du vieux Doge qui répondait à son fils condamné à l'exil : « Obéis aux lois de ton pays, et ne t'occupe pas d'autre chose. »

Loïc est mal à l'aise. Pourtant il ne veut pas s'éloigner : un fil invisible l'attache, haletant, à cette barque où se tiennent des propos qui lui déchirent le cœur. Lorsque l'on passe devant les palais Mocenigo, dont l'un fut habité par Byron, il se souvient de l'épigraphe française que le poète avait écrite en tête de *Childe Harold* : « L'univers est une espèce de livre dont on n'a lu que la première page quand on n'a vu que son pays. J'en ai feuilleté un assez grand nombre que j'ai trouvées également mauvaises. »

« J'ai habité autrefois ce palais, continue

M. Le Hardy, il y a bien longtemps. J'y avais amené une pauvre petite amie avec laquelle j'ai passé là un mois de bonheur. Elle est morte peu de temps après et c'est au bord de ces marches que je l'ai quittée pour ne plus la revoir. Excusez-moi, Séraphine, d'évoquer ce cher souvenir d'un temps où je ne vous connaissais pas. Vous étiez alors une toute petite fille. Oui, j'ai beaucoup souffert cette année-là. Si vous saviez, vous qui êtes désormais le rayon de ma vie tranquille, ce qu'une vieille douleur laisse de bonté dans l'âme. Oh ! rouvrir les yeux, ne fût-ce qu'un instant, pour revoir ces tristes degrés ! » — « Ils sont toujours là, reprend-elle, au bord de l'ombre qui descend du portique, et sur le seuil aujourd'hui encore, une jolie Vénitienne prend congé d'un jeune voyageur. »

Loïc est remué par un sentiment grave et poignant qu'il ne connaît pas. Il reste quelque temps arrêté à contempler ces marches où se sont brisées deux existences et laisse l'autre gondole s'éloigner. Lui aussi il songe

à fuir, à disparaître. Mais un mouvement de colère le prend; il fait repartir le gondolier.

Lorsqu'il les rejoint, M. Le Hardy montre à sa femme les dentelures délicates de la Ça d'Oro, et détail par détail lui en décrit les motifs; il admire ce qu'elle regarde. Puis ils vont plus loin. Loïc entend qu'il lui parle à présent du palais Corner della Regina. « Il fut reconstruit au XVIII[e] siècle sur l'emplacement de la maison où naquit Catarina Cornaro qui épousa un Lusignan et devint reine de votre pays. Cette Catherine Corner était brillante, spirituelle et lettrée, et je me figure qu'elle vous ressemblait, la belle patricienne. Mais vous, ô ma jeune reine, vous n'aurez pas eu d'autre royaume qu'un manoir dans les brumes d'Armor, ni d'autre sujet qu'un pauvre homme qui vous aime dans les ténèbres. » C'en est trop. Séraphine énervée par ce supplice éclate en sanglots, et son mari, lui prenant la tête avec cette main sensible et intelligente des aveugles, l'appuie doucement contre lui, ainsi

qu'hier Loïc la tenait sur son épaule en la ravissant hors du monde.

Loïc est bouleversé par la vue de ces deux êtres dont l'un est la lumière de l'autre. Tout ce qu'il vient d'entendre l'accable. Son propre silence l'étrangle. Il se souvient des paroles de Séraphine dans la forêt. Il s'est confiné jusqu'alors dans un raffinement si naïvement égoïste, dans une jouissance si desséchée qu'il n'est même pas en garde contre soi. Il contemple en lui un autre homme, un lui-même inconnu. L'ennemie est là, celle dont Séraphine lui conseillait de se défendre, elle le terrasse, elle le lie. Un Océan de miséricorde et de compassion submerge et lave son âme. Loïc a pitié.

Et voici que les deux gondoles sont maintenant arrêtées devant le palais Vendramin où mourut Wagner après avoir achevé *Parsifal*. Parsifal, chevalier gallois à la poitrine sigillée d'une colombe, vous, son frère de la sublime légende, le pur, le chaste et le sauvage, à qui la vie fut révélée dans la pitié

sublime, Kundry la pécheresse, châtiée d'avoir ri, qui reçûtes après un siècle de servage et de douleur le baptême dans le repentir, vous achevâtes la défaite de cet enfant de péché. Sur vos figures subitement apparues, Loïc lisait la ressemblance de sa désolation splendide et votre grandeur grandissait son désastre.

Les barques étaient proches l'une de l'autre. Loïc ne se contenait plus, il contemplait les deux autres voyageurs avec égarement, il allait crier vers eux. Tout à coup, M. Le Hardy se dressa. Il sentait que cette gondole était là présente, qu'elle portait quelqu'un. « Qui est là? » dit-il en se tournant. Tous trois étaient debout, immobiles. Trois vies étaient arrêtées, qui allaient se rompre avec ce silence. Ce fut une minute sacrée.

Alors Séraphine, toute pâle, étendit la main avec un indéfinissable geste de tendresse et d'adieu, et la gondole de Loïc passa.

GRENADE

LA CLOCHE ET L'OISEAU

La chaleur du jour avait été rude. La nuit était d'une grande douceur et me paraissait d'autant plus profonde que ma fenêtre donnait sous les feuillages. Ne pouvant en effet, comme le terrible Théophile, étendre notre matelas dans la cour des Lions, nous nous étions logés près de l'Alhambra, à l'écart, au bord du beau parc de l'Alaméda, bois sacré dont les ormes immenses, apportés par Wellington, emplissent d'ombre les deux flancs d'un ravin. La lumière avait été si éblouissante qu'il me semblait agréable que la nuit fût si noire; mes yeux goûtaient l'épaisseur des ténèbres, et malgré l'absence du ciel, je

trouvais cette heure obscure infiniment pacifique.

C'est qu'il y a quelque chose qui rend les ténèbres aussi pures que le ciel, c'est le chant d'un rossignol. Le bois sacré n'était qu'une longue mélodie. La forme de la terre et la majesté des arbres forment sous les ramures de l'Alaméda des échos d'une stridence captivante. Nulle part il n'y a tant de rossignols; nulle part ils ne chantent ainsi. La haute feuillée, empêchant que leur voix ne s'égare dans l'espace, la soutient, l'étoffe, la prolonge et lui donne une sonorité de cristal qui vous émeut jusqu'aux larmes.

Il était je ne sais quelle heure, quand j'entendis de divers côté le bruit de l'eau ravinant la terre. Je crus qu'il pleuvait et j'eus un instant de déception, croyant m'être abusé sur la beauté de ces instants. Mais non, le ciel était clair entre les feuilles. J'allai demander à un Espagnol ce qui se passait : « Las aguas! Las aguas! » me répondit-il. C'était l'heure des irrigations, et l'eau se distribuait.

*
* *

« Las aguas, » que ce mot est vivant en Espagne ! Informons-nous ici d'un goût commun à l'Arabe et à l'Espagnol. L'un comme l'autre, ils eurent la passion de l'ombre et la folie de l'eau. Voilà surtout ce que montre Grenade. Nous qui sommes venus nous y demander quels avaient été l'un en face de l'autre et comment à ces confins de notre monde cet Oriental et cet Occidental avaient un jour mélangé leurs âmes, admirons que le Goth et le Sarrazin se soient adoucis en partageant une volupté. C'est cette joie des pays fertiles, cet apaisement des bois, cette verdoyante tendresse de l'Occident qui grise un dernier coup l'Européen dans le suprême épanouissement de nos végétations sous la ferveur du Midi ; c'est aussi le dernier, le plus chaud reflet de notre lumière qu'à leur tour les enfants du désert sont venus y surprendre. Les uns et les autres, ils firent avec de l'ombre des lieux

d'extase et de langueur, les Espagnols leurs églises dont ils ont muré les fenêtres, les Arabes cette mosquée de Cordoue où tombait la pluie fine de dix mille lampes d'or, mais où ne pénètre guère la rude lumière de l'extérieur, et tous leurs palais chimériques qui leur étaient des prétextes à accumuler la suave épaisseur de l'ombre.

Les uns et les autres, ils ont aimé aussi le bel usage de l'eau.

Vous avez quitté Madrid le soir. Peu à peu le pays a séché sous vos yeux. A la dernière lueur du jour, vous avez aperçu une contrée onduleusement lamentable, sans un seul balai d'arbre, sans une herbe du bon Dieu, les horizons remplaçant les horizons, un sol plâtreux et chauve sur lequel apparaissait de temps en temps un moulin à vent, qu'on avait mis là à dessein pour rendre ce désert fantomatique et ridicule. Vous vous éveillez le matin aux approches de Cordoue. Les rails sont toujours posés sur la même croûte. C'est le même pisé, c'est le même macadam, sans

un champ de trèfle, sans un buisson, sans un houx, le même désert, avec un moulin à vent. Vous avez traversé la Manche. Oui, il faut y être passé pour bien entendre ce qu'il y a de pitoyable et d'héroïque à s'appeler don Quichotte de la Manche.

L'Andalousie est moins nue ; mais elle est plus redoutable encore ; c'est le début de l'Afrique, la mise en pression d'un ciel de chaudière. Du moins la terre atteste ici la férocité du climat par une végétation de forteresse. La plaine, quand on descend vers Cordoue et Séville, est dentelée de ces machines infernales qu'on appelle des aloès, dont quelques-uns, en manière de floraison, projettent une torpille au bout d'un grand levier, le tout en acier Besmer. L'enragement du pays autorise en outre la production de ce funambulesque végétal, qui est je crois le figuier de Barbarie, sur lequel s'agglutinent en tous sens de verdâtres savates, l'arbre à semelles. Quant à la plaine, on en pourrait compter les brins d'herbe : ce sont poils sur la peau d'un élé-

phant. On y voit les taureaux des *ganaderias* errer par troupes sous la conduite d'un cavalier. Que mangent-ils donc? La terre est cuite.

Aussi rien n'est-il ravissant, rien n'est-il attendrissant comme un verre d'eau sous ce firmament-là. C'est en ce pays surtout qu'il est magnifique de pratiquer le précepte de l'Evangile. Je me souviendrai toute ma vie d'un grand verre d'eau limpide, d'un sublime verre d'eau, couvert de buée, que l'on m'a servi dans la blanche Cadix. Les Espagnols savent le prix d'un tel trésor. Ils vont au café pour boire de l'eau pure. Ils en amassent des jarres dans leurs caves. Elle est pour eux une richesse comme le vin. Elle se conserve plus ou moins bien. Il y a de bonnes et mauvaises années.

Quand les Maures pénétrèrent en Espagne, ils avaient plus soif encore que les Espagnols. Ils arrivaient d'une bien plus terrible Manche. Ah ! elle revint tout enivrée du spectacle des eaux vives qu'elle avait vues couler au pied des montagnes, cette petite troupe des pre-

miers Arabes qui au galop de leurs bêtes élégantes reconnurent l'Andalousie, et ce fut en décrivant la joaillerie des verdures de Grenade qu'ils enflammèrent cette ardeur sarrazine, par quoi le cours des événements subit une déviation si considérable. Ils avaient aperçu le portrait de nos pays. Ils ne savaient pas auparavant le sourire de nos fleuves, ni le haut déploiement de nos arbres, ni que l'ombre fût d'une telle émeraude en leurs profondeurs. Ils pensèrent qu'il était un autre Paradis du côté où le soleil se couche. Eux qui disaient : « Seigneur, faites qu'il tombe de la neige », ils virent la sierra blanche descendre de toutes parts vers eux dans le grand murmure de ses ruisseaux excitants. Ils ne conquirent pas l'Andalousie, ils la ravirent, comme une terre de promission, et quand à la fin du XVe siècle il leur fallut lui dire adieu, ils poussèrent ce profond soupir du Maure qui attendrit l'histoire et emportèrent en Afrique la clef de leur maison de Grenade.

Les Arabes n'ont pas inventé l'art des irri-

gations. Ils n'étaient qu'un peuple en voyage, mobile, éveillé, assimilateur. Leur intelligence était essentiellement un réceptacle, ce qui est dire qu'ils étaient très intelligents. Aux uns ils avaient pris leur architecture, aux autres ils demandèrent leur science. Ils n'avaient guère de personnel que l'enthousiasme de leurs emprunts. En Andalousie, le « Sat prata biberunt » de la 3e *Bucolique* leur parut admirable, ils relurent les *Géorgiques*. Avant eux en effet les Romains étaient venus dans cet endroit de l'Espagne et l'avaient fertilisé. A leur tour ils l'irriguèrent avec une ingénieuse activité. Les ruisseaux qui descendaient de la montagne furent captés ; on les mena dans toutes les maisons de la ville ; on les promena partout comme des prisonniers merveilleux ; on les fit passer dans tous les sillons de la plaine. Les fils des sables eurent le délire de l'eau. Ils lui construisirent des citernes pour la posséder. Ils lui firent fête. Dans les salles du palais, ils disposèrent des bassins pour qu'elle leur tînt société. Ils la

firent sauter, luire et murmurer partout. Ils l'écoutaient, ils la touchaient, ils la caressaient. Ils la firent chanter, ils la chantèrent. Ils ménagèrent dans les murs de l'Alhambra de petites niches carrées où l'on plaçait des alcarazas, comme on pare sa maison de la fleur la plus aimée et les poètes y inscrivirent des devises mignardes et rafraîchissantes : « Mon mur et mon diadème dépassent tous les autres en éclat. Les étoiles du firmament abaissent vers moi un regard chargé d'envie. Ici se trouve le vase qui, semblable au fidèle, se tourne vers la Mecque et adresse dans la sainte Kibla de la mosquée des prières à Dieu. Je ne le refuse pas à l'assoiffé pour que la boisson le réconforte et jamais je ne me fatigue à une aussi douce tâche. »

Tout ce qui nous reste de ces grands enfants témoigne qu'en ce pays dont la brise est aromatisée par la senteur des jardins, rien ne leur sembla désirable comme un lit préparé dans l'ombre auprès d'une fontaine.

Voilà bien l'indicible séduction de Grenade.

Par ses ombrages et ses jardins, par son palais et ses fontaines, elle rend sensible, sur la terre où finit l'Europe, la suprême douceur de l'eau. Elle offre le dernier bouquet, le plus parfumé, sous un ciel torride. C'est, vers l'Afrique, un cap de verdure éblouissante. Sous un ciel d'enfer, elle tend pour la dernière fois une gerbe mouillée.

* * *

L'Alcazaba, qui est la partie la plus ancienne de la citadelle mauresque, à l'extrême pointe de la colline, est terminée par la grande tour carrée de la Vela, qui domine la plaine. De la plate-forme supérieure, la vue embrasse l'immense Vega, au loin fertile à l'abri des monts. Le spectacle est sans pareil. On croit apercevoir toute la terre, et elle déroule un vaste tapis de verdure où le soleil allume des opales. Voilà l'œuvre des eaux.

Sur le sommet d'où l'on découvre ce grand spectacle, commença la seconde existence du

royaume catholique. De ce mont a jailli l'une des grandes sources de l'histoire. En ce haut lieu sonna l'heure la plus illustre des temps espagnols. Ce fut là qu'à trois heures de l'après-midi, le deuxième jour de Janvier de l'an 1492 de l'ère chrétienne, en la 777e année de la domination arabe, ainsi que le commémore une inscription écrite en beau langage espagnol, se rangèrent les trois porteurs des étendards de l'armée castillane, et que, les pennons arborés par le Cardinal Gonzalez de Mendoza et don Gutierre de Cardenas, le drapeau royal fut agité par le comte de Fendilla, tandis que les rois des armes criaient à pleine voix : « Grenade ! Grenade aux rois illustres de Castille, don Ferdinand et doña Isabelle ! »

L'œuvre féconde des Arabes ne fut pas anéantie. Le bienfait des eaux continua d'être répandu sur la plaine. Mais l'Occident le régla désormais et le dispensa selon sa propre loi. Voilà pourquoi désormais sur la tour de la Vela, dans le Espadaña plusieurs fois restauré, se dresse une cloche. « Las aguas ! »

me criait l'Espagnol de la nuit. C'était la *Campana de la Vela* qui parlait.

Chaque nuit en effet, le veilleur la sonne toutes les cinq minutes pour marquer les temps où l'eau doit passer d'un champ à l'autre, car c'est lorsque la chaleur du jour est tombée qu'il convient de la répartir aux plantes. A l'heure dite, le jardinier, le cultivateur attend au bord de son champ que son voisin la lui transmette. La cloche, c'est le droit. Partout où elle sonne, la cloche est une faiseuse de vie. C'est ici une source qui chante dans les cieux. Dans la nuit radieuse, argentant les espaces fertilisés, la vaste Vega frémit alors d'une mystérieuse existence. Elle se rafraîchit secrètement : elle renaît amoureusement dans la vastitude de l'ombre, sous la bruine des étoiles. Un réseau d'artères la sillonne et cherche de toutes parts les terres altérées. D'instant en instant, une pulsation supérieure envoie les eaux plus loin, vers des lieux nouveaux qui les désirent et qui les attendent. Le cœur qui bat dans la cloche res-

suscite toutes les nuits la plaine et pousse en elle un flot de vie de sillon en sillon. Ainsi le verdoiement de la Vega est une fête perpétuelle, comme une floraison à jamais carillonnée. Ainsi vraiment une contrée palpite de fraîcheur dans l'obscurité. La terre est à Grenade comme une chair sensible et vivante, et l'ivresse dont elle vous grise est comme de l'amour.

C'était la cloche qui faisait chanter l'oiseau dans la nuit.

LES ABEILLES DE L'ALHAMBRA

Quand avec Maurice Denis nous pénétrâmes dans la cour des Lions, un bourdonnement ronflait dans l'air. D'abord nous n'y fîmes pas attention, tant cette note, par une après-midi de grand soleil accablant, se confondait avec la durée du silence. Et nous restions en outre stupéfiés par l'impression étrange, ou plutôt étrangère, que nous faisait éprouver cette architecture, faite pour déconcerter des gens de l'Ile de France.

⁂

L'Alhambra, nous avons fait aujourd'hui de ce mot éblouissant le nom de nos lieux de plaisir. Cela devait être. C'est tout ce que nous en comprenons. Tout y est préparé pour les nonchalances de l'imagination, et l'esprit s'y endort. On y trouve ombre et fraîcheur dans un pays dont la lumière vous aveugle et dont le ciel est comme un métal éclatant. Les aspects en sont insignifiants, les colonnes légères, qui semblent se jouer de ce qu'elles portent : elles portent en effet fort peu de chose. C'est de l'architecture de bilboquet. Les murs sont striés d'ornements qui se compliquent en tous sens, mais où il n'y a rien pour nous à reconnaître. De peur que le jour n'entre ici à l'excès, petites sont, dans le recul de leur décor miraculeux, les ouvertures de la salle des Ambassadeurs qui donnent sur le vide et d'où l'on aperçoit, débordant de verdure, grandiose vision dans une étroite fenêtre, le profond ravin du Darro. En quel endroit serait-on plus agréablement inoccupé? Quel autre vous convierait à un repos

aussi frivole? Toute envie, toute ardeur, tout effort sont déconseillés par le spectacle délicieusement médiocre de ces colonnades si grêles et de cette architecture incroyablement réduite. L'imagination ne trouve prise à rien sur ces indéchiffrables murs où ne s'offre le portrait d'aucune chose naturelle et où s'entrelacent des écheveaux de lignes dont on ne suivrait le jeu qu'en s'absorbant dans un demi-sommeil.

Or je ne veux pas me contenter de cette molle disposition, de cette curieuse disponibilité où je me trouve l'esprit vacant. Il m'amuse de comprendre ici de quoi je m'amuse; c'est un plaisir que je n'aurais pas si j'étais Arabe, et j'aime à savoir par où cet Arabe était un autre homme que moi. Goûtons le bonheur de nous sentir différents. L'âme d'un autre est une mesure.

*
* *

La différence, elle est énorme, elle est par-

tout et c'est pourquoi je me sens si peu troublé. Tout me paraît ici d'une adorable invraisemblance.

Je ne sais pas entendre en effet une architecture qui ne soit pas au mètre de l'homme et toute pleine de sa vie et de son pays. Ce palais futile et merveilleux pourrait tout aussi bien être planté sur un promontoire breton ou à pic sur une vallée des Apennins, si les Arabes y avaient établi leur conquête. Rien ne le rattache à la flore ou à la faune de la région : il est fait d'une matière quelconque, de je ne sais quelle *tapia*, de je ne sais quelle pâte d'Orient. Mais on n'eut pas dressé ici un chapiteau de Saint-Julien-le-Pauvre. Ni ces arabesques, ni ces azulejos ne me rappellent une plante ou un animal. A peine quelques fleurs de convention, d'inspiration persane peut-être, se présument dans ces volutes. Partout ailleurs ces galettes de stuc emmêlent et démêlent des lignes qui persistent avec une obstination qu'on se refuse à vérifier.

Dans l'immensité des pierres et des sables,

rien ne sollicite l'Arabe : aucun objet ne s'offre à lui. Il n'a pour se distraire, pour continuer à vivre, d'autre ressource que lui-même ; il complique donc son génie à force de durer. Le Maure est patient comme un enfant tranquille. Il ne connaît qu'une dimension, celle du désert, et son esprit travaille à plat.

Le point de départ de son rêve ne sera rien qu'un point. Privé de tout, c'est à quoi se limite son invention initiale. Ce point, son esprit vide le fait voyager à droite et à gauche, en haut et en bas, sur un seul plan, pendant les interminables jours que chemine la caravane, et il n'en fait jamais qu'une ligne qu'il emmêle interminablement, car son esprit ne tient pas d'objet ; il ne se fatigue pas de mener cette ligne de complications en complications, parce qu'il a horreur du vide et qu'il cherche à remplir le désert.

Il est ainsi prédestiné aux spéculations abstraites ; il est algébriste, mathématicien, géomètre ; il est généralisateur jusqu'à l'a-

néantissement. Sa patience fabuleuse fait de lui le plus infatigable des décorateurs. Mais il n'est pas constructeur, parce qu'il ne s'arrête longtemps nulle part. Son perfectionnement ne consiste jamais qu'à faire décrire à cette ligne imaginée sans lassitude des retours rythmés, l'harmonie ayant pour origine une fatigue de notre esprit qui se complaît à repasser par les mêmes détours et se répète pour se reposer. Il est capable de travailler si longuement sur la même matière plane qu'il l'enrichit à l'excès, qu'il en change le grain et qu'elle devient, entre ses mains, uniformément variée, monotone comme les sables.

Voilà pourquoi l'arabesque m'excède, moi dont la terre est émue par le frisson des trembles et le froissement des herbes au bord de la rivière. J'ai une moindre puissance d'abstraction. Je ne puis supporter ces formules absolues, ces combinaisons sèches que le cri d'aucune réalité ne vient rompre. Mon pays est trop divers pour que je me résolve

plus qu'un instant à cet exil dans l'abstrait, et dans l'angle de chaque chose je cherche un soutien.

Ces derniers Arabes ont voulu sculpter ici l'image des animaux : dans cette cour fameuse ils ont placé des lions bien sages autour d'une fontaine, comme un enfant rangerait en rond les animaux de sa petite ménagerie. Ce n'était guère la peine d'être venus du désert pour nous offrir ces grossiers toutous plantés sur quatre bûches, dont les têtes ont l'air d'écouter une conversation. Si le lion de Saint-Marc, ce chat du moins sauvage, entrait dans la cour, ceux-ci s'enfuiraient dans des trous. Décidément les lions dégénèrent, quand ils pénètrent en Occident : ils deviennent des matous à Venise et des toutous à Grenade.

Le sens du relief manquait vraiment aux Arabes; ils n'avaient pas le sentiment de la distance : ces décorateurs admirables répugnaient à la ronde bosse. Leur génie était graphique; c'est à eux pour une grande part que nous devons l'algèbre et le papier. Ces

assimilateurs sont en outre dépourvus de tout intinct d'imitation ; leurs décorations traduisent partout sans défaillance cette foncière horreur que l'Orient professe pour la nature : ils en négligent les plans, ils en méprisent les formes.

L'Alhambra est une œuvre de décadence : pour moi c'est un peu de son charme. Je n'y retrouve pas la sévérité de la mosquée de Cordoue. Justement alors il me paraît précieux de constater à l'Alhambra que ce n'est plus seulement une observance directe et ponctuelle du Coran qui a proscrit la nature : cinq ou six siècles d'Europe n'avaient pas effacé ce que l'ascétisme des caravanes avait si longuement imprimé dans l'instinct des Arabes. Ils ont construit le plus naturellement du monde cet édifice antinaturel.

Quand les Rois Catholiques, après les défaites successives des Maures, eurent pris possession de ces palais, ils les surent respecter bien mieux que nous ne respectons aujourd'hui nos propres monuments. A force de lut-

ter contre leurs ennemis, ils avaient fini par les subir un peu : les haines séculaires n'empêchèrent point qu'ils ne fussent fascinés par la splendeur de ces Orientaux. Pierre le Cruel envoya chercher à Grenade des artistes maures pour travailler à l'Alcazar de Séville, lequel est dû presque entièrement à cet étrange roi d'Opéra aux manières arabes, prince d'apologue qui renouvelait à sa cour les jugements de Salomon et faisait clouer au mur la tête sanglante des juges prévaricateurs.

Mais tandis que les Occidentaux parachevaient des monuments arabes, ils ne s'aperçurent pas que leur instinct les trahissait partout. Voilà pourquoi l'on peut admirer sur le mauresque pavillon de Charles-Quint dans les jardins de l'Alcazar de belles faïences d'Espagne, non pas seulement décorées de lignes géométriques, mais ornées de boucs, de satyres, de centaures et de licornes. Voilà pourquoi encore l'on peut voir à Séville, dans le salon de la *Media Naranja*, au milieu d'un décor arabe, une sorte de frise faite d'arca-

tures trilobées, offrant tout autour de la salle les portraits des vieux rois espagnols. Vraiment, voilà qui fait plaisir. Nous avions beau avoir apporté à Mahomet des âmes d'assimilateurs, nous ne pûmes nous retenir, en entrant dans cette salle, de nous écrier ensemble : « Vive Charles-Quint ! »

* * *

Tant à Grenade qu'à Séville, les monuments mauresques ont donc pu être modifiés ou continués après le départ des Maures ; ils n'en furent pas absolument défigurés. C'est que l'édifice arabe est un peu comme les Mille et une Nuits, il est indéfiniment extensible. Il est faiblement organique. Il a beau accumuler les merveilles, il reste fortuit. Il est d'un art un peu indifférent. Le plan en est plutôt constant que nécessaire. C'est la conception d'un nomade qui a planté sa tente. L'Arabe n'était pas plus architecte qu'il n'é-

tait sculpteur, car l'un ne se sépare guère de l'autre : n'avons-nous pas vu dans les temps modernes la déchéance de l'architecture aboutir à une suprématie de la peinture sur la statuaire ?

La mosquée de Cordoue en somme est une forêt de colonnes dont l'étendue n'importe pas : une haute église a pu être construite au milieu sans qu'on en fût gêné. Quelques-uns de ces fûts sont fort beaux ; la matière en est précieuse ; ils ont leur légende : l'un d'eux aurait été entamé par les ongles du pied d'un captif, qui y serait resté attaché pendant six ans. C'est fort bien. Mais ces quinconces font le monument si bas que votre tête se perd dans l'ombre. Cadeaux ou dépouilles de guerre, ces colonnes ne prétendent qu'à être innombrables. La plupart proviennent de la ruine des monuments romains de Nîmes, de Narbonne, de Carthage : cent quatorze d'entre elles furent envoyées en présent au Khalife par l'empereur Léon, qui fournit en outre des équipes d'ouvriers. C'est le faste par le bric-à-

brac. De tout élément qui s'offrait, l'Arabe fit un habile usage. Il ne bâtissait pas, il racontait ce qu'il avait rencontré en route, et sa décoration prestigieuse s'accommodait à merveille d'une splendeur disparate.

Ce qu'il paraît avoir le plus aimé en ses palais de délices, ce furent les inscriptions qu'il a tracées, comme à l'Alhambra, sur les murailles. Comme il les a soignées et quelles ressources ornementales il en a tirées ! Le prix que nous attribuons à un Corot suspendu dans notre appartement, il l'attachait à une sentence formée en beaux caractères. Celui qui avait su la bien écrire était un maître. L'Arabe construisait sa demeure avec de la littérature ; il habitait dans un poème. Les touristes hâtifs qui visitent ces lieux sont loin d'imaginer ce que pouvait être un palais dont les ornements avaient un sens et dont les murs étaient une parole. On les étonnerait donc en leur suggérant que ces bâtiments riches et mystérieux veulent être un peu comparés aux pauvres corridors de nos couvents dont les

murs blanchis à la chaux parlent à ceux qui les habitent, en leur représentant à toute heure des sentences. Mais ici la lettre est devenue le mur lui-même, le décor essentiel d'une construction qui n'importe pas, et ces écritures. qui sont des sens et qui sont la maison elle-même, rendent les matériaux et les plans superflus. Ce n'était point en vérité conceptions d'architectes que des palais dont les murs étaient des chansons.

Pour nous un monument est chose grave ; nous concevons mal qu'on joue avec l'architecture, et c'est cela qui nous déconcerte dans les constructions mauresques. Eussions-nous été capables, nous qui tenons d'abord à la stabilité visible de nos demeures, d'imaginer des arceaux si mignons, de jolis bâtonnets comme ces colonnes de la cour des Lions, pareilles aux pieux élégants d'un velum d'apparat, des monuments enfin d'une échelle si réduite que la seule présence d'un homme en fît, comme par un jeu charmant, le prestige disparaître ? Il fallait être un souple et indo-

lent Arabe, marcher si bien sur des sandales, avoir le corps si beau, l'allure si heureuse, la démarche si adroite, pour y circuler en silence à l'aise comme un chat entre des quilles.

Je suis, à mon tour, un Barbare descendu de là-haut, comme ceux d'autrefois dans la Bétique, et je reste appuyé près de la porte de peur de rien déranger. J'ai connu dans mon pays des jours si froids que je me réjouis de la tiédeur de l'atmosphère. J'y ai fait de telles dépenses de bonne activité qu'il ne me déplait pas que l'on m'invite ici à la paresse. Mais je ne sais pas où m'asseoir. Je me sens chez un étranger magnifique dont la maison me divertit sans me mettre à l'aise. Je ne sais du reste où j'irais si j'allais un peu plus loin, et si je ne bouge pas, c'est en réalité parce que je n'ai envie de rien et que rien ne me passionne spécialement en ce lieu où je ne me puis m'attacher à aucune forme vivante.

Je voudrais bien pourtant savoir où les Arabes ont pris l'idée de tous ces petits creux dont

ils façonnent leurs voûtes et leurs arcatures. On dirait des miches de pain frais ravagées par des doigts d'enfants. Chacune de ces alvéoles semble la coupe minuscule d'une coupole byzantine. L'étrange conception que ces voûtes sans forme, faites d'une infinité de petites formes !

* * *

Notre attention est de nouveau appelée par le bourdonnement de ces mouches, sonnant dans le soleil leur mandoline. Ce sont des abeilles, et voilà que les gardiens s'en aperçoivent et qu'ils arrivent tout affairés, portant des gaules. Des abeilles ! Elles sont venues faire leur ruche dans le plagiat des architectes ; elles sont attirées par la géométrie ; elles ont reconnu leurs alvéoles. Elles allaient donner un fondement à cette architecture qui a renié le monde vivant. Quoi, des bêtes ailées au milieu de ces formes abstraites, des ailes frémissantes par devant ces épu

res, des mouches d'or là où il ne se rencontre point de fleurs dont elles fissent du miel! N'ont-elles donc point été chassées d'ici par les fumées du rêve oriental ?

Elles font comme les rois, les licornes et les sirènes de Séville. Elles reviennent. Les Arabes sont partis.

LES YEUX QUI ONT REGARDÉ GRENADE

Lorsque nous étions à Grenade la païenne, nous sentions que tous les peuples de la péninsule, tournés vers nous, regardaient avec douleur nos radieux spectacles. L'éclatante volupté de ce pays sarrazin, son ardeur, son exaltation éblouissante, c'est là ce qui a torturé séculairement l'Espagne et lui fit cet héroïque et sombre souci. Un si beau sourire du ciel lui arrache des larmes.

Le Christ est descendu des Flandres pour souffrir en Espagne. A la Chartreuse de Miraflores, Gil de Siloe a dressé sa croix au cen-

tre d'une vaste couronne d'épines. Au cœur du bois alternativement strié par des saillies nerveuses et des fissures d'ombre, un peuple de saints personnages, unis dans une seule clameur par une composition rigoureusement cerclée, inscrit la rose déchirante du drame évangélique. L'affouillement uniforme de ce sublime rétable en fait comme un seul morceau de matière souffrante. La désolation se pouvait-elle donc exprimer avec cette richesse, l'angoisse avec tant de plénitude ?

A la cathédrale de Burgos, un Christ illustre, dont quelques-uns ont médit avec légèreté, s'est fait homme vivant jusqu'à nous emprunter toute l'horreur de notre cadavre. Ses cheveux pendent collés ensemble, mouillés de sueur ; son corps, vêtu d'une jupe, est recouvert d'une peau authentique, brune, parcheminée, roidie, d'une patine cireuse, d'une décomposition avancée, couverte d'infâmes érosions, maculée de sang noir, et l'on allume deux cierges pour vous montrer ce Dieu sauvage, descendu au plus bas de notre

animalité putride. Terrible est en Espagne la présence réaliste de Dieu, car il y est venu partager avec le peuple une folle douleur.

La Castille a mis dans les plus vulgaires comme dans les plus fameux de ses Christ sa passion austère et son humeur ombrageuse. Il n'y a pas chez elle de place pour une douce émotion, ni d'instant pour un sourire. Mahomet triomphe au sud dans le magnifique embrasement du ciel andalou. Sept ou huit siècles, ce peuple vit et meurt sous les armes pour maintenir une mouvante frontière. Le Christ occidental qui lui imposa cette faction surhumaine s'est incarné à son image. Il a pris sa dure ressemblance. Il a vécu les grands siècles de lutte avec lui. Il l'a soutenu dans sa fierté et exhorté dans son obstination. Il a marché sur sa terre ingrate. Il a saigné sur ses horizons sans joie. Le soir, il parlait tristement à ces âmes fiévreuses.

Entre tant d'évocations tragiques, nulle ne m'a touché autant que ce grand Christ d'une petite église de la vega de Tolède, dont un

bras pend, détaché de la croix. Une pauvre fille qui avait subi la violence fut menée devant le juge. Elle allait être condamnée. Le juge lui dit : « As-tu des témoins ? » Elle eut un geste de défaite. Puis tout à coup se ravisant : « Oui, répondit-elle. Il y avait là un crucifix. » Alors le juge se tourna vers le Christ qui avait reçu les serments de la justice. « Christ, dit-il, tu l'as entendue. Consens-tu à porter témoignage ? » Et tout en haut dans l'ombre, le grand Dieu convulsé arracha de la croix sa main sanglante et la laissa tomber avec un geste affirmatif.

Les Saints sont venus de France et d'Italie pour chercher des tourments en Espagne. La tension dont est travaillée la race castillane, elle est peinte sur le visage de ce saint Bruno du Portugais Manuel Pereira qui regarde avec un si beau feu le crucifix qu'il tient à la main, que Philippe IV disait : « Il est vrai qu'il ne parle pas, mais c'est uniquement parce qu'il est chartreux. » Quant au tendre saint François d'Assise qui avait loué Messire le Soleil

de nous faire la vie si avenante et si douce, il faillit perdre en ce pays sa réputation sociable, tant sont devenues populaires ces rigides stèles humaines, insensément tendues, aux yeux levés en outre, auxquelles Alonso Cano et Pedro de Mena ont donné le sens de l'aspiration espagnole.

L'aspiration espagnole, allons plutôt la connaître en ce misérable couvent de l'Incarnation, au pied de la sainte Avila, qui, au milieu d'une sorte d'Arabie Pétrée, halète vers le ciel dans sa ceinture de tours.

C'était dans les temps que l'Espagne, les musulmans chassés, frémissait de nouveau dans son vieil honneur, à la pensée que l'hérésie se développait maintenant dans le sein même de la chrétienté. Une petite fille qui s'appelait Teresa de Ahumada s'enfuit de la maison paternelle avec son frère Rodrigue, et leur oncle les rencontra sur les bords de la rivière d'Adaya. « Où courez-vous donc ainsi ? » leur demanda-t-il. Ils lui répondirent ensemble : « Chercher le martyre chez des

Maures. » Plus tard le garçon se fit soldat, la fille devint la plus ardente des saintes. Vocations espagnoles.

L'admirable créature que sainte Thérèse! Elle lit avec tant de passion les romans de chevalerie que le couvent où l'a fait entrer son père lui semble insupportable et qu'elle tombe malade. Puis, revenue dans le monde, elle s'éprend de saint Augustin et de saint Jérôme au point de s'enfuir de chez elle pour se réfugier à l'Incarnation d'Avila. « Il me sembla, en sortant du logis paternel, que tous mes os se déboîtèrent et que mon cœur se déchira en mille pièces. » Telles furent les mortifications qu'elle s'imposa, qu'on lui interdit la communion, qu'on la crut morte et qu'on faillit l'ensevelir. Mais l'admirable est qu'ayant compris les déceptions que réservent aux filles de Dieu ces violents écarts de l'amour mystique et les dangers qu'ils leur font courir, elle conçut une méthode pour se maintenir d'une âme égale au plus haut de ces furieux élans. Il n'est pas de sainte qui

ait marqué ses directions de plus de bon sens et d'expérience que cette ferme exaltée. C'est l'âme espagnole dans une règle espagnole, une passion si passionnée qu'elle déploie à se garder en extase la précision avisée et la défiance pénétrante de saint Ignace.

Entendez cependant comme elle parle à ses filles de l'oraison de quiétude. « C'est comme un évanouissement intérieur et extérieur tout ensemble durant lequel le corps voudrait demeurer sans se remuer, ainsi que le voyageur qui étant presque arrivé où il veut aller, se repose, pour y arriver encore plus tôt par le redoublement que ses forces reçoivent de ce repos. Mais si le corps se trouve comblé de plaisir, celui dont l'âme jouit n'est pas moindre. Sa joie de se voir proche de cette fontaine céleste est si grande, qu'avant même que d'en boire, elle se trouve rassasiée. Il lui semble qu'elle n'a plus rien à désirer : toutes ses puissances sont si satisfaites quelles ne voudraient jamais sortir de cette heureuse tranquillité, tout ce qui

s'offre alors à elles ne pouvant que les importuner, parce qu'il leur semble qu'il les détourne de l'amour qu'elles ont pour Dieu. Car en cet état la seule volonté est captive, et là rien n'empêche les deux autres puissances, savoir l'entendement et la mémoire, de penser auprès de qui elles sont. Mais quant à elle, si elle peut sentir quelque peine, c'est seulement de se voir capable de recouvrer sa liberté... Ils voudraient que leur corps fût immobile, parce qu'il leur semble que son mouvement leur ferait perdre cette tranquillité dont ils jouissent ; et ainsi ils n'osent se remuer : à peine peuvent-ils parler, et une heure se passe à dire le *Pater* une seule fois. »

On nous a conduits à la chapelle du couvent de l'Incarnation dans laquelle a prié pendant trente ans la sainte à qui l'amour de Jésus fut une torture comme un amour humain, l'étrange sainte qui disait à Dieu : « Désirerai-je de ne vous désirer pas ? » Nous avons vu, à la clôture de l'église, cette petite porte par laquelle l'hostie fut passée cha-

que jour et déposée sur ses lèvres, autrefois si mondaines, et ce rebord où retombait ensuite une tête pleine de Dieu. Faut-il que les lois éternelles du monde soient constantes et majestueuses pour que la nature ait continué son cours et que tous ces objets, cet autel, ces murs, cet appui de communion, n'aient pas été embrasés en de si beaux instants? Faut-il que la frivolité humaine soit pauvre et folle, pour que notre sensiblerie n'ait pas même su distinguer un endroit si fameux dans l'histoire du cœur humain? Non, jamais Dieu ne fut si éperdument sollicité que dans ces disciplines occidentales. Nulle âme, depuis les soirs de Galilée, ne l'a plus laborieusement approché que l'âme espagnole.

Mais encore quel est votre secret, Vierge noire de Tolède, roidie en votre robe d'infante, morbide et brûlée, comme si vous eussiez reçu le baiser du Maure insolent, Vierge gardée à l'écart au milieu d'une constellation de cierges, bien loin derrière une haute grille où les Tolédanes agenouillées viennent

appuyer leur front? De quel effrayant chagrin, vous si impassible et si morte, avez-vous autrefois suffoqué, pour qu'on vous fît ces atours semés de larmes de diamant? Et vous, Nostra señora de las Angustias, aux pieds de laquelle le roi est venu hier déposer sa canne, mère obstinée qui voulûtes cette palpitante Grenade pour le lieu de votre silence et de votre désolation, mère si pâle, qui semblez ici d'autant plus souffrir que le ciel est plus délicieux?

Tant de vives images de douleur, toutes ces statues que la fureur ou l'émoi soulève, toutes ces poupées cruellement vraies que l'amour dévore, tous ces saints fougueux et dominateurs, tous ces Christ lamentables, vraiment il se cache une signification dans cet unanime emportement. *Sub pectore vulnus.* Il y a une grande affaire dans le pays espagnol. Il s'éternise au siège de Grenade.

C'est que la sensibilité de l'Espagne a été formée à l'épreuve. Elle ne reçut pas d'autre éducation qu'un dur service. Tous les peu-

ples d'Occident étaient en possession d'eux-mêmes, la civilisation du Moyen-Age était parvenue au dernier terme de son épanouissement que l'Espagne n'avait encore ni lettres, ni arts, à peine son unité nationale, quand s'acheva la reconquête. Le sentiment de l'honneur était toute sa richesse ; son unique inquiétude, l'éblouissement hostile des soirs de Grenade.

Ne manquons pas ici de prendre avantage sur ceux qui ne veulent croire qu'à la fraternité latine. A qui persuadera-t-on que les familles de langues établissent la consanguinité ? La Roumanie est-elle pour nous une sœur latine? Les Celtes d'Alsace sont-ils allemands? Des Latins, les Espagnols? Pourtant mes yeux ont vu devant San Pedro d'Avila de bons gas rustiques, aux reins lourds et solides, coiffés de petits chapeaux ronds et habillés de vestes courtes, qui n'étaient pas autres que des paysans bretons. Ces frères latins, ce sont en réalité des Suèves, des Alains, des Vandales, des Goths, mêlés aux

Basques, aux Celtes et aux anciens Ibères, un peu de tout l'Occident. Quand ils traversèrent pour la première fois nos pays, les Vandales s'en allèrent du premier élan jusque dans cette Andalousie qui a gardé leur nom. Les races neuves convoitèrent l'Espagne, et c'est justement le merveilleux de ce pays qu'il nous montre à la fois le sang du Nord sous la fièvre d'un pays embrasé et le sang africain s'efféminant dans la fraîcheur de nos verdures. Les Barbares du Nord, les Celtes et les Musulmans d'Afrique se sont heurtés dans un pays de fraîcheur et de feu, et cela n'a rien à voir avec la déclinaison de *rosa*, la rose.

Le catholicisme fit à ces races vierges une âme commune que l'antagonisme de l'Orient arabe maintint de longs siècles à son extrême tension, pureté celtique, colère barbare, inquiétude austère, bonté sauvage, rigidité chevaleresque, la moelle de l'Occident. Si le mot gothique a quelque part une signification, c'est ici. La Castille fière et fidèle mit le com-

ble à l'entêtement occidental. Comme ses épaules le harnois, son âme porta longtemps une surcharge d'honneur. La vie ne lui fut point chose légère. Quant aux Andalous, c'est d'avoir approché de plus près l'ennemi traditionnel, auquel il arriva même que leur sang fut mêlé, qu'ils gardèrent cette provocation des yeux et des attitudes. Louis Marin montra excellemment comme tous les détails de leur costume se différencient ostensiblement de la tenue des Arabes. Ceux-ci portaient des sandales, les Andalouses ont le pied lacé et marchent sur de hauts talons. Elles portent des vêtements ajustés, et ce ne sont point elles, non plus, sous leurs mantilles, qui voudraient cacher leur visage. La Castille s'absorbe dans la douleur et l'orgueil, l'Andalousie vit dans l'attaque.

Voilà ce qu'il y a dans l'expression de tous ces Christ et de tous ces ascètes, le souci d'un peuple qui s'est fait une haute habitude de ne déchoir ni céder, qui n'a pris conscience de lui-même que dans la vertu

militaire, dont la paresse même est insolente et magnifique, chez lequel enfin un long exercice de l'énergie morale a créé le goût du paroxysme.

C'est cela que nous sentions, à Grenade, peser sur nous. La terre lumineuse vers laquelle sont froncés ces sombres sourcils, c'est Grenade l'enchanteresse, l'insouciante Grenade dont le ciel parfumé conseille de se laisser vivre, terre de Paradis où les eaux sont fraîches, le ciel enivrant, les verdures éblouissantes et la vue immense au pied de la radieuse Nevada, pays semblable à Hélène qui passa entre les bras de plusieurs époux, limite d'or où toutes les passions vinrent se heurter, trop belle frontière pour la paix des peuples, Eden au bout d'une terre d'épopée. Quand Victor Hugo la voulut chanter, il ne put s'empêcher de grouper autour d'elle les villes les plus belles et les plus fameuses de l'Espagne. Toute l'Espagne est *orientée* vers Grenade. C'est afin de reconquérir ce jardin de volupté, qu'elle se fit pour toujours sévère.

* * *

Et quand elle y fut entrée, qu'y fit-elle?

Elle demeura éblouie et chancela dans sa haine. Elle avait si longtemps gardé le contact de l'ennemi qu'elle s'était donné qu'elle se trouva ensuite un peu Arabe. Ces Sarrazins, contre qui elle avait si longtemps appuyé son effort, étaient devenus nécessaires à l'équilibre de sa conscience. Les vainqueurs de Grenade considérèrent les merveilles mauresques avec attendrissement. En dépit des persécutions dont les Maures devinrent l'objet, la sympathie fut inévitable entre des vainqueurs et des vaincus qui s'étaient si longtemps éprouvés dans l'héroïsme. Il y avait eu en effet autant de vaillance dans les provocations de ce Maure qui s'offrait seul par devant Grenade que dans le fol exploit de Pulgar, pénétrant la nuit dans la ville assiégée pour ficher sur la porte d'un palais le cartel de l'*Ave Maria*. Au fond du héros, l'on trouve

toujours un enfant, car l'enfant n'est, comme le héros, qu'un homme plus simple. L'un reconnut l'autre, car les enfants sont toujours prompts à se reconnaître.

Par certains côtés en effet, l'Espagnol, si grave, est fort joliment puéril. Ce revers de sa grandeur est trop méconnu. L'Espagnol est gentil. Il a une ouverture du cœur par où il se montre tout de suite; hautain, il est sans malice et se fait connaître avec simplicité dès la première conversation. Entre la loquacité et la réserve, il se tient dans une mesure honnête où paraît toute sa naïveté. C'est peut-être par paresse qu'il ne se défend pas. Il parle avec une animation particulière où il s'excite par des diminutifs rocailleux, dont il paraît le premier à se divertir. Enfin il s'amuse avec un peu de flamme des biens rares qui lui ont été départis.

En arrivant à Burgos, je me souviens que nous fûmes reçus à l'hôtel par un grand garçon sec qui s'agitait autour de nous avec des façons de pantin en répondant à chacune de

nos questions par une plaisanterie manquée, accompagnée d'un entrechat ; nous l'appelâmes Lazarille. Lorsqu'il nous remit notre bougeoir, il nous régala de quelques farces de nègre émoustillé. C'était d'un picaresque déconcertant. Ce Figaro sans théories ni rasoirs ne fut plus le lendemain qu'un garçon décent et serviable qui mit bien de l'obligeance à écarter de nous les mésaventures auxquelles nous exposait notre mauvais accent. Il n'était là que pour rendre la maison accueillante : c'était le grotesque adornant la porte.

Les Espagnols ont un comique qui dénote avec candeur l'inexpérience de la gaîté. Puisque Lazarille il y a, avouons qu'il ne faut pas être bien méchant pour s'amuser des tours de Lazarille de Tormes subtilisant de bons morceaux à son maître aveugle. Voilà de la joie inoffensive. Mettez-y plus de finesse, d'imagination, d'émotion, de beau langage, vous aurez le chef-d'œuvre sans amertume de Cervantès. Le héros national de l'Espagne est un grand enfant maigre.

L'Arabe est un autre enfant, bien plus ingénieux à se procurer des plaisirs et dont les jeux aiment davantage le silence. On dirait que tout le distrait, parce que dans le désert il n'y a rien. Avec des cailloux, il combine des pavements décoratifs. Il raffole de la mosaïque : il joue avec des cubes. Assurément il s'est diverti à construire l'Alhambra. Le stuc est si amusant à travailler. Il est tout blanc. On en fait des pâtés. On le moule, on le gaufre, on y écrit des devises. On en fait des édifices de plaisirs et d'oublies. C'était sa distraction favorite de prendre l'admiration dans des pièges et d'imaginer des motifs qui fussent prétexte à des jeux de patience. Il était ravi à la pensée que la concha de la mosquée de Cordoue était d'un seul morceau de marbre ; il se réjouissait que la coupole du Mirhâb, bien qu'elle fût de pierre, offrît l'aspect d'une charpente de bois, semblât soulever les colonnes qui la portaient et fût pleine d'une lumière opaline et tendre, filtrée à travers le mince albâtre. C'était sa

joie d'apercevoir au-dessus de sa tête un plafond qui ressemblât à un coquillage ou à une barque renversée, ou dont le cèdre fût incrusté d'une infinité de petits morceaux de nacre envoyant des reflets en tous sens. Toutes ces recherches trahissent sa mobilité, sa curiosité, sa vivacité d'impressions. On croit partout l'entendre parler sa langue abondante et légère, plus riche de mots que de temps. Il y a en lui quelque chose qui remue et qui brille.

Ce devait être un beau divertissement qu'une fête nocturne à l'Alhambra, car la nuit sous ces blanches murailles est du bleu le plus doux. Des orangers étaient placés dans la cour et sous les arcades ; dans l'entrelacement des branches, étaient suspendues des lampes rouges ; on y avait attaché aussi des cages remplies d'oiseaux rares. L'ombre était veloutée, l'air rafraîchi par une odeur de jasmin ; les lumières mettaient dans la nuit des bijoux de rubis et d'or et l'eau pleurait dans les vasques. Les grands Arabes en passant avec lenteur

posaient leurs mains brûlantes sur les alcarazas glacés qui s'encadraient dans l'épaisseur des murs, et ils s'en allaient d'un pas silencieux vers les labyrinthes du jardin furtif, où leurs burnous blancs traînaient sur les petits buissons de myrtes. Ils étaient bien émus par la gravité de la nuit amoureuse. Ils cherchaient, eux aussi, l'illusion. Mais ce n'était pas du portrait des réalités qu'ils étaient curieux, eux qui ne peignaient ni sculptaient la nature. A la différence des Espagnols, ils demandaient l'illusion de l'irréel; d'une fable ils ne goûtaient que l'inconsistance. C'étaient des enfants qui voulaient une féerie. Leur naïveté était chimérique. Ils évoquaient toujours un paradis de volupté.

Les deux enfants se regardèrent. Les yeux brûlants de désir rencontrèrent les yeux affamés de splendeur. Les jeux du vaincu séduisirent le vainqueur.

Les Espagnols reprirent sans peine certaines traditions des Arabes, dont ils avaient souvent apprécié la tolérance et les bons pro-

cédés. Les populations du Sud de l'Espagne en effet avaient été relativement heureuses dans la servitude. Bien longtemps après que Tolède eût été reprise et que son archevêque eût pris rang de primat d'Espagne, les habitants conservèrent la langue et les manières de ces sveltes nomades, qui s'étaient fait ensemble haïr et aimer. A l'abri de la domination musulmane, les Mozarabes avaient pu conserver l'antique rituel de Saint-Isidore de Séville. Ces *dormants* chrétiens, depuis longtemps séparés de Rome, refusèrent de s'incliner devant l'orthodoxie de ceux qui les avaient délivrés. Le rite de Rome leur semblait étranger. En vain le cardinal Ximénès insista. Ils entendirent, même au temps des Rois Catholiques, que l'on continuât à leur dire la même messe qu'au temps des Maures. Il fallut leur octroyer un clergé spécial, si bien qu'aujourd'hui encore l'office mozarabe est célébré dans une chapelle de la cathédrale de Tolède, presque toujours vide.

Dans le choc de deux civilisations, ceux

qui sont à l'avant-garde, malgré qu'ils fournissent d'ordinaire les plus belles résistances, ont pour destin d'être un peu absorbés par l'ennemi. Les Arabes partis, on continua de construire des maisons mauresques. On en bâtit encore. Une grande partie de l'Alcazar de Séville nous vient d'un prince catholique. Pierre le Cruel aimait les jeux orientaux. Il n'en savait pas de meilleurs pour distraire Maria de Padilla, et quand ses courtisans, à qui il lui plut un jour de faire boire l'eau du bain de sa maîtresse, se promenaient dans ses jardins, il leur faisait partir de petits jets d'eau secrets dans les jambes. Comme à Venise, les architectures arabe et gothique se mélangèrent. La seconde en était à cette charmante décadence où elle se perdit dans la richesse ornementale. La violence espagnole s'y donna carrière. L'Espagne avait emprunté son architecture à nos pays du Nord ; les Arabes avaient pris la leur d'un peu partout. Le tout, non sans avoir été sophistiqué, fut mis en commun. Il en résulta le style mude-

jar. Il y avait un peu de folie dans tout cela. C'était l'heure où les âmes s'embrouillaient. Il en demeure le tempérament espagnol.

Ces Espagnols qu'une interminable guerre avait rendus intraitables, la victoire les rendit magnifiques. Le mirage sarrazin exalta l'honneur du Nord en dévoilant la splendeur du Midi. L'Espagne incline de l'un à l'autre : elle tient sur un plan qui va de la fierté à la gloire.

Il est au bout de l'Europe, en ces lieux illustres où deux races se sont clairement regardées, un peuple grisé d'éclat. En cet endroit notre monde a pour frontière des reflets et des rayons : il s'efface dans la lumière. Grenade est une extrémité.

Ce n'était pas en vain que ces âpres Castillans avaient durci leur cœur à si rude école. L'honneur satisfait, ils aspirèrent à la grandeur avec leur tempérament terrible ; leur orgueil se rafraîchit à cette brûlure. Une complexion sans pareille en résulta. Peu de temps après la prise de Grenade, Christophe Colomb

apportait à l'Espagne la révélation de l'or. L'empire espagnol délira dans les voluptés de la puissance. Tout cela, mêlé dans un étrange alliage, donna le métal riche et cassant dont est faite l'âme espagnole, trempée autrefois dans les épreuves. Ces hommes en conservèrent jusqu'en leurs déchéances une manière héroïque. Ils reçoivent aujourd'hui l'aumône d'une façon grande, avec une dignité d'Arabes, avec une indifférence de planteurs.

Ainsi d'anciennes influences restent fixées dans un type. C'est dans un homme caché au-dessous de l'homme que s'écoulent les nappes profondes qui descendent de l'enfance des races, prêtes à jaillir aux replis de l'histoire. Le sang reçoit le dépôt des siècles, il dissout la pierre et l'or, le vice et la vertu. Il en fait une seule essence. Puis il restitue lentement ses richesses dans l'élasticité d'un beau peuple.

La rareté de l'essence espagnole tient moins à la complexité qu'à la pureté des éléments qu'elle réunit. Ce furent de longues généra-

tions possédées d'une idée fixe, la plus âpre, la plus haute. Dans cette ultime province de l'Occident se rencontre un peuple dont l'histoire ne fut qu'un long désir, un Israël exaspéré. Et c'est là le secret de ces beaux yeux de tigres, si longtemps irrités par la convoitise de Grenade.

LE BOULET D'OR

Vous souvenez-vous encore, Denis, de ce matin de printemps où nous entrâmes à la Capilla Réal, chapelle de pierre fleurie, qu'un tendre et blanc soleil faisait trembler comme une dentelle. Elle était fraîche et déserte, mais à l'autel officiaient trois prêtres, revêtus d'ornements funèbres. Bientôt ils se retournèrent vers le peuple absent, vers les foules de l'histoire, vers les vieilles armées évanouies, et faisant face aux tombeaux de marbre où les Rois Catholiques reposent, celui qui était au milieu leva la main pour leur donner l'absoute.

Chaque jour une bénédiction est répandue

ainsi sur ces tombeaux ; une prière perpétuelle accompagne à travers les âges ces mémoires capitales. C'est à Grenade en effet que finit et que recommence l'histoire. Ferdinand et Isabelle ont fait tourner entre leurs mains le globe du monde.

* * *

L'histoire est un poème sans pareil. Même dépouillée de ses plus beaux développements, restreinte à la liaison des faits, elle se révèle comme un nu magnifique.

Quelle épopée est aussi vaste que cette guerre de sept cents ans soutenue par le chevalier espagnol ? De l'Afrique aux Pyrénées la terre avait été recouverte par un flot d'infidèles. C'était un vaste remuement de burnous, comme une grande vague de sable s'envolant derrière les cavaliers de l'Islam. Cette mer monta jusqu'au pays français et le grand empereur légendaire de l'Occident ne la put refouler. Il pleura.

Ce fut donc le chevalier espagnol qui ramassa l'épée et qui sonna le cor de Roland.

Sept cents ans, par-devant la chrétienté qui s'organisait, il offrit un vivant rempart, il barra la route à Baphomet et à Tervagant et donna à l'Occident pour frontière un front de combat perpétuel. Sept cents ans, sans patrie encore, il batailla pour le service de la jeune Europe. De siècle en siècle, de province en province, il fit reculer la fantasia tourbillonnante, et ce fut son pays : de ville en ville, fille d'elle-même, l'Espagne a conquis l'Espagne.

C'est précisément au soir de la dernière bataille, Grenade reconquise, que se fonda l'unité et commença la vie moderne de cette Espagne qui n'avait pas eu d'enfance.

Rencontre qui tient du prodige, c'est à ce même siège de Grenade que Colomb vint demander aux Rois les caravelles qui établirent la puissance espagnole.

Le beau résumé ! Toute l'histoire de l'Espagne tient dans ce nœud. Toute notre civi-

lisation occidentale tourne autour de ce pivot.

A plusieurs reprises Ferdinand et Isabelle avaient donné audience à Colomb. La reine lui était favorable, mais Ferdinand, d'un naturel circonspect et froid, avait entendu que son trop beau projet fut examiné à Salamanque par une junte de savants. Après de nombreuses conférences, interrompues par la guerre andalouse, la junte avait déclaré à l'unanimité que les allégations du Génois étaient fausses et son projet inexécutable.

Les Rois au reste avaient à faire face à des soucis plus pressants. Leurs cassettes et leurs arsenaux se vidaient. L'obstination castillane fut là soumise à de rudes épreuves. Un jour, au camp de Santa-Fé, le feu prit au pavillon de la reine et gagna les autres tentes qui furent toutes incendiées. Inflexible, la reine fit construire une ville de bois et de pierre en forme de croix pour affirmer sa résolution, et tous savaient en vérité que les Rois ne quitteraient Santa-Fé que le jour où s'ouvriraient les portes de Grenade

Les vents ne soufflaient pas vers l'Amérique. Colomb se retira le cœur brisé.

Comme il allait à Huelva chez son beau-frère, il frappa un jour à la porte du couvent franciscain de la Rabida, afin de demander un peu de pain et d'eau pour le petit Diego, son fils, qu'il tenait par la main. Frappé par son accent et par son attitude, le moine Juan Pérez de Marchena, « gardien » du couvent, ancien confesseur de la reine de Castille, s'enquit de son histoire. Colomb développa ses vues. Le moine alors envoya chercher le médecin Garcia Hernandez de Palos qui était versé dans la cosmographie, et tous deux étaient bientôt émerveillés par le projet de Colomb. Juan Pérez prit aussitôt un grand parti. Il écrivit à la reine une lettre qui fut portée à Santa-Fé par un pilote. Il obtint audience, émut Isabelle, et Colomb fut une nouvelle fois mandé à Santa-Fé.

Certes il fut reçu avec déférence. Mais le petit roi Chico tenait toujours sa ville. Les troupes d'Aragon et de Castille étaient éprouvées

par les privations, démoralisées par la longueur du siège, lasses. Isabelle disait : « La grenade veut être mangée grain à grain. » L'heure attendue ne sonnait pas, et les Rois, doutant s'ils finiraient ici leurs jours, écoutaient avec une triste distraction qui leur parlait d'une nouvelle espérance.

Quel poète, dans une fable aussi grandiose, tendit un aussi beau ressort ? Quel posa une situation aussi puissante et dessina l'action dans une péripétie aussi nette ? Le même événement, désiré avec la même impatience, signifiait pour les Rois l'achèvement de l'œuvre séculaire, pour Colomb la fondation des nouvelles cités humaines. Les temps anciens, les temps futurs tenaient dans le même œuf. Faute du même fait accompli, l'héroïsme des derniers chevaliers demeurait suspendu, le génie de Colomb restait sans emploi : l'homme prédestiné errait oisif. Majestueuse attente de la même catastrophe qui tenait liés ensemble les protagonistes de deux drames différents.

Colomb parcourait la campagne, autour de

Grenade, avec son ami le père Juan Pérez et le petit Diego. Leurs yeux contemplaient de loin les tours de cette Jéricho merveilleuse, au-dessus de laquelle pâlissait, un soir encore, un croissant argenté. Ils se promenaient sans joie dans ces paysages qui nous enchantent. Ils remontaient au-dessus de la ville le ravin du Darro.

Circonstance admirable : ce torrent, sur les bords duquel attendait Colomb, roulait de l'or.

Ah ! sans doute ils se penchèrent sur ses rives, ils manièrent ces paillettes, ils en rapportèrent souvent sous leurs tentes. Ne fallait-il pas qu'un Colomb employât ce loisir à se préparer à son destin ?

L'histoire est étrange. Sollicitons-la.

* * *

De cet or qui dénombra les minutes d'une trop longue attente, Colomb se propose de figurer une sphère à la ressemblance de notre

globe. Lui qui gagnait sa vie en traçant des cartes de géographie qu'il ornait de sa belle écriture, il reproduira, telle qu'il l'imagine, la forme de la terre. Il y représentera l'Europe, l'Afrique et l'Asie, il y distribuera les Océans qui en occupent presque toute la surface, il indiquera la direction des courants et des vents, et puis la route à suivre. Quand son ouvrage sera achevé, il l'offrira en hommage à la reine, pour la toucher peut-être et la convaincre.

Colomb se rend un soir chez les soldats. Ils sont là une quinzaine, dans une maison enfumée, groupés autour d'un grand feu aveuglant. Leurs larges épaules, leurs reins de géants, leurs bras sur les hanches se découpent devant la flamme, et leurs gestes sont projetés sur les poutres du plafond avec des cahots fantastiques. C'est la fonte des boulets. Les propos s'interrompent lorsqu'entre l'étranger que tous connaissent, et le travail se poursuit en silence. La figure brûlée par le brasier, la tête en arrière, les mains en

avant, deux ou trois cyclopes brassent de loin le métal liquide, le font couler, puis l'enferment entre deux coquilles hémisphériques, et quand ils les rouvrent, roule sur le sol une boule rose de métal refroidi. Cela dure jusqu'au milieu de la nuit.

Lorsque le travail touche à sa fin, Colomb s'avance au milieu du cercle, portant un sac rempli de paillettes d'or. Il le verse dans la fournaise au milieu des soldats éblouis. Il règne un grand silence et l'on ne saurait dire si ce mystère et ce respect sont commandés par la stature du héros, par la magnificence de l'or ou par l'heure avancée de la nuit. Le foyer jette de nouvelles flammes et l'antre s'emplit d'une grande lueur verte. La maison semble s'agrandir, le sol frémir, les murs s'évanouir. Au milieu, domine le profil du Génois, précis et impassible.

Le dernier jour de l'an, son chef-d'œuvre terminé, Colomb obtient de nouveau d'être reçu par les Rois.

Deux trônes sont dressés au centre de la

croix du camp, car l'Espagne a deux rois, comme Rome a deux consuls, et quand leurs mains d'un geste semblable sont étendues, l'on voit briller à leurs doigts deux anneaux pareils.

Debout devant les souverains, le Génois parle avec douceur. Un autre on ne l'écouterait point. Mais lui, sa mâle élégance, sa rudesse contenue et la dignité de toute sa personne conviennent si bien à la grandeur des propos qu'il tient, qu'il lui est accordé de partager l'univers. Ses pommettes, son large front qu'adoucissent des cheveux blanchis avant l'âge, des yeux d'un bleu limpide, un nez aquilin aux narines bien ouvertes, un menton résolu avec une lèvre inférieure qui déborde un peu, tout concourt à donner grand air aux propositions qu'il formule avec une sûreté un peu triste, car c'était « un homme noble et d'autorité, ce que son pourfil et contenance montrait fort bien. » [1] En dépit de

1. Oviedo y Valdez. Traduction de Jean Pouleur, valet de chambre de François Ier.

son affabilité, on le sent prompt à la colère, mais il sourit avec une finesse de grand seigneur pauvre. Son port est aristocratique. Même ses gants sont parfumés; il est sensible aux odeurs comme une femme. Quand il navigue, il reconnaît que la côte est proche aux brises balsamiques qui voyagent dans l'air. Il devine alors les terres inconnues et il les étreint avec un tel génie qu'il peut offrir aux rois des mondes, parlant à ses égaux.

Mais aujourd'hui Ferdinand l'écoute mal. Isabelle ne lui peut dissimuler son inquiétude. A tout instant il est interrompu par l'arrivée d'un message ou le départ d'un officier portant des ordres.

Sa main, tandis qu'il parle, est étendue sur la sphère d'or, à la place où est figurée la zone des Océans inconnus.

« Quelle chimère irions-nous poursuivre si loin, murmure le roi, nous dont les forces faiblissent sur la terre espagnole, nous à qui tant de valeur n'a pas même livré Grenade ? » Colomb réplique : « Au nom de vos Altesses

qui conquièrent ici la gloire, j'irai chercher l'or. L'or est maintenant ce qu'il y a de plus nécessaire, car c'est lui qui désormais va emporter la puissance. Celui qui le possèdera sera beau et mènera le monde. Vos Altesses alors seront des Majestés. L'or incendiera les âmes, il fera vivre et mourir les peuples, il fera sortir de terre de nouveaux soldats. A mon tour, ô ma reine et mon roi, j'ai rêvé de vous entraîner au combat sur des terres plus illustres encore que ce sol sacré. Puissants par l'or, nous lèverons des armées pour aller au tombeau du Christ. Quand vous aurez conquis Grenade, je vous ferai prendre Jérusalem. »

Les paroles de Colomb tombent dans un silence chargé d'orage. Ce rêve est dérisoire et douloureux pour des rois en armes. Une trop vive préoccupation agite les époux royaux. Ils écoutent les propos audacieux de Colomb avec des yeux brillants d'une pensée étrangère.

Depuis quelques heures en effet des négociations se poursuivent entre les Maures et la

Castille. Les troupes royales sont énervées par les bruits qui circulent. Elles sont partagées entre l'espoir et l'anxiété, tandis que Boabdil hésite entre la capitulation et la lutte à outrance.

Soudain apparaît un cavalier arabe, hautain, brillant et dédaigneux, qu'entoure une petite escorte d'estradiots espagnols montés sur des bêtes poussiéreuses. L'ambassadeur met pied à terre et Colomb s'écarte. Peu de temps après, on le voit repartir, hautain, brillant et dédaigneux, et la nouvelle se répand que le roi Maure refuse de se rendre. Le siège continue. Les Arabes savent la lassitude des assiégeants. Ils pensent avoir raison d'eux par une ténacité héroïque. L'abattement est sur tous les visages.

Alors Colomb s'avance de nouveau vers les Rois, et s'approchant d'Isabelle avec une hardiesse respectueuse il lui demande de lui accorder la faveur de le suivre. Ils s'en vont donc par ainsi en cortège à travers le camp, tandis que des pages derrière eux portent la

sphère d'or. Les soldats se lèvent à leur approche. Colomb les conduit jusqu'aux postes les plus avancés, au milieu des bombardes et des couleuvrines. Plus loin on voit une poussière s'envoler sur la route, c'est le Sarrazin qui galope vers Grenade, et tous avec émotion regardent fuir le cavalier, porteur des suprêmes défis. Il pénètre dans la ville. Les portes se referment sur lui.

Alors Colomb commande qu'on bourre de poudre une bombarde. « A plus tard la reprise des batailles, s'écrie le roi, aujourd'hui nous n'avons plus de munitions. » — « Il reste cependant à vos Altesses un beau coup de canon à tirer », reprend Colomb, et soulevant la sphère d'or fondue au calibre des canons, il en charge la pièce, la fait braquer sur la ville et y met le feu. Dans le ciel embrasé par le couchant qui retombe en poussière de pourpre sur les verdures de l'enivrante Vega, brusquement une fumée blanche s'arrondit, dans un coup de tonnerre. L'or blanc du feu reluit sur les ors sanglants du ciel, et là-bas, sur le

bord d'un rempart, des pierres volent en éclats, tandis que la fumée se dissipe lentement.

Avant même que le cavalier ait rejoint son prince, l'écho des ravins renseigne Boabdil sur la promptitude de la colère espagnole.

La reine de Castille cependant et le roi d'Aragon, entourés d'une suite silencieuse, demeurent les yeux fixés sur les murs de la citadelle, et la pensée de tous, attristée par les lenteurs de l'année finissante, se fond amèrement aux splendeurs de ce suprême crépuscule.

Cependant une voix chante, un peu lointaine, une voix d'enfant dans un ravin, infiniment joyeuse, infiniment triste, infiniment pure. Elle commémore, comme en rêve, les héros du grand passé, et ainsi parle à peu près la vieille romance :

Quand Ruy Diaz fut mort,
ses compagnons d'armes
Tirèrent l'épée
au lieu de verser des larmes.

Sur ses étriers,
les yeux ouverts, on le dressa.
On vêtit de fer
son cheval Babieça,
On lui mit au poing
Tizona son glaive,
Et sus à Mahom
sans merci, ni trêve!
Le cheval partit.
Les preux le suivaient au galop.
Cent mille païens
sont restés en pâture aux corbeaux.

Ainsi quand il fut mort,
Les preux chevaliers,
pour gagner la bataille encore,
Suivaient les pennons
du Campeador.

Colomb avait reconnu la voix de son petit Diego.

Soudain, comme pleurait encore la mélodie dans les âmes saignantes, tandis qu'elles resongeaient aux glorieuses et aux vaines batailles, devant tous ces yeux-là que dévorait le même désir, les portes de la ville s'ouvrirent à deux battants et reparut le cavalier. Il

venait, au nom de son maître, engager de nouveaux pourparlers avec les Rois.

Le deuxième jour de Janvier 1492, les troupes espagnoles entrèrent à Grenade, dans un tumulte triomphal.

*
* *

Ainsi je rêvais, devant les tombeaux de la Capilla Real, d'un geste improbable et sublime par lequel, au soir du dernier combat du Moyen Age, le héros moderne eût inauguré les nouveaux destins de l'Occident. L'invraisemblable histoire ne m'y autorisait-elle pas ?

Mais l'histoire n'est pas si claire dans l'esprit des héros qui la font. Il y a des heures où la catastrophe tient à rien : les conditions sont formées, les forces sont accumulées, les choses sont prêtes : un homme est attendu dont l'œuvre est faite à l'avance. Un peu moins de lucidité lui retirerait sa raison d'agir, un peu plus lui en ôterait le cœur.

Lorsque Colomb écrivait que l'or est « ce qu'il y a de mieux », que celui qui en possède des trésors peut tout ce qu'il veut en ce monde, même envoyer des âmes en Paradis, je préfère ne pas penser qu'il en augurât bien clairement, ni qu'il en saluât le règne avec un enthousiasme renseigné. Qu'importe d'ailleurs ? Fatale était la conjoncture. Il pouvait ne pas aller à San Salvador, il ne pouvait pas empêcher tel autre navigateur d'y aller à sa place. La poudre à canon aussi devait être inventée, et à peu près ce jour-là qu'elle le fut. Il demeure qu'à la fin du xve siècle les navigateurs devenaient audacieux, l'or était convoité, et il était des terres inconnues : simplement cet homme les découvrit, croyant aller en Chine. Ne considérons avec sympathie que le beau fonctionnement de son cerveau, mais n'allons pas le louer d'avoir consciemment transposé la vie de l'Europe. Trouvons-lui plutôt des excuses dans la candeur de ses projets et dans la chimérique de ses divinations. Il avait mieux deviné les terres que l'avenir.

L'or n'a pas pris Jérusalem, mais Jérusalem a pris l'or, et nous en a fait une chaîne. et, bien mieux que Colomb, a compris qu'il allait désormais servir à régler la vie du monde.

Le Moyen Age n'en posséda guère que ce qu'on nous en rapporte aujourd'hui dans une année. Il était alors la mesure de l'héroïque, du sublime, de l'impossible, le signe de la magnificence et c'en était justement l'excessive rareté qui y attachait de la noblesse. Cette marée merveilleuse de l'or qui, à Gênes comme à Venise, venait d'un nouveau flot battre un instant nos rivages à chaque retour des nefs et des caraques, ne remontait pas à pleins bords le cours des fleuves. L'Occident était vaste. Goutte à goutte il absorbait le beau métal. Il en faisait une parure de gloire dont on couvrait les châsses et dont on vêtait les rois.

La découverte de Colomb a rompu les digues et l'Europe a été tout entière envahie. Venise elle-même périclita. L'or força toutes

les terres. On en creva des sacs sur tous les comptoirs. Il s'écoula dans toutes les provinces, désordonna toutes les villes et brûla tous les cœurs. Il n'était plus assez précieux : les temps modernes s'accomplissaient.

Il importe en effet que l'objet dernier de notre admiration et de notre convoitise reste hors de la portée du grand nombre et que la fin de tout ne soit pas sous notre main. Une si pure essence, si elle ne sert qu'à tenir en haleine notre étonnement, demeure une formule de perfection. Que tous la manient, l'enchantement s'efface. La question est maintenant de savoir quelle en va être l'utilité sociale. Un peu moins de rareté dans l'or comporte une vaste révolution.

Dès que l'or fut aux mains de tous, tous les hommes se trouvèrent avoir des âmes de Phéniciens. Comme il n'était plus rien qui assez aisément ne se pût échanger contre de l'or, l'or seul resta pourvu d'une existence. Toute réalité fut égalée à un chiffre : le vertige de l'abstrait précipita le monde. Toutes les bon-

nes choses de la vie, tous les objets quotidiens, fruits du travail et compagnons du foyer, à force d'être comparés au poids de l'or perdirent leur franc caractère, et jusqu'à leur forme. Le paysan et l'ouvrier n'ont plus cherché leur récompense dans la bénédiction de leur ouvrage, mais dans le bénéfice qu'ils réalisaient. Réaliser est devenu la seule affaire d'un monde où toute chose, à l'exception de l'or, a perdu sa réalité. La terre a été pelée, les sources ont tari, les rivières ont débordé. Les villes se sont tassées comme des fourmilières où les hommes dans la nuit s'agitent les uns au-dessus des autres. Car l'homme lui-même est devenu à la fin comme une chose vile et impersonnelle. A force de vivre dans un monde où rien ne gardait plus sa propre signification, il s'est mis à haïr dans le costume, dans l'art, dans l'économie domestique tout ce qui est marqué de son vrai caractère et s'offre noblement. Il a renié sa corporation, sa province, et son individualité même. L'usage de la commune mesure lui a

inspiré d'être *comme les autres* dans sa vie privée, et dans sa vie publique la frénésie de l'égalité. La banque, l'usine et la cité se gouvernent par l'arithmétique, dont c'est la loi de tout réduire à la même espèce. Et voici que maintenant s'ébranle et chancelle une société qui reposait sur le respect de la propriété individuelle, les individus comme les choses étant devenus peu à peu inaptes à la propriété, faute d'avoir conservé leur propre caractère : ce qui s'évalue et s'échange avec si peu de gêne se mesure d'une main moins précise. *Res mobiles, res viles.* Tout s'écoule, comme disait le vieux philosophe, et ce déluge universel entraîne la terre elle-même dans ses eaux.

Ce n'est pas le développement de la science, ce n'est pas la poussée de l'instruction qui a tiré le monde jusque là, mais c'est l'or, régulateur des activités.

Je sais, et ne m'en soucie, que les hommes ne pouvaient pas continuer à se servir du sel comme en Abyssinie, du cuir comme en Rus-

sie ou des morues comme en Norvège pour réaliser leurs échanges. La courbe du monde économique, ensuite de l'invention de l'or, a été majestueuse. Le dernier stade de l'évolution ne s'en impose que plus fortement.

Quatre cents ans de gloire ont payé les épreuves du Prométhée ravisseur de l'or. C'est un beau dividende. Mais le soleil dont il suivit la course se couche aujourd'hui plus loin que les Amériques, il se lève sur des temps que le héros n'entrevit pas. L'âge de Colomb se termine.

Un monde que l'or a désagrégé et qui cependant veut vivre engage la lutte contre lui-même. Le travailleur brise enfin les fictions. Réduit à n'être plus qu'un manœuvre sans talent et sans individualité, poussière d'homme, il se syndique pour redevenir du moins, par cohésion avec ses semblables, une personne collective. De ses droits de citoyen il se désintéresse peu à peu. Il se croise les bras, et les calculs des peseurs d'or ne sont plus que des jeux chinois ; leurs échafaudages

de « phynance » s'écroulent devant la barbarie de ce bon réaliste. Les Barbares du moins n'ont pas l'esprit faux. Ce régime d'équivalents ayant ébranlé toutes les notions primordiales, il pressent ou plutôt il se souvient que le pays fut possédé par tous au commencement et prétend en remettre la propriété aux mains de tous. Il secoue le régime de la commune mesure qui faisait de lui un prolétaire, il affirme directement des réalités naturelles, il se fédère avec lui-même pour retrouver son caractère dans la somme de ses semblables, et tandis que les derniers manichéens s'attardent à des querelles de mots et de profits, il monte au gouvernement de l'Etat, d'un pied libre et hardi, qui ne veut plus traîner le boulet d'or de Colomb.

* * *

« Qui no ha visto Granada
No ha visto nada, »

dit un proverbe. Celui qui ne sait pas contempler Grenade de ces hauteurs ne soupçonne pas la grandeur et la beauté des lieux qu'il visite.

C'est au pied de cette « Damas de l'Occident », sur ce « morceau de ciel tombé sur la terre », devant cette Véga ruisselante d'une rosée éternelle, que fut joué notre sort à tous. La terre en est encore toute chaude, le ciel en reste exalté. Grenade a la fièvre.

Or, tandis que des prêtres bénissent dans cette Capilla Real le tombeau des Rois, d'autres circulent en procession dans la cathédrale de Séville autour du catafalque où reposent les cendres de Colomb, rapportées ces années dernières d'une Amérique qui ne voulut pas rester Espagnole.

Les Espagnols ne se préoccupèrent pas de tant de choses. Ils n'avaient pas l'âme commerçante. Les guerres chevaleresques leur avaient fait une si sévère éducation, ils en gar-

daient une si violente religion de l'honneur et tant d'insouciance pour tout le reste, qu'ils sont demeurés jusqu'à nos jours une race épique. L'or éblouit ces paladins ; ils ne surent pas s'en servir, sinon pour embraser leur orgueil. Ils s'y grisèrent de magnificence. C'est à eux seuls donc qu'il appartient d'honorer Colomb par une prière nationale. Nous autres à qui son inévitable découverte fit des soucis plus rudes, nous mettons son bienfait moins haut que son génie, et n'admirons en lui qu'un promoteur irresponsable.

LA PÉNITENCE ESPAGNOLE

Quand dansent les Andalouses, leur pied frappe à fendre le sol. Ollé ! Le claquement sec des castagnettes, excluant le sens de toute autre musique, les précipite dans un rythme exclusif, tendu, cassant où elles ne s'emportent jamais d'un assez fauve accès, et la terre sonne comme un tambour. Je les connais, ces fiers coups de pieds sur la terre bien solide. Il y a dans une vitrine du Louvre un petit bronze antique qui représente un Arverne dansant la bourrée avec une grosse colère paysanne. L'insistance de tels rythmes

dénonce l'irritation de l'âme occidentale, son âpre foi dans la terre, et pour s'être brûlé le sang au soleil ibérique, voilà comme délirent ces Ménades, qui sont les filles des Vandales descendus autrefois des tristes étendues du Nord. Ollé! Cela tourne comme une raquette, tandis qu'elles râlent des sons gutturaux parmi les mâles et profondes douceurs de la guitare. Cela halète comme les cris d'un assassinat. Leur corps se renverse à tout coup comme une plante cassée ; elles se mettent à courir en cercle comme des bêtes qui saignent. Escarpe au mauvais rire, un foulard au cou, un crochet de cheveux aux tempes, l'horrible compère qui leur fait vis-à-vis suit d'un œil allumé l'ardent manège, féroce et presque arrêté pour traduire par une ondulation bestiale de tout son corps le désir dont ses reins sont possédés. De temps en temps il se précipite, les traits contractés, l'œil sauvage, et c'est à croire qu'il va se passer quelque chose d'effroyable. Il s'arrête pour recommencer son désir, cependant que la

danseuse continue, sur le même rythme monotone et de temps en temps rompu, à le rouler dans son morbide émoi. Quoi de plus ? La mort. Il faudrait être un saint pour bien jouir de la mort, car on ne la recommence pas.

Mais de quel amour insensé pensez-vous qu'un tel peuple soit capable d'aimer Dieu dans ses saints ?

C'est le jour de la fête de saint Sébastien de l'an 1539. Une grande multitude est sortie de Grenade par un chemin montant qui se dirige vers l'Alhambra et où l'on dit que Charles-Quint va faire bientôt construire cette *Puerta de las Grenadas*, porte au soleil, béante sur la verte nuit des bois. Depuis que Grenade a été reconquise, les Rois Catholiques ont attiré de toutes les parties de l'Espagne une population nombreuse dans la ville pour lui rendre son ancienne splendeur. Aux Mahométans qui y sont demeurés et aux Juifs qui s'y sont réfugiés pour échapper à l'Inquisition se mêle un grand nombre de nécessiteux et de déclassés. Les prédicateurs se multiplient

pour faire une âme à ces foules encore incohérentes.

Ce jour-là, c'est Jean d'Avila qui prêche dans un ermitage voisin des Tours Vermeilles. Touché par sa parole, un homme robuste, à la taille haute, à la barbe noire, se met à pousser des cris au milieu de l'église. C'est un colporteur chargé d'un ballot de livres. Il sort en demandant à Dieu et à tous pardon de ses péchés. Il se frappe la tête contre les murs ; il pose son front contre le sol, contre la terre d'où il sort, contre la terre vile et perpétuelle sans laquelle il ne serait pas. Il ne la bat point du pied, lui ; il la baise à pleines lèvres pour s'anéantir, il se roule dans la poussière. Les gamins se mettent à le suivre en criant : « Au fou ! Au fou ! » Alors il répand sur le sol les livres qu'il portait : les livres de piété, il les distribue ; les autres, il les déchire d'une main fiévreuse, il les lacère avec ses dents. Ensuite il ôte ses vêtements, ne garde que sa chemise et se rend à demi-vêtu dans les quartiers populeux de

la ville, proclamant à tous les carrefours qu'il n'est qu'un misérable.

Des gens charitables le ramenèrent à Jean d'Avila : mais celui-ci, devinant en lui un homme d'une trempe singulière, se contenta de l'exhorter à la pénitence. Le voilà donc qui repart à travers la ville, il se dirige du côté du Zacatin et de la cathédrale et s'en va sur la place de Bibarrambla où les marchands offrent leurs soieries. Là il recommence de se mettre à genoux, se laboure la poitrine avec une pierre coupante, baise la terre à chaque fois que les gamins le lui commandent et se plonge à plusieurs reprises le visage dans un bourbier. Tant qu'on finit par l'enfermer avec des fous et qu'on lui inflige le traitement alors en usage pour mâter les aliénés : on lui administre des coups de fouet. Mais plus on le frappe, plus il bondit, plus il s'agite et plus il saute de tous côtés afin qu'on le corrige davantage. Il lasse le bras de ses gardiens pour désarmer celui de Dieu.

Ce n'est rien qu'un homme. mais au Sud de

l'Espagne, qui vient de se faire une notion claire de la vie chrétienne ; il s'engage dans le chemin du salut, tout droit, d'un mouvement qui ne connaît plus rien. C'est le Saint spécial à Grenade, Saint Jean de Dieu.

S'il était ce jour-là réellement fou, ou s'il fit exprès de se faire passer pour tel, ou s'il ne le fit point exprès, cela a été disputé, mais reste d'un intérêt médiocre. Que ce fût ou non à la lettre, il était possédé de la folie de la croix. Il ne s'agissait point pour lui de savoir s'il avait perdu l'esprit, mais s'il allait perdre son âme.

Je ne commente pas la vertu de cet homme. J'examine chez un individu de choix avec quelle promptitude le tempérament barbare réagit sur cette chaude frontière. Je constate qu'en cette ville critique, une complexion brusque s'insurge contre la mollesse et le fatalisme. C'est dans Grenade, naguère musulmane, que se révèle le moins oriental des saints, le plus actif, le plus hostile à l'indifférence. Dès lors qu'il a compris, c'est comme

si la foudre était tombée. L'acte est simultané à l'intelligence. Il se repent sans réserve. C'est de son tout qu'il s'agit, c'est de suite et de toutes ses forces qu'il faut y aller, sans fléchir, sans réfléchir.

Son défaut le plus certain et le plus vivace est l'amour-propre. Visage contre terre. Ce n'est point assez encore, misérable! Tu n'as pas assez de forces en toi pour achever ton propre désastre : soulève contre toi la foule ; que la rue te vienne en aide dans l'entreprise de te meurtrir tout à fait : que tout un peuple collabore à ton humiliation ; qu'une ville entière t'accable de sa risée. Et inflige-toi aux yeux de tous la plus ineffaçable des tares, celle de la folie. Ah, brûle la chair et les os de ce pénitent qui se roule sur les dalles, dur soleil de l'Andalousie, fais circuler un feu dans ses veines, torture et dévore-le, car il ne sera pas quitte encore au dernier paroxysme!

Le soleil d'Andalousie est le flagellateur de la chair et le visiteur de la mort. C'est quel-

ques mois plus tard que, dans cette même Grenade, François de Borgia va ramener le cercueil de la reine Isabelle. Le 1er mai, la belle souveraine meurt à Tolède en pleine jeunesse, au milieu des fêtes données à l'Alcazar. Charles-Quint confie au marquis de Lombai le triste soin d'escorter la dépouille de sa femme. Don Pedro Guerrero reçoit le cortège au seuil de la nouvelle cathédrale où doit être vérifiée l'identité du cadavre. Le double cercueil est ouvert. Une odeur repoussante, affreuse, intolérable se répand. Tous sont obligés de reculer, et là, sous un rais de lumière barbare, se boursoufle et s'écoule une boue humaine.

« Jurez-vous, dit l'archevêque, que c'est là le corps de sa défunte Majesté doña Isabelle de Portugal, impératrice d'Allemagne et reine de toutes les Espagnes ? » François de Borgia, interdit, détourne les yeux de l'horrible vision de sa reine aimée, il y a quelques jours la plus brillante princesse de l'Europe. Puis, dominant son épouvante, il répond : « Je puis ttester seulement qu'ayant fait constam-

ment entourer le cercueil, dont je gardais les clefs, par des officiers dont le mérite et la loyauté me sont connus, il m'est impossible de douter que ce soit là tout ce qui reste de l'illustre souveraine de toutes les Espagnes. »

Et lui aussi, il alla se jeter aussitôt dans les bras de Jean d'Avila. Quelques années plus tard il entrait dans la Compagnie de Jésus.

* * *

Jean de Dieu n'avait jusqu'alors fait connaître qu'un caractère mobile et inquiet ; il n'avait pu se fixer dans aucun pays ; il avait couru les plus étranges aventures. Né Portugais, il s'était enfui de la maison paternelle à huit ans, était devenu berger, puis, son maître lui ayant offert la main de sa fille, l'avait quitté pour aller prendre du service au siège de Fontarabie contre les Français. Là il avait tour à tour mené une vie désordonnée et vu la mort de près. Compromis à tort ou à raison dans une affaire de vol, il avait été condamné

à être pendu, puis grâcié et licencié. Il était redevenu berger, puis s'était enrôlé de nouveau pour aller combattre les Turcs, puis était revenu pour se mettre à la recherche de ses parents, puis ne les ayant pas retrouvés, attendu qu'ils étaient morts depuis longtemps, s'était décidé à passer en Afrique. Il était alors entré au service d'un Portugais exilé, et celui-ci étant tombé dans la misère, s'était mis à travailler aux fortifications de Ceuta pour soutenir sa famille par son salaire. Mais profondément troublé par l'apostasie d'un ami qui s'était fait mahométan, il avait soudain abandonné cette famille pour rentrer en Europe. Pendant la traversée une tempête s'éleva. Lui, suppliait qu'on le jetât à la mer pour calmer la colère divine, car il songeait à ceux qu'il venait de laisser dans la détresse et il était plein de remords. La bourrasque s'étant apaisée, on l'avait débarqué à Gibraltar et il s'était mis à vendre des livres et des images de piété.

Un jour qu'il voyageait avec sa balle sur

le dos, il rencontra un enfant qui s'en allait pieds nus sur la route. Il eut honte de porter des chaussures et lui offrit les siennes. Mais comme elles ne pouvaient chausser de si petits pieds, il voulut qu'elles servissent du moins à les porter tous deux et chargea l'enfant sur ses épaules. Il faisait fort chaud. Etant arrivé près d'une fontaine, il le posa à terre pour se désaltérer. Lorsqu'il revint, l'enfant tenait à la main une grenade entr'ouverte de laquelle sortait une croix et lui dit : « Jean de Dieu, c'est à Grenade que sera ta croix. » Alors Jean de Dieu était venu à Grenade, et, comme il savait bien dès lors quel parti prendre, il se trempa sans hésiter la face dans la boue. *Ponet in pulvere os suum, si forte sit spes.*

Dès lors sa vie fut sans incertitude.

Le plus mobile des caractères se redresse définitivement d'un coup. Toutes les puissances d'un instinct fantasque et débordant se rassemblent avec une sûreté prodigieuse. L'aventurier se livre désormais à une seule

aventure, à la plus folle. L'homme qui s'est le plus dispersé excelle maintenant à ne rien perdre de lui-même. Ne voilà-t-il pas une belle contraction ?

Il était bien resté le même homme cependant et sa sainteté gardait des façons étranges. Il avait le délire de sa détermination. Étant passé un jour devant une maison où se lisait cette inscription singulière : « Maison à louer pour les pauvres », il la loua en effet, et ce fut son premier hôpital. De sa vie errante, il avait conservé l'habitude d'aller faire son fagot tous les jours. Au milieu de tant de préoccupations, il commençait sa journée par ramasser du bois ; voilà certes qui est sain et qui donne l'occasion de mettre un peu d'ordre dans son esprit chaque matin. Tous les soirs, vers neuf heures, alors que ses malades s'endormaient, il se chargeait le dos d'une hotte et se passait au cou une corde de laquelle pendaient deux marmites. Puis il s'en allait par les rues en criant : « Qui veut se faire du bien à lui-même ? » L'heure étant tardive, il

ne manquait pas d'attirer l'attention ; les gens se mettaient aux fenêtres, et comme ils avaient soupé, ils donnaient facilement. La nuit il lui arrivait de danser, des sonnettes attachées aux jambes, pour s'empêcher de dormir, et quand il ne pouvait refuser de dîner en ville, il tirait discrètement des cendres de sa poche pour assaisonner les plats qu'on lui servait.

Le vendredi, Jean de Dieu se rendait dans les maisons mal famées pour exhorter à la pénitence les cœurs faciles. Ne se tenait-il pas lui-même pour une créature de péché ? Il avait coutume d'aviser d'abord la plus effrontée ; il la prenait à l'écart et s'accusait devant elle de ses propres fautes, puis il lui lisait la Passion selon Saint-Jean. Vous pensez s'il fut en plus d'une occasion insulté ou moqué : que lui importait ? Les affronts étant sa nourriture spirituelle, il y trouvait son aliment quotidien d'injures. On dit qu'il en maria un grand nombre ; il lui arriva même d'en marier seize à la fois, ce qui à la rigueur autorise à croire à la sincérité de leur repentir.

Aussi fut-il, un certain jour, entraîné dans une équipée bien singulière. Quatre de ces personnes lui manifestaient l'intention de changer de vie ; elles alléguaient toutefois des difficultés, il leur fallait se rendre à Tolède pour régler des intérêts avant de quitter le monde. Malgré que la distance de Grenade à Tolède fût de quatre-vingts lieues, il n'hésita pas à les y conduire. Mais comme il redoutait que leur mise et leurs façons ne fussent point de nature à commander le respect dans les endroits où il faudrait passer, il jugea bon de se faire accompagner par Simon d'Avila, lequel, paraît-il, prit part à ce voyage tout à fait à contre-cœur. Il installa donc les quatre voyageuses sur des montures et se mit en devoir de les suivre à pied avec Simon d'Avila. Ah, qu'elles étaient donc heureuses de voir du pays, les folles, et qu'il leur semblait agréable d'échapper un peu à une réclusion toute pleine de travaux fastidieux ! Cependant, à mesure que l'on avançait, la satisfaction des voyageuses paraissait diminuer. Vers la moi-

tié du chemin dans un pays nommé Almagro, l'une d'elles s'évada ; le soir de leur arrivée à Tolède, deux autres disparurent. Ce n'était pas en vain que Simon d'Avila avait dévoré en silence son mécontentement le long des routes. L'événement lui donnait licence de parler. Jean de Dieu lui répondit gaiement : « Supposez, mon cher frère, que revenant du port de Motril, vous ayez rapporté à Grenade quatre paniers de poissons ; si trois de ces paniers s'étaient gâtés en route et qu'il vous fallût les jeter, serait-ce une raison pour jeter également celui qui est demeuré sain ? » Et en effet il arriva que la quatrième des voyageuses, ayant mis ses affaires en ordre, fournit une nouvelle carrière dans la vertu. Même elle épousa un veuf : même elle fut veuve à son tour. Double pénitence qui du moins donne du poids à la conversion de cette dernière.

Gardons-nous de tourner en dérision tant de simplicité. Ce nous serait trop facile, à nous qui, n'ayant jamais fondé d'hôpital, pou-

vons dépenser beaucoup de sagesse à nous garder des sourires du monde. L'admirable fut que cet homme, à partir d'un certain jour, ne tint plus nul compte de l'opinion, et que bien au contraire, étant dans son dessein de la faire servir contre lui, il se débarrassa, avec une brusquerie espagnole, de tous les petits liens qui nous retiennent.

L'Occident ne s'est pas en vain roulé dans la poussière. Dans la pénitence outrée, subite, furieuse du saint de Grenade s'apanouit avec une terrible simplicité l'âme d'un bon serviteur. Les membres endoloris, les tempes brûlantes et les chairs déchirées ont connu par lui la douceur des mains compatissantes. Aux vertus du monde chrétien, il a ajouté le soin des malades. Le trait occidental qui me ravit chez Jean de Dieu, c'est d'être spontanément devenu, dans la hardiesse de son repentir, un saint agissant, et que cette promptitude de son âme contrite ait encore manifesté la passion de servir.

A Grenade, il semble que toute crise doive

être brève et aiguë. La lumière y est affolante, le ciel terrassant, et la Névada dresse par devant l'Afrique une éblouissante écharpe d'azur. Ce n'est point un lieu de mesure, mais de tension, de colère et d'éclat. L'Occident éperdu y est possédé d'un sauvage désir. On s'y sent porté à une extrémité cruelle et splendide. On s'y sent pareil à la fleur qui éclate dans un coup de tonnerre. On s'y sent porté à des actes qui soient violents comme des catastrophes. On s'y sent pareil au fruit qui crève par une après-midi trop chaude. On y va tout de suite au bout de l'homme. On y est du premier coup jeté dans un sublime transport, après lequel ce n'est plus la peine de vivre.

*
* *

Comme il était près de mourir, Jean de Dieu apprit qu'un tisserand voulait se suicider. Malgré les supplications de ceux qui l'entouraient, il se leva et s'en alla d'un pas alerte vers l'arbre où cet homme était venu

pour se pendre, et il arriva à temps pour lui retirer la corde des mains.

Quand sa fin approcha, il voulut qu'on le laissât seul. Alors il se leva et se mit à genoux par terre pour faire oraison. Ses frères, au bout de quelque temps, ouvrirent la porte, mais, le voyant ainsi, se retirèrent de peur de lui causer quelque distraction. S'étant à la fin lassés d'attendre, ils revinrent et le trouvèrent encore à genoux : il était mort dans cette attitude, les mains serrant un crucifix, le buste droit, la tête levée.

LE MARIAGE DE GRENADE

Loïc de Coëdigo a parcouru fiévreusement l'Andalousie ; il y a cherché de nouvelles blessures, un sursaut d'étonnement qui lui prouvât qu'il ne connaissait pas encore les limites de la vie, une heure enchantée qui le vengeât de sa sotte posture de Venise. Il n'a trouvé partout que l'accablement d'un climat dominateur. Mais une invitation à la mollesse n'est pas ce que réclame d'un tel pays ce petit Celte énergique et ulcéré, enfant de bardes et de pirates.

Il est venu à Grenade courroucé contre lui-

même. Il se reproche le mouvement de pitié qui l'a fait à Venise s'éloigner de cette Séraphine, si musicale sous son diadème de cheveux d'or. Le souvenir de cette faiblesse, où il ne voit qu'une faute, lui représente Venise comme un objet de remords et lui en salit la vision. Il s'est montré indigne de ce lieu de pourpre, d'azur et de silence : il l'a profané. La pitié est la beauté des faibles et la laideur des forts. Seyait-elle, en ce brillant matin, à une rencontre miraculeuse? Ah! c'est un dur propos que de soutenir contre la vie la querelle d'un cœur insatiable. La sensibilité, la bonté, la compassion vous surprennent, que vous ne croyiez plus avoir à vous défendre contre les désistements qu'elles conseillent. Hors de votre milieu et loin de votre pays, elles vous accompagnaient encore, comme des voyageuses endormies que la plus simple circonstance vient de tirer de leur sommeil. Quel est le hardi vivant qui est prêt contre tous et contre lui-même? Quel est le fort qui sera cruel jusqu'au bout ?

Loïc parcourt Grenade. Là du moins, rien de trop humain ne semble devoir mettre un frein à ses désirs. Personne ne l'accompagne ; les genêts, les chênes et les landes de sa patrie de granit son loin, sous une autre angle de la terre, plus loin encore ce récif battu par les flots qui fut la seule chose solide de sa vie passée. Il se sent moins Breton que jamais, moins têtu et moins inconsolable. Un homme nouveau en lui est prêt à vivre, et cet homme se dit qu'après tout notre satisfaction ne demande pas tant de travaux. L'heure qu'on passe dans une résignation intelligente est souvent aussi pleine qu'une jouissance alourdie par trop de recherche. Un pays neuf lui est proposé. Que ne se laisse-t-il faire? Il mènera ici en paix, pendant une quinzaine de jours, la vie hispano-arabe et sans doute en partira plus charmé qu'il ne le fut de Venise où il ne se possédait plus. Pourquoi tant d'impatience dans l'oisiveté ? Qui donc attend-il ?

En songeant ainsi, par une limpide matinée de mai, il vient s'asseoir dans un des

coins les plus reculés de l'Alhambra, le patio de Daraxa, jardin qui s'enfonce dans les sous-sols du palais, entre de hautes tours, et tient dans un endroit carré fermé par une colonnade, bosquet au fonds d'un puits. La lumière y tombe délicieusement d'en haut.

Ces jardins arabes furent inventés pour abuser l'homme : l'illusion est la plante qu'on y cultive. Celui-ci, dans son lieu retiré, est dessiné par de petits buissons de myrtes, taillés droit à un pied du sol, tout bas. De minuscules allées s'y replient en tous sens, avec de si brefs détours que de l'une à l'autre on peut se donner la main. C'est là que « l'arbre d'amour » fleurit. On y trouve aussi quelques orangers dont la médiocrité s'accommode de l'humilité des buissons. De quatre ou cinq points surgissent, minces, élancés, des cyprès, fuseaux d'ébène. A cause de la mesure de tout le reste, ils paraissent des géants ; on dirait des peupliers d'Italie ; ils font immense ce qui est autour d'eux, ils donnent à ce bijou de jardin un air de majesté. C'est un grand

parc qui tient dans un réduit. Les plantes prisonnières s'y dressent avec une immobilité sous-marine. Le silence y est d'une trame implacable. Il en est de ce cabinet de verdure comme des frêles colonnades de la cour des Lions. Grâce à des proportions raffinées, la petitesse n'apparaît pas. L'on ne s'en avise que s'il survient un visiteur, d'une grandeur maladroite. C'est un jardin fait pour être tout seul. Ce n'est pas un jardin, c'est un conte. Il n'y fallait pas entrer.

Loïc est opprimé par le mutisme de l'endroit. Réduit à rien, il ne remue pas. Il se sent étranger à cette savante composition. Sa présence détruirait une harmonie calculée pour l'exclure. C'est un ballet de plantes que les Arabes machinèrent ici et ils ne lui ont pas laissé de rôle dans la fable. Ils font jouer à la nature la comédie de l'homme inutile. Un tel arrangement le cloue à sa place, l'enfonce dans le mur, lui interdit de se tenir debout.

Il est assis au pied d'une colonne ; il considère comme il est joué et le jeu le pique. Il

se compare à un homme qui se voit dans une situation fausse au milieu d'un salon où il n'était pas attendu ou qui vient de prononcer une parole maladroite dans un cercle de dames silencieuses. Le ridicule aussi est l'ennemi de la vie. Lui cependant il était venu ici pour se donner carrière et pour respirer plus largement. Il a envie de se lever, de s'ébrouer au milieu, de secouer ces cyprès, ces cyprès sans oiseaux, de faire des pas et des gestes sur ces petites pelouses pour clamer que tout de même il existe.

Il reste des heures à rêver ainsi, dans ce lieu qui ne comporte que des chimères, se croyant seul. Certes, il serait gêné qu'on le surprît dans cet instant où il se trouve diminué.

Tout d'un coup, tout près de lui, de l'autre côté de la colonne où il s'appuie, il entend un frémissement, puis aussitôt un pas. Une grande forme passe à côté de lui, telle une bête magnifique. C'est une belle fille souple, de mise recherchée et dont le visage, à peine aperçu, est basané comme une pêche du pays

basque, la plus africaine des filles d'Andalousie, une rose douloureusement rouge saignant dans ses très noirs cheveux.

Cette grande rose rouge! Comme elle s'élargissait somptueusement dans les ténèbres de cette chevelure. L'oiseau de la Pentecôte, qui s'envola le dernier des mains de Séraphine, n'était pas d'un aussi pur corail.

Il faut avouer que la beauté des Andalouses se réduit d'ordinaire à l'éclat de leur chevelure et au feu de leurs regards. Leur corps est ce qu'il peut. C'est assez qu'elles aient la hanche insolente. Elles savent d'une si sûre façon poser sur l'homme des yeux qui brûlent qu'il leur serait vain d'être pliées en outre aux rythmes d'Egine. Celles qui se respectent d'ailleurs semblent mieux aimer être tenues pour des Suèves et des Gothes que pour des Sarrazines, et c'est un vieux point d'honneur, à Séville comme à Grenade, de se défendre de toute descendance africaine. Mais le cas de cette splendide enfant n'est pas niable. C'est une Marrabaise. Son port était majes-

tueux ; elle marchait d'un grand pas ; elle avait le nez fier et un peu busqué, des lèvres fermes, une peau de bronze et deux longs yeux de velours, dont elle lui laissa voir un instant la flamme assassine, quand elle se détourna pour s'éloigner.

Ainsi, depuis deux heures qu'il songe ici, Loïc, n'est pas seul. A-t-il soupiré ? A-t-il parlé haut ? Son âme s'est-elle laissé surprendre ? Que pense et que sait à présent de lui cette femme ? Un sentiment d'inquiétude se mêle à l'admiration dont il est frappé. Ne faisant rien, que faisait-elle là ? Qu'attendait-elle, ne disant rien ? Quelle énigmatique résolution ou quelle trouble pensée la retenait immobile ? Que ne s'était-elle par pudeur démasquée ?

Il redescendit à Grenade par la *Puerta de la Justicia* et s'arrêta un instant à regarder cette main énorme qui est sculptée sur la porte et la clef de pierre ciselée sur l'arcade intérieure. Une légende rapporte que la puissance arabe devait prendre fin quand la main saisirait la

clef. Mais Loïc savait qu'en réalité, chez les musulmans comme chez les chrétiens, la clef est l'emblème du pouvoir religieux, et que si les Arabes avaient ici comme ailleurs figuré une main, c'était pour conjurer le mauvais sort. Tout Breton reste au fond superstitieux et la circonstance incitait Loïc à considérer cette main avec respect. Une main, une clef, une porte, il ne manquait là que la résolution de l'homme qui veut entrer ; Grenade semblait aujourd'hui lui proposer ce geste.

A quelques pas de là, il se retrouva devant la fontaine de Charles-Quint. « Plus oultre », répétait partout la devise du vieil empereur. Vraiment Loïc n'était pas de ceux à qui tel conseil fût bien nécessaire.

Les jours suivants, il interrogea les églises et les rues de la ville, le *Zacatin* et la *Bibarrambla*, s'attendant à tous les carrefours à rencontrer la silencieuse indiscrète. Lassé à la fin de cette vaine patience, comme du charme éternel de Grenade, il songeait à partir.

*
* *

Toutefois il voulut encore visiter un site dont ont lui avait vanté la splendeur, et une après-midi il se rendit au Sacro Monte, vaste séminaire placé assez loin en arrière de la ville, au-dessus du Darro, dans une situation merveilleuse.

Les bâtiments sont précédés par une terrasse, du haut de laquelle, dans une brèche de la montagne, déchirure de lumière entre deux grands pans d'ombre que dominent les arêtes de l'Alhambra et du Generalife, s'offre au loin Grenade, baignée dans cette large clarté du soir qui a l'air d'une lumière suspendue, Grenade épandant vers la Véga à l'infini verdoyante ses toits violets et ses murs roses Loïc ébloui croyait contempler une terre promise, apparue un instant entre deux rideaux qui allaient se refermer. C'est le cœur gonflé par l'émotion d'un si beau spectacle qu'il entra dans le sanctuaire de San Cecilio et de

manda à visiter les souterrains de l'église.

On conte que sur ce monticule furent ensevelis autrefois des martyrs chrétiens dont le souvenir se perdit. Ce ne fut que bien plus tard, lorsque furent terminées les longues guerres de la reconquête, que l'on découvrit, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la crypte, des ossements et des calices, ainsi qu'une relation du martyre contenue dans un coffret de plomb.

Le sacristain s'excusa de ne pouvoir tout de suite accompagner Loïc. Il attendait une famille espagnole qui allait venir visiter les saintes grottes, et Loïc jugea, à son air un peu affairé, qu'il s'agissait de personnes de marque. Il descendit donc seul, en s'éclairant d'une lumière fumeuse qu'on lui avait prêtée, et il s'égara dans les catacombes.

Il arriva dans un corridor circulaire, en deux endroits duquel la muraille a été interrompue pour laisser apparaître la roche ; brusquement ressortent de la maçonnerie entr'ouverte deux grosses pierres grises, polies sans

doute par les attouchements et les baisers des fidèles. L'enfant de la terre de granit fut ému. Il se souvint de cette borne de roc, son point de départ et son fétiche, qui dressait un récif dans la mer bretonne. Il retrouvait ici la terre fondamentale. Il ne savait trop pourquoi, il sentit le besoin de s'agenouiller et il reprit son examen de conscience. Au prix d'une jeunesse dépensée à chercher je ne sais quelle pierre philosophale qui lui fit des heures dorées, alors qu'il bataillait contre les limites de la vie, il n'avait rien découvert qu'une nouvelle borne de granit placée à l'autre extrémité du monde occidental, et son front dur se posa un instant contre la pierre du souterrain.

Soudain, tandis que s'entendait au loin la voix des visiteurs arrivés, ce fut un pas triomphant, hâtif, décidé, sur les dalles du corridor. Il avait à peine eu le temps de se tirer de son rêve que dans un tourbillon de parfums d'Arabie, il sentit un bras passer autour de son cou. C'était elle. D'un geste vif,

elle releva sa jupe et s'agenouilla près de lui ; elle baisa ardemment la pierre et lui inclina la tête pour qu'il mit à son tour sur la pierre un baiser à côté du sien. Puis, aussi prompte qu'elle était venue, elle repartit dans l'ombre.

« Monsieur, disait quelques instants plus tard le sacristain, si votre Révérence veut me pardonner, je suis à la disposition de usted maintenant para visitar *las Cuevas*. » Dans un jargon emprunté à tous les langages de l'Europe voyageuse, il lui expliquait qu'il avait dû conduire tout à l'heure une grande famille de Grenade, héritière d'un nom illustre et qu'une tradition locale faisait descendre par les femmes du célèbre Maure Zegri Tarfe, lequel, sous Grenade, provoquait jadis les chevaliers chrétiens à des combats singuliers. Loïc, les yeux troubles, n'écoutait pas. L'homme continua, lui détaillant en langue impure la sainteté du sanctuaire, et quand ils furent revenus au fameux corridor, il expliqua que c'était entre ces deux pierres qu'avaient été trouvés les coffrets renfermant les

reliques. « Les femmes andalouses, continua-t-il, sont superstitieuses. Elles croient qu'en baisant cette pierre qué ecco, l'on se marie, et qu'en baisant cette autre pierre l'on se démarie. Votre Révérence voudra bien observer que la seconde est plus usée que la première. »

Loïc étouffait dans ce souterrain. Il eut hâte d'aller respirer le grand air et les parfums du soir ensoleillé.

Quoi, cette Morisque, le temps d'un seul battement de cœur, s'était liée à lui ! De quel effroyable élan fallait-il que fût emportée son âme pour fondre ainsi comme un grand oiseau. Ah ! il pouvait retourner contempler la *Puerta* ; la prophétie était remplie, le monde venait frémir dans ses bases, la main avait empoigné la clef. Lui, le Breton sans peur et plein de reproches, qui toujours provoquait les événements, forçait la vie et débordait les mesures, voici que l'événement dépassait ses conjectures et devançait son désir, il venait de subir le joug, une autre s'imposait à lui, elle n'avait cure de son consentement,

elle voulait pour lui, elle le poussait, furieuse, vers quelque redoutable péripétie. Il ne partit pas.

Il est, au fond de l'âme bretonne, une grande tache sombre et dévorante, un insondable endroit de ténèbres où remuent des larves, où s'enroulent des nœuds compliqués de convoitises, d'angoisses, de terreurs et d'espérances. C'est là que naissent les mobiles aveugles et de là que montent les résolutions sauvages. Loïc, terrifié par la brusquerie de l'événement, s'abîma toute la soirée dans une prostration tragique. Edipe n'interrogeait pas l'esclave d'une âme plus épouvantée que Loïc ne se regardait recommencer le dangereux édifice d'une illusion. Ce n'était point lâcheté, mais quelque chose d'infiniment plus grandiose et de tellement inévitable qu'il s'y abandonnait comme une malédiction et comme à un destin. Toutes les passions bretonnes prennent un instant la forme de ce dernier fantôme d'immobilité : la peur. La peur, voilà encore une autre ennemie de la vie.

Mais la curiosité est plus forte que la peur.

*
* *

Trois jours après, vers la fin d'une après-midi, Loïc montait cette longue allée de cyprès par laquelle on accède au Généralife. Les cyprès andalous, quand une pluie de rayons les crible, ne ressemblent pas à ceux d'Italie. Ce ne sont plus ces noirs accents qui ordonnent la campagne avec une fierté sévère et qui marquent des mesures dans le paysage, mais de la verdure en fusion, des végétaux embrasés, des arbres qui flambent, des coulées de lumière de cuivre. Cet alignement des cyprès du Généralife, taillés en rond, la tête coupée net, tels des piliers de verdure, forme un vestibule éblouissant et surnaturel qui semble vous diriger au delà du monde. Tous ces cylindres, vibrants d'or vert, paraissent tourner pour broyer entre eux les rayons sanglants du soir. Une lumière écrasée et jaillissante grisait Loïc. Il allait illuminé. Rien

ne le contenait plus. Son transport trouvait un aliment dans la frénésie des cieux.

Quand il fut parvenu en haut de ce chemin d'émeraude, il entra dans une cour charmante que rafraîchissait le bruit d'une quantité de petits jets d'eau ; puis il pénétra dans un patio un peu plus élevé et passa près de ce cyprès, vieux de six cents années, dernier témoin des temps de l'hégire, sous lequel la sultane donnait ses rendez-vous. Il monta les degrés du parc et parvint à ce lieu découvert où cinq arbres se heurtent du front comme des béliers en folie, et par-dessus la vasque qui pleure forment un dôme, en s'étreignant si fort qu'on les écoute gémir. Un glaive de feu le poussait. Il montait éperdument vers l'instant neuf, vers la minute inconnue, vers l'heure qui allait naître, vers le rayon qui allait luire, vers l'incroyable avenir, vers la lumière.

Au-dessus de lui commençait la série des fameuses terrasses. Au pied de chacune poussaient de jeunes cyprès, dont la verdure, habi-

lement taillée, s'étalait ainsi qu'une riche étoffe sur le mur du terre-plein et semblait pendre dans le soleil vespéral, comme ces brillants manteaux que les femmes espagnoles rejettent sur le bord de leur loge quand le taureau fait son entrée. Sur cette cascade de verdure crépitaient çà et là des gerbes de rosiers, dont les fleurs retombaient en pluie de sang, en parfumant l'air d'une divine odeur. Lui, montait éperdument de l'une à l'autre de ces aériennes terrasses, de plus en plus étroites ; il allait en plein ciel vers le sommet vertigineux de cet escalier d'amour, au delà duquel il ne savait pas comment il passerait. Quand il fut arrivé à la dernière, il s'engagea dans l'escalier du Mirador et bientôt il déboucha dans l'éblouissement d'en haut, sur l'étroite plate-forme, grande comme une chambre, par-dessus le monde.

La Marrabaise était devant lui.

Un peu appuyée contre la balustrade, elle égarait ses yeux vers le vaste horizon. Elle venait de dénouer ses cheveux noirs qui tom-

baient en une seul natte, et cette natte était si longue qu'elle avait dû la tourner autour de son cou pour l'empêcher de traîner sur les dalles. Il revit, en un instant, cette toison d'or et de soleil qu'il avait maniée naguère, dans la forêt des Oiseaux, aux épaules d'une créature plus humaine. La grande Sarrazine au contraire, sous ce ciel resplendissant, portait un trésor de ténèbres. La lourde tresse s'enroulait autour d'elle, comme un python dont elle semblait baiser la tête, tenant à sa bouche la grande rose rouge qu'elle venait d'ôter de sa coiffure.

Elle s'était redressée en l'apercevant et tous deux avaient pâli. Ils se détournèrent l'un et l'autre et restèrent là quelque temps, étourdis par le choc imprévu.

Enfin, résolument, Loïc alla vers elle, lui prit les mains avec violence et la regarda tout droit. Elle reçut à pleins yeux le regard passionné qu'il plongeait en elle. « Comment t'appelles-tu ? » — « Incarnacion, » répondit-elle d'une voie rauque.

Loïc reprit avec véhémence : « Incarnacion qui t'es faite ma chair, c'est toi qui as voulu ceci. Venu sous ton ciel de feu pour savoir la fin des voluptés, j'y trouvais la déception suprême qui vous renseigne pour toujours. D'une trop longue folie, je m'étais fait un bouquet de sagesse amère, et j'allais repartir dans mon pays doux et triste. Je n'avais plus ici qu'une espérance, c'était de ne pas t'y rencontrer. Je retournais pacifié dans la société de ceux qui se résignent. Tu m'as barré le chemin. Allons, donne-moi ce que tu as si impérieusement voulu m'offrir. Tu n'es pas de celles dont on fut libre de fuir l'étreinte ; eh bien, je t'aime, puisque tu m'as foudroyé. Je t'aime âprement. Je t'aime dans la colère et dans la haine. Entre moi et le rêve de ma race inconsolée, que vins-tu faire ? Jusques à quelle extrémité maintenant ne va-t-il pas falloir que tu m'emportes ? Prends garde, je sais la limite, il s'agit d'aller plus loin. Au delà de l'amour, est-ce qu'il est encore de l'amour ? Au delà de la volupté,

est-ce qu'il est enivrant d'arracher encore à la chair un hurlement de douleur ? Entends-tu, je t'aime, je te hais, ô terrible Incarnacion qui vins pour me tromper plus cruellement que toutes les autres, je t'aime, je te hais de toute ma douleur sauvage ! »

Il voulut lui prendre la rose qu'elle mordait. Provocante, elle serra les dents pour la garder. Il tentait follement de la lui arracher, elle s'obstinait, la bouche saigna sur la rose ; et quand celle-ci fut tombée, la grande Arabe referma sur lui ses bras de déesse, et les deux barbares s'étreignirent. Il la tenait broyée contre lui et à demi renversée dans le vide sur le bord de la balustrade.

Alors ses mains se crispèrent sur la natte enroulée autour du cou. Incarnacion, empourprée, le fixait avec une sorte de fureur bienheureuse et ses lèvres souriaient sous les siennes avec une horrible béatitude. Deux larmes de rage étincelaient dans les regards de Loïc, ses yeux se voilèrent, il eut un sanglot. Il serrait toujours la natte davantage, comme

on presse un fruit plein de soleil. Elle poussa à la fin un long cri grave, infiniment satisfait, infiniment profond, et ce fut le suprême consentement de son délire, car il n'est rien au delà du dernier souffle.

Le lendemain, à l'heure paisible où se disent à San Cecilio les messes graves de *la madrugada*, dans la hâte silencieuse de l'aube, dans le frais recueillement du matin, un homme hagard descendit sans être aperçu dans la crypte de l'église. S'en étant allé devant la pierre où l'on se démarie, il la baisa et ensuite y posa une grande rose fanée. Puis il disparut.

On ne put rejoindre Loïc. Il erra comme les criminels et finit par aller périr au fond de la chaufferie d'un vaisseau russe pendant la bataille de Tsoushima.

Incarnacion ne fut retrouvée en haut du Mirador qu'à la fin de la nuit. Sa tête était rejetée dans le vide, où pendait la grande natte de ses cheveux noirs, et ses yeux, encore égarés, regardaient, en dessous de la balustrade,

jaillir dans le matin naissant les jeunes roses des terrasses.

* * *

Il n'est pas de terre étrangère où pousse une herbe enchantée.

Grenade offre une volupté suprême, épuisée aussitôt. Nos premiers parents, disent les Ecritures, ne purent, devenus mortels, rester dans le Paradis terrestre, lequel était situé en Orient. C'est dans notre pays amical et voilé qu'il y a lieu d'ordonner notre vie, c'est selon la loi qu'il nous impose qu'il convient de régler nos sentiments et de concerter nos travaux. Un bonheur aigu, fût-ce dans le plus divin séjour du monde, n'est possible que le temps d'une surprise.

Grenade est un point culminant. L'insistance y est malheureuse, on n'y peut demeurer. L'Occident y finit dans une déflagration. Il est des lieux qui brûlent.

ÉPILOGUE

LA DÉMOLITION DE LA CATHÉDRALE

Je cherchais ma méthode et ma raison de vivre. J'entendais n'exclure de ma sympathie aucune des belles œuvres que nos époques et nos pays avaient [illegible] spé-ciale. Encore [illegible] mêler des conceptions si différentes dans une indifférente admiration. Latins contre Germains, classiques contre romantiques, humanistes contre régionalistes, et le reste, j'étais mal satisfait de ces antithèses. A considérer une plus vaste esthétique et une plus longue histoire, ce me paraissait là des heurts superficiels, et il me sembla vain de m'éterniser à

battre ces briquets. Toutes ces réactions momentanées n'étaient que des mouvements d'une évolution plus large. Il était quelque chose de plus grand : l'unité de la tradition occidentale.

J'ai vu dans l'Occident un état de notre sensibilité et une tournure de notre intelligence, certifiés par des œuvres, et j'ai tenté de le définir[1].

J'ai été ému par notre architecture, par nos paysages, par nos coutumes, par nos objets sacrés, par le sourire de nos saints patrimoniaux, monde fier et doux dont la joyeuse ordonnance réclamait toute l'ingénuité de notre instinct ; c'était l'atmosphère de mon pays, et c'est là que j'ai trouvé bon de faire ma prière[2].

Maître de ma pensée et sûr de ma joie, j'ai voulu alors éprouver l'une et l'autre à Venise, marche byzantine, et dans l'arabe Andalousie. Les plus belles surprises m'y attendaient hormis celle de me trouver confondu.

1. Traité de l'Occident.
2. Les Pas sur la Terre.

J'achevai là de me convaincre et de nous définir, où l'Occident commence à être disputé à lui-même. L'œuvre s'achève avec ce livre.

Venise, Grenade. J'allais observer, sur ces lumineuses frontières, de quelles atteintes l'Occident s'y meurt et dans quelle dernière crise d'énergie il s'y débat. Les spectacles qu'elles m'ont offerts ne m'ont pas déçu. Les pays de marche, mais, entre tous, ces deux-ci que je fus voir sont des terres d'héroïsme et de volupté, de déroute et d'enthousiasme. Deux âmes s'y mélangent et la vie s'y emporte à de significatifs dérèglements. Les caractères y livrent sans mesure leurs saillies et leurs défaillances, et dans un lyrique désordre, deux races y trahissent leurs instincts et leurs origines.

Quelle que fût la variété de mes impressions et bien que je n'eusse visité les deux pays ni à des époques voisines, ni du même esprit, quand j'ai confronté les souvenirs de ces heures exquises de vie errante, j'ai reconnu que la gemme vénitienne et la rose

espagnole m'avaient offert des enseignements identiques.

J'ai vu dans les îles vénitiennes des mosaïques faites pour figer l'homme de stupeur et j'ai visité en Andalousie des monuments qui ne tenaient compte ni de sa stature, ni de son habitat : c'était de part et d'autre le mépriser.

L'une et l'autre architecture, pour négliger cette raison sévère qui met l'honneur d'un monument dans sa structure, en arrivaient à subir la même diminution : toute surface était accaparée par le placage ou l'arabesque, la statuaire n'y avait plus de place.

La commerçante Venise a fait un facile accueil à toutes les écoles, l'Andalousie partagée ne se soucia d'aucune et reçut en dépôt les monuments des deux ennemis entre lesquels son cœur s'arrachait. Ce sont des lieux versatiles. L'esprit n'y trouve point la paix.

Venise cultive l'admiration, Grenade l'illusion. Celle-là se complaît à la rareté des matières précieuses, aux miracles de l'adresse, aux fastes de la richesse, elle ravit, elle

étonne. Celle-ci savoure sa volupté dans le murmure des eaux et la fraîcheur de l'ombre ; dans la nature, elle admire une féerie et dans l'art une magie, et elle conseille la nonchalance. Ces deux sœurs ont le génie du plaisir ; elles ne savent pas le prix du temps.

Ce ne sont pas, l'une ni l'autre ville, des demeures de force tranquille, de sérénité. Le repos y est aussi outré que le travail, on l'y conçoit tantôt comme une fête et tantôt comme une jouissance démesurée. Aussi furent-elles, à l'heure de la Renaissance, plus ou moins insensibles à l'eurythmie païenne. Venise au contraire du reste de l'Italie, l'Andalousie avec toute l'Espagne à qui les Arabes tinrent lieu de l'antiquité, ne s'attardèrent ni l'une, ni l'autre à contempler l'harmonieux apaisement de la statuaire grecque.

Venise, l'Espagne vivent dans l'effervescence de l'or que successivement elles ont dispensé à l'Europe, leur orgueil s'y réchauffe, il s'y gonfle d'un surcroît de vie. Venise, Grenade ont une notion maladive de la mort. Elles ai-

ment le sang, les crimes, les supplices. Ces hardies vivantes se révèlent tout à coup insensibles et morbides, téméraires et cruelles. La vie et la mort y sont recherchées comme des excès.

C'est aussi sur ces frontières où la vie est comme une provocation perpétuelle qu'on voit se déchaîner les plus beaux tempéraments. Nos suprêmes héros y ont poussé de beaux cris. Leurs nerfs s'y sont détendus violemment. Des artistes, des guerriers, des saints y ont donné la plus grande mesure de notre énergie. L'effort y est désespéré. L'Occident y dessine par instants son caractère avec une brusquerie grandiose.

Mais si de la sorte, au contact de deux civilisations différentes et sous deux ciels divers, l'Occident accuse les limites de sa résistance par les mêmes symptômes, c'est donc bien qu'il possédait en propre sa loi de vie. Ni ici, ni là, sa personnalité collective ne se dément. Le respect de l'homme, l'honnêteté du travail, le sentiment de l'équilibre, la juste entente des réalités, le bon usage du temps,

le goût de l'énergie, tels étaient bien les conditions primordiales de son labeur et les caractères positifs de sa morale.

C'est en effet de quoi j'étais curieux.

Plus je trouvais étincelantes ces deux villes d'azur et d'or, mieux elles me persuadaient. Plus m'exaltait l'éblouissement de leur ciel, mieux il me faisait comprendre la loi de ma terre. L'ivresse qu'elles me communiquaient m'éclaircissait l'intelligence. Je ne sais quel rayon plus doux se mêlait à leur brillante lumière.

Oui, je m'en souviens. Je ne m'y sentais pas seul. Je leur offrais un cœur peuplé d'images familières. Je les aime comme les lieux qu'on a visités avec des amis.

* * *

C'était un jeune homme fort romantique que ce Loïc de Coëdigo qui allait à Venise et à Grenade se repaître de son propre malheur. Non seulement il avait lu Chateaubriand,

mais encore Ibsen. Il était, vous l'avez vu, tout inquiétude et travaillé par cette maladie celtique qui atteint les gens des Gaules dès que l'équilibre de leur cerveau et de leur cœur est compromis. C'est alors qu'ils sentent le besoin morbide de se forpayser et de s'étourdir dans une mentalité étrangère.

Il était fatal qu'un tel jeune homme prît le chemin de ces villes et c'est dans ces villes aussi que le désordre dont il était ravagé apparaît sous la plus franche lumière.

Venise et Grenade sont aimées en effet des romantiques. Elles préexistent à leur état d'esprit. Elles correspondent à une phase nécessaire de notre désorganisation. Ce sont les miroirs où vont se regarder de certains malades.

Laissons de côté nos écrivains de 1830 dont la dilection pour ces frontières n'est que trop évidente. Le cas d'un peintre comme Delacroix est bien curieux et bien instructif. Il est vraiment de cette Venise où fut inventée la manière moderne de la peinture. Ses ciels

rappellent ceux de Véronèse. Sa parenté avec Tintoret est frappante. C'est la même vigueur dans les tons, le même dessin du coloriste, la même fougue. Sa morbidesse fait penser au tragique du peintre de la Crucifixion. Or Delacroix n'est jamais allé en Italie, et l'on peut dire par conséquent qu'il ne connut pas Tintoret qu'on ne connaît qu'à Venise. Il ressemble simplement à cet ancêtre parce que la décomposition de notre génie suscite à plusieurs siècles de distance des chefs-d'œuvre de la même famille.

Et nous, malgré que nous en ayons, nous sommes tous encore un peu de 1830. Loïc n'était pas un attardé. Nos lettres, il est vrai, achèvent aujourd'hui de rejeter le romantisme. Mais, le monde où nous vivons en reste pénétré. Ecoutez les orateurs, lisez les journaux, regardez la politique et considérez les mœurs, ce manque de sûreté dans le jugement et de fermeté dans l'intelligence qui est général, ces bouffées de sentiment, cette lassitude, cette impuissance viennent de nous être

trop longtemps laissés conduire par des accès de sensibilité. Nous avons abusé de notre tempérament, nous ne sommes plus un peuple maître de soi. Le bel ordre français dont la construction des cathédrales avait été l'affirmation initiale a été ruiné et c'est de là que part l'incohérence de nos prétentions. La cathédrale a été peu à peu démolie.

La sagesse de la cathédrale était fondée sur le respect du sol et l'intuition de la race. Sa logique n'acceptait que l'effort utile. Par sa perfection intime, elle certifiait l'accord des métiers et la droiture naturelle des artisans. Non seulement elle unissait en toute réalité les hommes qui la bâtissaient ensemble. Mais, forte contre le temps, elle constituait de plus, un lien entre les générations successives, unanimes dans leur tradition et glorieuses de leur clocher. Cette puissante maison de Dieu était la maison du peuple tout entier, dont son envolée de pierre attestait les énergies disciplinées. Son autorité rayonna sur l'Europe. La cathédrale parisienne, on la

construisit en Italie et en Espagne, en Allemagne et en Angleterre, en Norvège et en Finlande ; elle se dressa à Prague aussi bien qu'à Nicosie et à Famagouste. L'esprit dont elle procédait était celui de l'homme qui est devenu maître de sa force et certain de sa loi. Cette bonne tête-là, pendant des siècles, ne sut rien penser qui ne fut droit et fier. L'homme qui la portait, même en des temps difficiles, vécut harmonieusement. Il éleva des châteaux et des églises, il fit des tragédies, de la musique et des tableaux où il traduisait avec confiance la belle ordonnance de son âme.

Le malheur fut qu'insensiblement nous perdîmes le respect et jusqu'au souvenir de cette grande origine. Nous cessâmes de comprendre le sens du chef-d'œuvre dont nous étions nés. La Renaissance tourna ailleurs notre attention. On en vint au XVIIe et au XVIIIe siècles à rougir de ce travail de « barbares ». Tel chanoine consentait encore à admirer Notre-Dame, « quoique gothique ». Au fond avec Voltaire, on lui préférait la façade de

[illegible]-Gervais, et notre génie allait ainsi se désaccordant.

C'est pendant cette période de notre histoire [illegible] par- [illegible] de Louis XIII, au commencement du règne de Louis XIV, sert de prétexte à la démolition du chœur de Notre-Dame de Paris, du maître-autel, des stalles du XIVe siècle. Puis le cardinal de Noailles modifie la rose et les ornements de la façade du Midi. A l'extérieur les gargouilles sont supprimées, à l'intérieur le jubé est détruit. Au XVIIIe siècle, les vitraux sont brisés par Le Viel qui les remplace par du « verre blanc de France », et Soufflot en 1771 mutile le portail central pour agrandir l'entrée.

Certes le tempérament et l'éducation que nous avaient faits la construction de ces grandes voûtes assurèrent pendant longtemps à l'esprit français cet équilibre architectural qui soutint la majesté des lettres sous

Louis XIV. Le principal restait sauf, sinon le principe. Nous tenions toujours pour le culte de l'ordre, et pensions nous y conformer en nous complaisant dans la clarté latine. Cette rigoureuse discipline toutefois cessa de trouver son correctif nécessaire dans le sentiment de la vie et de la nôtre. L'excès des jansénistes, qui pourtant furent de plus admirables Français que leurs adversaires, montra pour la première fois à quel dessèchement ce rationalisme absolu nous allait conduire. La Fontaine mis à part, le XVIIe siècle fut sans poète lyrique et le XVIIIe sans poète aucun, et enfin ces époques sombrèrent dans la manie jacobine, crise de bile et de consomption dans un corps attristé.

Or effectivement, à la fin de ce premier stade, le monument de la race et du pays est devenu comme un objet de haine. La statue de Philippe le Bel est brisée à coups de sabre. Les ornements de bronze, les cloches, les reliquaires sont envoyés à la fonte. On abat le clocher « contraire à l'égalité ». Enfin la

Commune décide la démolition de la cathédrale de Paris qui, mise en vente, n'est sauvée que par l'oubli d'une formalité.

L'accord était définitivement rompu entre notre ingénuité et notre raison.

Tant d'insensibilité rendit la réaction romantique inévitable. Ce vaste et profond besoin d'expression qui s'était donné cours dans la statuaire du Moyen Age et que les temps classiques avaient impitoyablement réfréné mit soudain la littérature, puis l'art, puis la société en folie. Tout sens constructif fut perdu.

Les romantiques s'éprirent, il est vrai, des cathedrales, mais seulement à cause de l'énormité de leur silhouette sous un rayon de lune ; ils ne se doutaient pas de la sévérité de leur établissement. Ils ne surent édifier au théâtre que ces grossiers mélodrames qui faussèrent pour longtemps la poésie et la musique de scène.

Ils allèrent en effet échauffer leur lyrisme à Venise et à Grenade, attirés vers tous les mi-

rages et cessant d'être eux-mêmes à chaque nouveau spectacle. Pourtant quand les sculpteurs romans imitaient les tapis orientaux, quand les statuaires de Bourges ou de Sens sculptaient des animaux exotiques, l'édifice n'en était point influencé au point de ressembler à un minaret ou à une mosquée. Pourtant quand Racine faisait parler Bajazet, il ne feignait point d'être devenu lui-même une manière de Turc et ne dispersait point l'intérêt de son ouvrage dans de vaines recherches de couleur locale. Pourtant lorsque les frères Martin imitaient les laques japonaises ou que les marquises poudrées faisaient décorer leurs boudoirs de chinoiseries, ce restait toujours de l'art intimement français. Mais dès lors que l'expression du rare et du violent, de l'illogique et de l'inattendu fut devenue la seule affaire, le sens, le goût, la mesure furent tenus pour haïssables; ce fut comme une fureur de se détruire. Les œuvres n'eurent d'autre appui qu'une passion passagère et ne se soutinrent plus que çà et là par de brillants mor-

ceaux. La cathédrale bâtie au fond de nous-mêmes venait de subir un nouveau dommage, plus grave encore.

Les faits extérieurs viennent ici de nouveau confirmer cette progressive dégradation de notre esprit. Le vandalisme contemporain ne prétend plus à changer le style des anciens monuments, il les abat. Il n'y a pas bien longtemps qu'une municipalité imbécile jetait bas la collégiale de Saint-Erremond. Ce n'est plus seulement aux églises ogivales qu'on s'en prend. Les vieilles demeures de toutes époques qui par leur noble ordonnance ou leurs harmonieux motifs affirment le sérieux de l'architecture, attestent la perfection des métiers ou évoquent un grave équilibre de la vie, sont livrées une à une à la démolition : en réalité elles déplaisent. J'ai entendu un jour un ouvrier, devant cette statue de Charles V qui provient de l'église des Célestins et dont l'expression de bonté est si belle, traiter le bonhomme de vieux nigaud, j'adoucis l'expression ! C'est bien en effet l'âme française elle-même, dans

sa fine structure, dans sa raison sensible et dans son traditionnel équilibre, qui est devenue un objet de risée.

D'un tel ébranlement l'on peut répéter ce que disait Tacite, quand il envisageait la chûte de l'empire de **Rome**. *Une discipline de huit cents années avait fait la solidité de l'édifice. Qu'il se ruinât, c'était la perte de ceux qui l'ébranlaient, il ne leur resterait que d'être en guerre les uns contre les autres*[1]. *Et c'est bien là que nous en sommes.*

Ainsi d'abord on retrancha de la construction française tout ce qui traduisait l'épanouissement d'une vie locale riche et variée. Ensuite on détruisit les piliers et les fondations. Et ce que je décris ici comme une œuvre de ruine fut accompli par la vertu des chefs-d'œuvre différents. L'imposante déduction des grandes époques de la littérature et de l'art fran-

1. *Nam pulsis (quod dii prohibeant) Romanis, quid aliud quam bella omnium inter se gentium existent? Octingentorum annorum fortuna disciplinaque compages hæc coaluit quæ convelli sine exitio convellentium non potest.*

(Histor. IV, 74.)

çais mit tour à tour en lumière les puissances diverses de notre génie que la cathédrale avait contenues d'abord dans l'unité. Corneille dressant le devoir contre la passion comme s'opposent les nervures d'une voûte, Racine ordonnant d'un pur dessin les conflits de l'amour avec lui-même font preuve de la même logique que Robert de Luzarches et Pierre de Montereau. Plus tard Chateaubriant évoquant l'histoire universelle et promenant sa tristesse d'Amérique en Palestine, Lamartine éternellement sonore, Hugo forçant le verbe, restituent, quoique fièvreusement, la curiosité et l'exubérance plastique du Moyen Age.

Nos facultés nationales, après une grande période de coordination où elles se fortifient dans la discipline, se dissocient donc vers la fin du XVe siècle, puis recommencent de s'épanouir les unes après les autres, d'époque en époque. Elles n'en paraissent que plus brillantes. Mais elles y perdent leur mesure, tant qu'elles finissent par se tourner les unes contre les autres.

Après un si profond discord, notre esprit ne saurait retrouver son équilibre qu'en reconstruisant une nouvelle cathédrale.

Ce n'est pas l'œuvre d'un jour. Ce que la raison improvise me paraît encore une œuvre trop passionnée.

Une harmonie entre notre sensibilité et notre intelligence ne peut se reformer que lentement et en profondeur, dans le recueillement et dans le travail, par une série de faux traits, puis de corrections, alors que chaque ouvrage et chaque événement auxquels elles ont participé est mis au point par le temps.

N'apportons donc pas une fougue trop romantique à nous libérer du romantisme.

Venise et Grenade, qui nous séduisirent tellement alors que nous nous complaisions dans une belle maladie, par cela même nous offrent aujourd'hui des enseignements. Ce demeurent pour nous des villes d'importance, des lieux éminemment favorables à la méditation.

L'on y retrouve, l'esprit clair, le souvenir

d'un ancien péché et l'on apprend à s'y connaître. Cela est bien plus émouvant que d'explorer les dernières jouissances et de rompre les limites de la vie.

Loïc de Coëdigo n'eût point recherché ces frontières et ne se fut point porté à ces extrémités, s'il eût davantage voyagé dans son pays et mieux connu la France.

La France est pays d'unité.

L'art classique et l'art romantique furent les deux moitiés de la cathédrale.

TABLE DES MATIÈRES

VENISE

GRENADE

ÉPILOGUE

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Derniers Ouvrages parus :

P. ADAM. — *Soi*, roman. Un vol. in-18, nouvelle édition. 3 50

P. AROSA. — *Mémoires d'une 50 HP*, roman. Un vol. in-18. 3 50

BARBEY D'AUREVILLY. — *Théâtre contemporain*. 3ᵉ série. Un vol. in-18........ 3 50

CONAN DOYLE. — *Mystères et aventures*. Un vol. in-18.... 3 50

— *Le Parasite*, roman. Un vol. in-18.......................... 3 50

— *La grande ombre*, roman. Un vol. in-18.................... 3 50

— *Un début en médecine*, roman. Un vol. in-18......... 3 50

— *Nouveaux mystères et aventures*, nouvelles. Un vol. in-18. 3 50

— *Idylle de Banlieue*, roman. Un vol. in-18................ 3 50

J. CRUPPI. — *Pour l'expansion économique de la France*. Un vol. in-18.................... 3 50

A. FAURE. — *L'individu et les diplômes*. Un volume in-18.. 3 50

— *L'individu et l'esprit d'autorité*. Un vol. in-18........ 3 50

FRAYCOURT (Paul). — *De la charrue à la Pourpre*, roman. Un vol. in-18............... 3 50

— *Dupécus*, roman. Un vol. in-18......................... 3 50

G. GRAPPE. — *Dans le jardin de Sainte-Beuve*. Essais. Un vol. in-18................. 3 50

J. GRAVE. — *Réformes, révolution*. Un vol. in-18......... 3 50

J. GUILLAUME. — *Études révolutionnaires*, 2ᵉ série. Un vol. in-18....................... 3 50

J. HESS. — *Une Algérie nouvelle*. Un vol. in-18.......... 3 50

ED. JALOUX. — *Le démon de la vie*, roman. Un vol. in-18... 3 50

— *Le reste est silence...*, roman. Un vol. in-18................ 3 50

R. KIPLING. — *Simples contes des collines*. Un vol. in-18... 3 50

— *Nouveaux contes des collines*. Un vol. in-18................ 3 50

— *Trois Troupiers*, roman. Un vol. in-18.................... 3 50

— *Autres troupiers*, roman. Un vol. in-18.. .... 3 50

R. KIPLING. — *Au blanc et noir*, roman. Un vol. in-18....... 3 50

— *Sous les Déodars*, contes. Un vol. in-18................ 3 50

KROPOTKINE. — *Autour d'une vie*, mémoires. Un vol. in-16. 3 50

— *La Grande Révolution. 1789-1793*. Un vol. in-18......... 3 50

— *La terreur en Russie*. Une forte brochure in-18....... 0 50

Y. LE FEBVRE. — *Les féodaux*, roman. Un vol. in-18...... 3 50

LORRAIN (Jean). — *Les Lépillier*, roman. Un vol. in-18.. 3 50

MADOL. — *Journal d'un mannequin*, roman. Un vol. in-18. 3 50

C. MARBO. — *Blassenay-le-vieux*, roman. Un vol. in-18. 3 50

AD. MITHOUARD — *Les marches de l'Occident*. Un vol. in-18.......................... 3 50

L. ROSSEL. — *Mémoires et Correspondance*. Un vol. in-18.. 3 50

SAINT-MARCET. — *Aventurine*, roman. Un vol. in-18....... 3 50

STEVENSON. — *Enlevé !* roman. Un vol. in-18......... 3 50

P.-V. STOCK. — *En canot automobile*. — Un vol. in-18 avec gravures.................... 5 »

A.-C. SWINBURNE. — *Chants d'avant l'aube*. Un vol. in-18. 3 50

TOLSTOÏ. — *Œuvres complètes*, tome 20. — Traduction littérale et intégrale. — *Critique de Théologie dogmatique*, vol. in-16.............. 2 50

P. VEBER. — *Les belles histoires*, nouvelles. Un vol. in-18. 3 50

O. WILDE. — *Le Crime de lord Arthur Savile*. Un vol. in-18. 3 50

— *Intentions*. Un vol. in-18.... 3 50

— *Poèmes*. Un vol. in-18..... 3 50

— *Le Portrait de Dorian Gray*. Un vol. in-18................ 3 50

— *Le Portrait de Monsieur W. H.* Un vol. in-18................ 3 50

— *Le prêtre et l'acolyte*. Un vol. in-18.................. 3 50

— *Théâtre I. — Les drames*. Un vol. in-18.................. 3 50

— *Théâtre II. — Les comédies. - I.* Un vol. in-18.............. 3 50

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.

